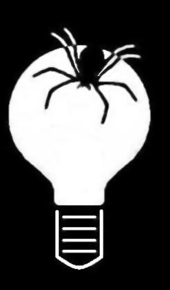


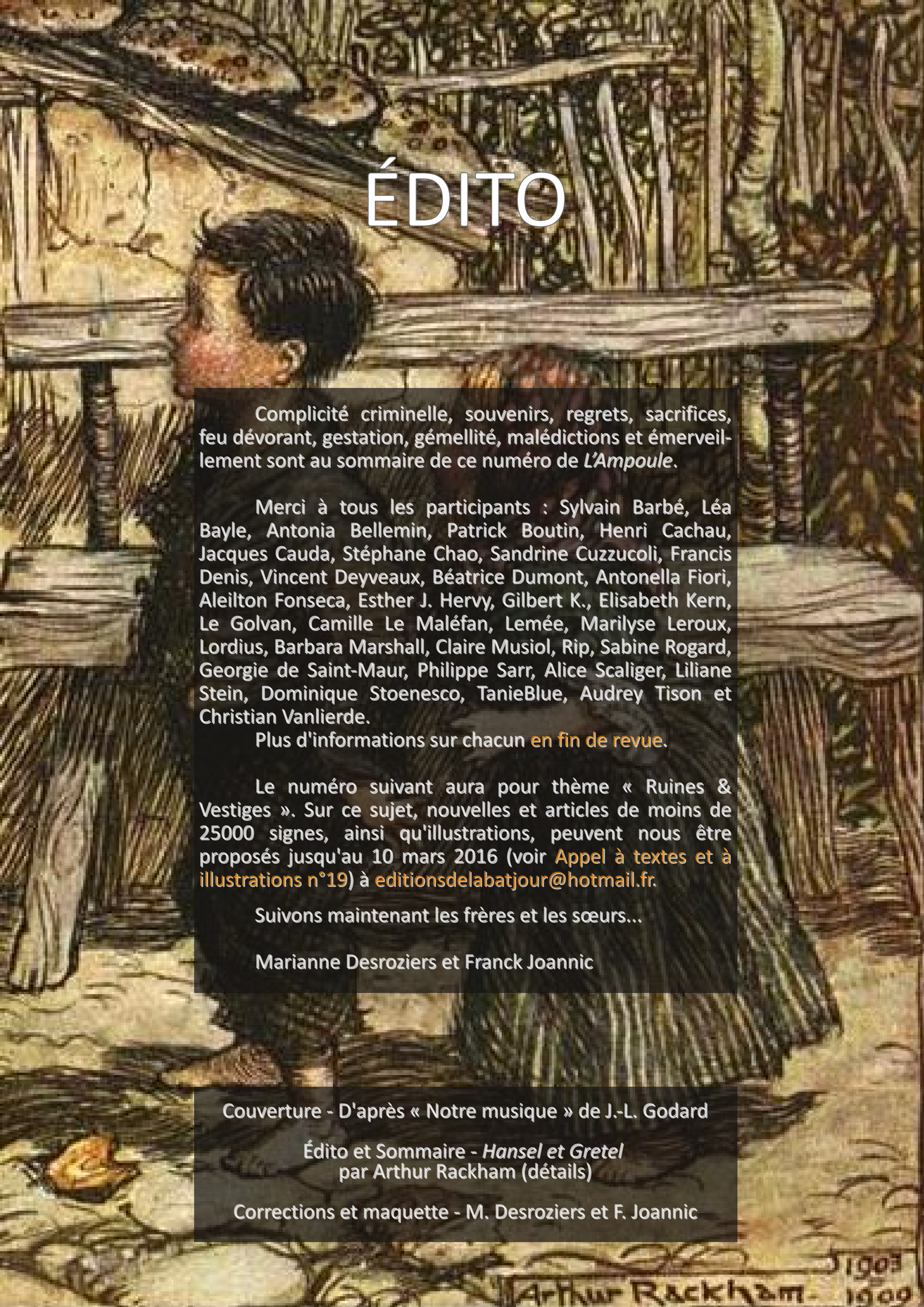
L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Frère & Sœur

Numéro 18

Décembre 2015



ÉDITO

Complicité criminelle, souvenirs, regrets, sacrifices, feu dévorant, gestation, gémellité, malédictions et émerveillement sont au sommaire de ce numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Sylvain Barbé, Léa Bayle, Antonia Bellemin, Patrick Boutin, Henri Cachau, Jacques Cauda, Stéphane Chao, Sandrine Cuzzucoli, Francis Denis, Vincent Deyveaux, Béatrice Dumont, Antonella Fiori, Aleilton Fonseca, Esther J. Hervy, Gilbert K., Elisabeth Kern, Le Golvan, Camille Le Maléfan, Lemée, Marilyse Leroux, Lordius, Barbara Marshall, Claire Musiol, Rip, Sabine Rogard, Georgie de Saint-Maur, Philippe Sarr, Alice Scaliger, Liliane Stein, Dominique Stoenesco, TanieBlue, Audrey Tison et Christian Vanlierde.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

Le numéro suivant aura pour thème « Ruines & Vestiges ». Sur ce sujet, nouvelles et articles de moins de 25000 signes, ainsi qu'illustrations, peuvent nous être proposés jusqu'au 10 mars 2016 (voir Appel à textes et à illustrations n°19) à editionsdelabatjour@hotmail.fr.

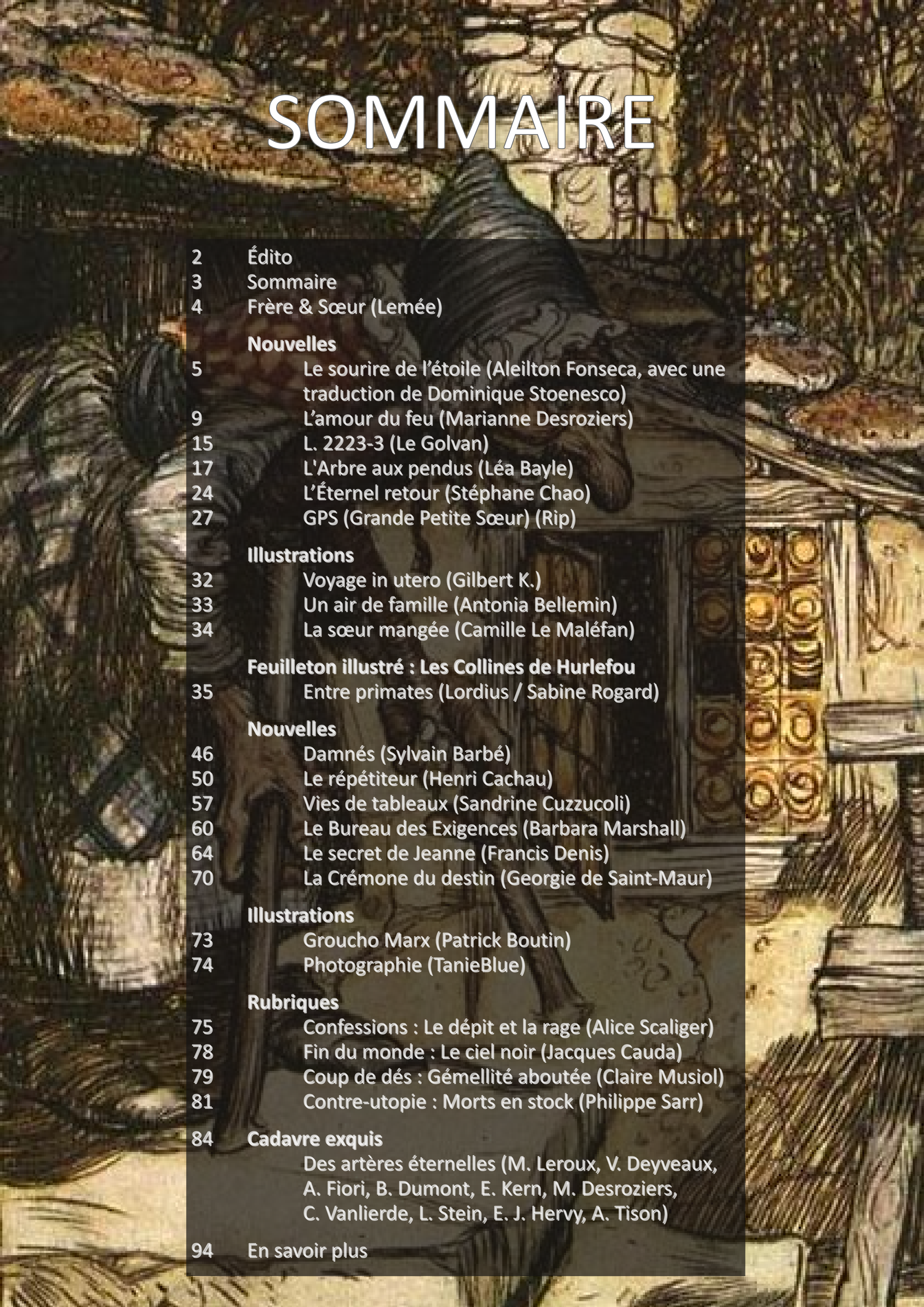
Suivons maintenant les frères et les sœurs...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Hansel et Gretel*
par Arthur Rackham (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic



SOMMAIRE


FRÈRE & SŒUR

Le sourire de l'étoile

Aleilton Fonseca

Nouvelle traduite du portugais par Dominique Stoenesco.

Ma sœur était morte, là, entre des jasmins et des roses, et ma mère pleurait à son chevet. C'était une nuit de veillée chargée d'angoisse et de sanglots, une nuit ponctuée de prières pour Estelle. L'enterrement allait avoir lieu le lendemain matin, par une belle journée ensoleillée. Estelle était morte, elle n'avait que treize ans. J'étais profondément éprouvé par sa mort. Je mourais un peu moi-même, sans avoir eu le temps de lui demander pardon et de pouvoir l'aimer comme — seulement maintenant ! — je savais que j'en étais capable. Si elle n'était pas morte, je serais allé jouer avec elle, je ne me moquerais plus d'elle, je ne la mépriserais plus, jamais plus je ne lui dirais « tu es folle ». C'est maintenant que je commençais à comprendre son langage ; depuis qu'elle était entrée à l'hôpital, j'avais commencé à comprendre ses longs dialogues avec les pierres, avec les souches des arbres et les feuillages qui se balançaient au vent. Le silence de son absence dans le jardin résonna en moi comme une étrange note de nostalgie. Mais, à cet instant, je ne mesurais pas encore tout le chagrin qui m'envahissait. Tout s'était passé dans l'ordre du temps. Elle était née la première, trois ans avant moi. À présent, cette différence s'atténuait mais c'était juste au moment où je me noyais dans un désert de larmes. Pour la première fois, je parlais avec ma sœur : « Estelle, réveille-toi, allons parler aux pierres » — je chuchotai à son oreille afin que personne ne m'entendît.

Ma marraine vint me consoler, me dire qu'il fallait accepter, puisque telle avait été la volonté de Dieu. Que cela était la meilleure chose qui pouvait arriver à Estelle, si souvent malade, la pauvre. J'étais en colère contre ma marraine, cela me blessait profondément. J'ai continué à parler à ma sœur, jusqu'au moment où on me tira par le bras, car ma mère s'épuisait en sanglots. « Estelle, tu peux croire en moi maintenant. Viens, on va jouer à chat perché. » Son corps transpirait, elle dormait dans un silence profond. Un tissu couvrait ses cheveux châtains et passait sous son menton — était-ce pour retenir son sourire ? Ma mère essuyait la sueur de la défunte avec le même mouchoir dans lequel elle déposait ses propres larmes. Mon Dieu, faites que le temps revienne ! Je priais pour qu'un miracle eût lieu. Les images défilaient dans ma mémoire et j'entendais ma

sœur comme si c'était maintenant : « Viens jouer, Dindinho. » « Ne m'appelle pas Dindinho (1) ! Mon nom est Pedro », lui répondais-je sèchement, sans même la regarder, et je m'en allais. Je pensais que je détestais le fait d'avoir une sœur comme elle. Mais Estelle insistait avec tant de tendresse que je finissais par me sentir gêné. « Non, personne ne le sait, mais tu t'appelles Dindinho, c'est très beau, c'est comme ça que je t'appellerai », me disait-elle, comme si j'étais encore à côté d'elle. Je ne voulais pas de cette sœur. Les autres enfants se moquaient de moi. Je me bagarrais souvent avec eux quand ils m'appelaient Dindinho, le frère de la folle. Dindinho, moi ? Non ! Même ma mère prenait déjà l'habitude de m'appeler ainsi, pour faire toujours plaisir à sa fille. Comme je ne voulais pas de ce nom, pour montrer ma colère je suis parti de la maison une journée entière. Après cela, ma mère me donna une bonne raclée, mais plus jamais elle ne m'appela Dindinho. Pourquoi Estelle existait ? Je ne lui adressais jamais la parole. J'évitais de la croiser et je baissais les yeux pour ne pas la voir. Elle gâchait mon existence. J'ai ardemment souhaité qu'elle meure. Parfois, avant même que je ne lui manifeste mon irritation, elle me surprenait : « Quand tu mourras, Dindinho, de quelle couleur voudrais-tu qu'elles soient tes ailes dans le ciel ? » Cela manquait tellement de sens que je ne répondais même pas. Je me contentais de lui faire une grimace d'indifférence et je hochais la tête en signe de désapprobation. Elle me bandait les yeux et inventait des jeux de plus en plus bizarres afin de capter mon attention. Tout cela ne faisait que m'éloigner davantage d'elle. Les enfants qui étaient mes amis devaient bien se mettre dans la tête que je n'avais pas de sœur, car le simple fait de l'évoquer pouvait constituer un motif de dispute. À cause de cela, pendant longtemps, je suis resté fâché avec quelques-uns de mes meilleurs copains. Face à mon rejet, Estelle essayait d'autres moyens pour m'appâter, mais sans le moindre succès. Un jour, comme elle trouvait que je l'exaspérais de trop, elle eut une idée des plus farfelues. Il commençait à faire nuit, et après être restée un bon moment silencieuse, elle me proposa, d'un air très sérieux, ceci : « Je te donne quelque chose, pour toujours : cette grande étoile dans le ciel sera uniquement à toi, pour toute la vie, et même après, Dindinho. » « N'importe quoi ! Qui peut posséder une étoile ? Espèce de folle ! », lui dis-je d'un air dédaigneux. « Mais oui, c'est possible, parce que c'est mon étoile et je te la donne à toi seul, Dindinho. Mais à la seule condition que tu me souris, au moins une fois par jour, une fois... Une fois seulement... Tu veux bien ? »

Je n'ai jamais su te sourire, Estelle, pardonne-moi. Lorsque, au plus profond de moi-même, je prenais conscience des choses, lorsqu'un sourire germait au fond de mon âme — et qu'il t'était destiné —, tu n'étais plus là.

1 Dindinho : diminutif affectueux de Pedro ; utilisé parfois pour désigner le grand-père ou le parrain.

Aujourd'hui encore, les larmes qui me viennent sont celles que je n'ai jamais eues, quand tu vivais dans ton monde d'images que je n'ai compris que plus tard. J'étais vraiment Pedro le bien nommé, au cœur dur comme la roche. C'est toi qui me l'as rendu peu à peu plus tendre. Tu n'avais pas encore quatre ans quand tu me prenais dans tes bras. J'étais ton bébé, comme notre mère me le raconta bien plus tard. Estelle... Tout aurait pu être si différent ! Il faisait de plus en plus nuit, je ne savais plus quelle heure il était, je commençais à avoir les paupières lourdes. Je m'inclinais au-dessus de la défunte, le sommeil m'y poussait par des mouvements brusques d'assoupissement. Ma mère me dit d'aller me coucher, j'insistai pour rester encore, mais je finis par quitter la salle, triste, envahi par la solitude. Au lieu d'aller dans ma chambre, je suis allé dans celle d'à côté. J'examinai tous les recoins de la pièce, tout était tellement propre et rangé dans un ordre que je ne connaissais pas. C'est là que je pris conscience de ce vide que je trimballe encore aujourd'hui en moi. Je fis demi-tour et me dirigeai vers mon lit, mais je n'arrivais pas à m'endormir. Mes yeux étaient lourds de sommeil, mais saisi par une vive anxiété je restais éveillé. Je voulus retourner dans la pièce où était Estelle, mais ma mère me supplia d'y renoncer. Elle me le dit avec un regard doux, si rare... J'obéis à ma mère, mais je ne me dirigeai pas vers ma chambre. Je me couchai dans le lit d'Estelle et mêlai le sel de mes larmes au parfum de lavande de son oreiller. Je m'y voyais vivre des moments plus heureux que ceux de notre réalité. Estelle me souriait, elle courait et je ne me pressais pas pour l'attraper, nous jouions peut-être à chat perché. Notre jardin devenait plus grand, le chemin bordé de plantes et de pierres se transformait peu à peu en un chemin de nuages dont on ne voyait plus la fin. Je savais tout de notre passé, mais cela m'importait peu, le sourire d'Estelle me comblait et me rendait léger, et nous commençâmes à nous envoler. Je voulais rattraper ma sœur, mais je ne pouvais pas lui demander de s'arrêter. Son vol était sûr et adroit, alors que moi j'avais l'impression de flotter dans le vide. Mais je tenais à l'attraper, je m'en voulais de ne jamais l'avoir embrassée et j'espérais que ce geste me permît de voir son sourire. Je voulais parler aux nuages et tout en bas les pierres se mettaient à me sourire, les feuilles me faisaient signe. Estelle continuait de s'éloigner, ce vol finit par m'épuiser, les nuages perdaient désormais toute leur légèreté. « Estelle ! Estelle, je t'en prie, donne-moi ta main ! Emmène-moi avec toi ! » Mais son sourire m'abandonnait déjà, elle prenait la couleur d'un nuage et peu à peu ma vue ne pouvait plus l'atteindre. Et il était tard, très tard : je m'éveillai en sursaut et je ne voyais maintenant que la lumière du jour qui filtrait à travers les tuiles de notre chambre. Après la lueur des cierges, c'était la lumière du jour qui pénétrait dans la maison à une vitesse qui nous faisait mal. Je m'aperçus que ma mère n'avait pas dormi ; cette nuit-là, elle avait

veillé toute une vie à côté de sa fille. Elle posa sur moi un regard fatigué. Prostrée dans un désenchantement muet, elle regardait le vide qui nous entourait. Je m'approchai d'elle, je sentis son bras me toucher. Elle me caressait les cheveux avec sa main droite, tandis que l'autre main caressait les cheveux d'Estelle. Ce geste de notre mère restera inoubliable toute notre vie : à travers son corps un dernier frisson de vie nous unissait Estelle et moi. Les gens commençaient à arriver, l'heure de l'enterrement approchait. Ma marraine éteignit les quatre bouts de cierges placés autour d'Estelle. On commença à distribuer les fleurs à ceux qui allaient l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. J'observais les enfants qui se bousculaient pour voir la défunte. Parmi eux, quelques-uns qui se moquaient souvent d'elle. Les uns avaient l'air triste, d'autres ne vivaient qu'une aventure. Je me sentais complètement éloigné de tous.

On allait refermer le cercueil. Ma mère versa encore beaucoup de larmes et elle demanda à Dieu pourquoi la mort de sa fille. Même ma marraine, pour la première fois, ne put contenir ses pleurs. Quant à moi, je restai dans le silence et je pris un bouquet de roses qui se trouvait près du visage d'Estelle. Je ne me sentais pas prêt à l'embrasser maintenant, vu que je ne l'avais jamais fait de son vivant. Alors j'embrassai les fleurs et les reposai sur le cercueil. Il était l'heure, le cortège funèbre allait partir. Quand on me demanda de regarder ma sœur pour la dernière fois, je n'ai pas pleuré, car je sentis qu'elle m'adressait un lointain sourire. Et je vis qu'à cet instant elle semblait prendre la forme des nuages. Je voulus partir avec elle, mais on m'en empêcha. Et on m'enleva Estelle. Le cortège disparut après le premier tournant de notre rue. Je continuai à regarder et à chercher Estelle, jusqu'à aujourd'hui mes yeux restèrent fixés sur ce tournant de notre rue sans nom. Ma marraine balaya la maison, des chambres du fond vers la porte d'entrée, ramassant les feuilles, les restes de fleurs et les bouts de cierges. Puis elle alla les déposer au pied du jambosier qu'Estelle appelait « mon deuxième amour ». C'était là que ma sœur aimait rester à l'ombre et s'orner des fleurs roses du jambosier. C'est là que je versai mes dernières larmes. Ma sœur, encore aujourd'hui je contemple ton étoile et j'ai une envie immense qu'elle m'appartienne. Je vois ton image se projetant de là-haut, un sourire qui vient de loin et qui ne m'abandonne pas. C'était cette lumière que tu m'offrais, à travers un simple sourire qui était le tien et que j'ignorais. Que d'étoiles dans le ciel — et moi qui n'en possède pas une seule ! Le temps m'a donné ces cheveux blancs, mais ma mémoire se souvient des traits du visage d'Estelle et de sa joie naturelle. Dans notre jardin, les pierres, les souches et les feuillages des arbres dans le vent ont envie de me parler, mais je demeure muet. Toutefois, maintenant je sais : je suis Dindinho.

L’amour du feu

Marianne Desroziers

La première fois qu’Igor provoqua un incendie, Ludmila n’était pas loin. Elle vit tout mais ne dit rien. Il brûla l’abri de jardin, une cabane en bois qui fut dévastée en quelques minutes par les flammes. Les deux enfants restèrent fascinés par ce spectacle euphorisant. Ludmila aimait la chaleur du feu qui redonnait vie à son visage trop pâle et enveloppait son corps chétif d’une caresse brûlante. Elle se délectait de ces couleurs flamboyantes qui s’entremêlaient. Elle aimait la forme des flammes qui montaient fièrement vers le ciel. Il y avait aussi cette musique, cet embrasement, ce crépitement céleste. Ludmila y décelait la voix des anges. Elle aimait jusqu’à l’odeur de brûlé, qui lui évoquait le pain grillé, le pain d’épices, le café, le chocolat. C’était pour elle comme un feu d’artifice, un concert de musique ou une pièce de théâtre. C’était de l’art, un tableau qu’on pourrait regarder indéfiniment, jamais tout à fait le même, transformé en permanence au gré de l’humeur et des émotions. Tous ses sens s’éveillaient, son esprit s’élevait. Elle savait qu’Igor ressentait la même chose. Ils n’en parlaient jamais, ni entre eux ni avec qui que ce soit. L’incendie de la cabane de jardin, puis tous les autres incendies, restèrent leur secret.

Malgré leur année d’écart, Igor et Ludmila furent élevés comme des jumeaux. Igor exerçait un fort ascendant psychologique sur sa sœur. Peut-être parce qu’il était l’aîné, ou bien parce qu’il était un garçon. Ludmila était fascinée par son frère. Elle l’aimait de façon inconditionnelle. Pour autant, son amour n’était pas dénué d’une forme de peur diffuse. Igor se réjouissait d’être l’objet d’une telle vénération mêlée de crainte. Ils vivaient en vase clos dans un manoir isolé de la campagne anglaise, au cœur du comté du Somerset. Depuis la mort de leurs parents dans un accident de voiture, ils étaient élevés par leur grande-tante, une veuve sourde et acariâtre qui gérait la fortune familiale. Cette femme n’avait aucune affection pour eux et ils le lui rendaient bien, surtout Igor qui lui jouait des tours pendables pour passer le temps interminablement long.

Une nuit d’hiver, il alla plus loin. Il se réveilla, quitta son lit dans un état quasi somnambulique, prit le briquet dans le tiroir de sa table de chevet, emprunta l’escalier sans allumer la lumière, se dirigea d’un pas assuré vers la chambre de leur tante, fit crisser le mécanisme, fixa longuement la flamme puis mit le feu aux draps et à l’édredon. Ludmila partageait la même chambre que son frère : elle se réveilla en sursaut et, voyant qu’Igor n’était plus là, se leva et courut dans les couloirs pour le

retrouver. Elle arriva juste à temps pour sauver leur tante, en versant l'eau d'un vase de roses sur le lit. La vieille femme se réveilla en hurlant, trempée d'eau glacée et les pieds en feu. Ses premiers mots furent pour ses fleurs tombées à terre, piétinées dans la panique. Après avoir pansé ses brûlures légères, elle ne chercha pas à évaluer les responsabilités de chacun. Igor et Ludmila furent enfermés trois jours durant dans leur chambre sans rien manger.

Durant leur punition, plusieurs incendies se déclenchèrent à différents endroits de la maison, du jardin et des dépendances. Cela commença par la cuisine où le poêle à bois, que les domestiques juraient pourtant avoir éteint, prit brusquement feu. D'immenses flammes envahirent la pièce. Par chance, le majordome travaillait dans le jardin, non loin de la fenêtre de la cuisine, et intervint assez vite pour empêcher que le sinistre ne se propage aux autres pièces. Dès lors Igor voua une haine sans borne à ce grand échalas, qui jamais ne se départait de son air renfrogné de croque-mort.

Le deuxième départ de feu fut d'autant plus étrange qu'il ne toucha que les rosiers vénérés par leur tante. Le feu se déclencha durant la nuit, en silence, et l'on découvrit au petit matin qu'il ne restait plus des précieux arbustes que branches calcinées et pétales roussis. La maîtresse des lieux en pleura de rage et de tristesse. Elle ne put incriminer les enfants, enfermés à double tour dans leur chambre, mais demeura persuadée qu'ils étaient à l'origine de cet acte de rébellion. Le garçon surtout était mauvais, c'est lui qui entraînait sa sœur, elle en était certaine. Elle ne savait plus quoi faire d'eux, et avait cherché à s'en débarrasser dès l'instant où elle en avait eu la garde. Si elle n'avait pas eu d'enfants, ce n'était certainement pas pour s'occuper de ces deux orphelins. Leur éducation n'était pas chose aisée, d'autant que le garçon avait usé plus d'un précepteur. Quatre déjà avaient démissionné, prétendant qu'Igor faisait montre d'insolence et refusait de travailler, alors même que sa sœur était bonne élève, disciplinée et polie. L'un d'eux, un jeune homme délicat et sensible, féru tant d'histoire que de littérature, connaissant le grec et le latin, avait été retrouvé pendu dans la bibliothèque. Il n'avait pas laissé de lettre expliquant son geste désespéré, mais dans le manoir nul n'ignorait qu'Igor depuis des mois le malmenait cruellement pour le forcer à partir. La seule solution qu'envisageait leur tante était de les envoyer dans deux pensionnats différents, l'un pour filles et l'autre pour garçons, les plus éloignés possible, et ce dès l'année suivante. Elle ne leur dit rien, sachant qu'ils feraient tout pour ne pas être séparés, le garçon étant capable du pire. Elle appelait toujours Igor « le garçon », jamais par son prénom, sauf pour le punir : dans sa voix, « Igor » avait alors l'âpre sècheresse d'un coup de fouet.

Le troisième incendie toucha les dépendances, et plus précisément la chambre de l'intendante. Alors qu'elle écrivait une lettre à sa famille assise à son bureau, le papier sous ses yeux s'embrasa. Elle eut à peine le temps de reculer sur sa chaise : le feu consuma entièrement la lettre puis s'éteignit de lui-même lorsqu'il n'en resta que des cendres, sans même ronger le bois du bureau. Dans ce courrier, la jeune femme racontait la difficulté de la vie au manoir, depuis son arrivée six mois auparavant. Âgée d'une vingtaine d'années, elle regrettait d'avoir accepté ce poste, son premier. Elle se plaignait de la mauvaise humeur de sa patronne, de la lubricité du majordome et de la méchanceté du petit garçon. Elle se sentait seule et méprisée, avait l'impression d'étouffer dans cet endroit où les visiteurs étaient proscrits. Heureusement, il y avait l'adorable petite fille. Elle était sa seule raison de rester. Les pauvres enfants n'avaient plus leur mère et cela leur manquait terriblement… Le papier s'était enflammé avant qu'elle ne puisse achever la lettre. L'effarement passé, une idée s'imposa à elle : quitter le manoir au plus vite. Pour autant, elle s'était engagée pour une année entière, et comme tout accord avec la patronne semblait impossible, il lui faudrait attendre plusieurs mois avant de s'en aller.

Igor ne voyait pas d'un bon œil l'amitié entre l'intendante et sa sœur. Il en était terriblement jaloux. Il n'acceptait pas que cette femme se comporte comme leur mère. Ils n'en avaient qu'une et elle était morte depuis trois ans. Il en était certain, l'intendante était trop douce, trop gentille pour être sincère. Igor se méfiait comme la peste de la bonté. En étant lui-même dépourvu, il ne pouvait admettre que d'autres possèdent cette qualité. Il craignait aussi que Ludmila ne lui confie leur secret. C'est à propos du mystérieux incident de la lettre brûlée que sa sœur et lui eurent leur unique dispute. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait agi ainsi, car elle était convaincue de sa culpabilité, alors que l'intendante était la seule personne du manoir à demeurer bienveillante avec eux. « Elle doit partir… comme tous les autres », furent les seuls mots que prononça Igor, avant de se plonger dans un mutisme forcené. Le lendemain, le corps sans vie de l'intendante fut découvert au bout d'une corde, au même endroit que le précepteur quelques semaines plus tôt. Ludmila la pleura durant des jours, puis, ne supportant plus la solitude, se rapprocha à nouveau de son frère, comme si rien ne s'était passé.

Peu après ce nouveau suicide, leur tante fut hospitalisée pour crise nerveuse. Igor ne put s'empêcher de sourire en regardant l'ambulance quitter le manoir par la grande allée. Les enfants restèrent dans la maison, à la charge du majordome qui accepta de mauvaise grâce cette difficile fonction, en échange d'une augmentation substantielle. Pour parvenir à ses fins, Igor entreprit cette fois de le rendre fou. Il s'amusa à changer les

objets de place, sans cesse intervertis d'une pièce l'autre. Son verre ainsi que sa bouteille de scotch, alliés fidèles depuis sa délicate promotion, se mirent à se balader de table en table. Le majordome crut d'abord que c'était l'alcool qui lui donnait des hallucinations, et s'endormit comme un bienheureux sur un fauteuil sans plus y prêter attention. Au fil des jours, il dut néanmoins admettre que quelque chose d'étrange se passait. Le livre de comptes, sur lequel il travaillait souvent, devint plusieurs fois introuvable avant de réapparaître dans les endroits les plus incongrus. Ce furent enfin les bougies, les chandeliers et les luminaires qui s'allumèrent et s'éteignirent de manière impromptue, comme habités par quelque force paranormale. Le sang du majordome ne fit qu'un tour : c'était encore le garçon, cet enfant mauvais et diabolique, qui faisait des siennes, et il savait comment l'arrêter.

La semaine suivante, l'exorciste mandaté par le diocèse arriva au manoir à la tombée du jour. L'intérieur était glacial et humide. Le majordome avait pourtant allumé un feu dans la cheminée du salon. Dès qu'il entra dans la demeure, le prêtre frissonna et affirma qu'une puissante influence néfaste sévissait ici. Après avoir arpenté le rez-de-chaussée sous le regard inquiet du majordome, il en eut la certitude : deux âmes errantes étaient prisonnières du manoir et devaient en être libérées. C'était le seul moyen de délivrer la maison de l'infestation dont elle était victime. En tenue liturgique blanche rehaussée d'une étole violette, le prêtre parcourut les différentes pièces pour y répandre l'eau bénite de son goupillon, tout en récitant des prières de bénédiction dans un continuel murmure. Lorsqu'il revint vers le majordome, ce fut pour lui poser une question : un jeune homme ou une jeune femme habitait-il là ? Celui-ci évoqua immédiatement Igor, âgé de treize ans. Le prêtre lui apprit que l'infestation de la demeure n'était que la conséquence secondaire d'un péril plus grave : l'adolescent faisait l'objet d'une possession démoniaque. Les forces inexplicables qui s'étaient déchaînées récemment, les objets déplacés et les combustions spontanées survenues, étaient les manifestations d'une psychokinèse incontrôlable chez lui. Elle affectait la matière physique, lui insufflant une énergie suffisante pour faire se mouvoir les objets ou les amener à prendre feu. La confession, le jeûne, la prière et la communion ne suffiraient pas : un exorcisme plus poussé devrait être mené. Le prêtre ordonna au majordome de faire venir l'enfant, dont les inquiétants pouvoirs avaient causé la mort des deux personnes dont les âmes hantaient encore ces lieux.

Le majordome obtempéra, se précipita à l'étage et retrouva le frère et la sœur dans leur chambre. Assis sur son lit, Igor lisait un roman d'aventure à Ludmila qui l'écoutait avec attention. Il fut pris d'un doute : ce

jeune garçon si calme, aux yeux bleus si purs, pouvait-il être responsable de tant de drames ? Il lui demanda de le suivre mais le garçon refusa. Son regard brillait de révolte et d'insoumission. Le majordome l'attrapa par le bras, aussitôt les deux enfants protestèrent : il dut gifler Igor et s'en saisir de force, en ordonnant à Ludmila de ne pas bouger. Le garçon se débattit mais le majordome était le plus fort. Il l'emmena au salon où il le jeta sur un fauteuil. D'un signe de tête, le prêtre lui confirma que l'enfant était possédé. Le majordome voulut lui faire avouer ses crimes mais le prêtre l'en dissuada. Malgré ses cris, ses supplications, ses insultes, Igor fut allongé sur une table basse, les membres maintenus avec des cordelettes aux quatre pieds sculptés. Le prêtre entoura le cou de l'enfant de son étole violette et débuta la litanie en l'aspergeant d'eau bénite. Igor ne s'agitait plus, mais le fixait avec des yeux saturés de haine. « Car des étrangers se sont levés contre moi, des hommes violents en veulent à ma vie ; ils ne portent pas leurs pensées sur Dieu… » Ces mots mettaient d'ordinaire les possédés dans une rage folle, les poussant à proférer les plus abominables blasphèmes ; cependant l'enfant demeurait silencieux. Le prêtre ressentit une vive brûlure à la main qui le força à lâcher son goupillon : l'eau contenue dans le manche en métal s'était subitement échauffée jusqu'à devenir bouillante. C'était bien l'œuvre du Démon : il adjura l'entité de révéler son nom et le cercle infernal auquel elle appartenait. Les lèvres d'Igor demeurèrent closes. Le prêtre récita de nouveaux passages des Évangiles. « Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'au séjour des morts… » Sous le regard terrifié du majordome, les meubles se mirent à trembler, les murs parurent comme secoués de spasmes, des tableaux se décrochèrent et leurs cadres ornementés vinrent se briser au sol. « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents… » Soudain le feu dans la cheminée se raviva. De hautes flammes couleur de sang s'échappèrent de l'âtre, léchèrent le parquet et menacèrent d'atteindre le velours des fauteuils. La main droite posée sur la tête d'Igor, le prêtre prononça le premier exorcisme contre le Démon. Le feu gagna les tapisseries et se propagea vite au reste de la pièce. Le majordome voulut aller chercher de quoi éteindre l'incendie mais il trébucha et s'écroula à terre, assommé. Malgré les flammes le prêtre s'affairait en signes de croix frénétiques et psalmodiait toujours au-dessus de l'enfant. « C'était un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes, sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait sur la terre… » La chaleur devint trop intense, elle l'empêcha d'aller au bout du second exorcisme. Le feu omniprésent embrasa les tapis, le prêtre recula et tomba à genoux en suffoquant. Les flammes brûlèrent les cordages et

permirent à Igor de se libérer. La fumée noyait désormais toute la pièce : en tâtonnant, le garçon parvint à une fenêtre qu'il brisa pour s'extirper du brasier.

En se relevant sur l'herbe trempée de rosée, il discerna avec soulagement une silhouette au fond du jardin. Ludmila l'attendait. Il la rejoignit en courant. Serrés l'un contre l'autre, ils regardèrent la maison flamber. Elle n'avait jamais été aussi belle que ce soir-là. Igor prit la main de sa sœur. « Je savais que toi aussi tu pouvais le faire », dit-il sans la regarder. Ludmila sourit. « Maintenant, il faut partir », reprit-il. Les deux enfants tournèrent le dos au manoir dévoré par les flammes et partirent ensemble, tandis que rayonnait dans la nuit un grandiose feu de joie.

L. 2223-3

Le Golvan

« Arrête-toi. Là, arrête-toi de lire un peu ; il y a trop de phrases qui passent sur toi ou qui te traversent, et pour quoi ? Qu'as-tu retenu de ce qui t'a ému une seconde ? L'as-tu seulement lu, ce livre ? En as-tu seulement recopié ce passage si beau sur un carnet ? Tu n'écris donc plus ? Et tes mains ? Tu n'as plus que tes yeux ? On en est là ? Des yeux pour lire sans cesse et c'est tout ? Pas de larmes comme ta sœur ? Que valent tant de livres ? Arrête-toi, alors. Là, c'est fini. Arrête-toi, ma fille... »

Voilà ce que ne me dira pas mon père, lui qui depuis dix-neuf ans balaie obstinément son poste de travail en plus du travail dans l'espoir qu'on le remarque, qu'on lui donne autre chose qu'un sourire, et encore. Mon père a toujours rêvé d'un CDI... Mon CDI à moi était encore fermé aujourd'hui, en signe de deuil, c'est ce qui se dit en tout cas. Je ramène à nouveau mon livre à la maison, un livre du lycée à poser à côté de cet autre ; l'autre livre. Je marche vite comme s'il faisait vraiment froid ; je rentre comme on se cache. Je me dis : « Et s'il ne te restait que deux livres, ces deux-là ? Celui de la maison et celui du lycée ? Lequel garderais-tu ? ». Pourquoi toujours choisir ?

Dieu est grand, c'est écrit. Dieu rappelle les siens, c'est écrit. Dieu sait-il lire ? Depuis que c'est arrivé, ma sœur a beaucoup pleuré en pensant à notre frère, mais il s'agit de penser à lui sans son nom. Nous ne l'appelons plus, pas même dans le secret de nos pensées. Même mort, il n'est pas là, dans l'espace du souvenir. Il manque jusqu'à son absence. Il n'a pas eu ce privilège qu'on donne de droit aux générations, du sang au sang. Tellement de sang, oui.... Mon frère a été frappé d'indignité par le geste même de mon père, qui n'a pas voulu demander la dépouille de son propre fils. Non. Ce fils est un damné, « qu'il pourrisse sur place ! ». Mon père l'a dit et, le disant, il s'est lui-même renié dans sa dignité de père. Voilà sa faute indélébile et son châtiment inconditionnel. Mon père est devenu aveugle à lui-même et au monde ; il n'a plus rien. Aucun secours dans aucun livre, aucun ; d'un geste, il en a gommé tous les mots. Voilà ce que ma sœur pleure depuis les « événements » : le vide qui nous dévore. Moi, je ne pleurerai pas.

La loi de la Cité est ainsi faite qu'elle écrase de sa puissance la petite loi de mon père, et l'immensité de sa détresse. Je le connais par cœur, cet article L. 2223-3 du Code général des collectivités territoriales. Et je le récite chaque jour, presque pieusement. La loi dit que le corps non réclamé

par la famille sera inhumé à la charge de la commune du lieu de décès. Mon père n'a rien pu contre ; sans doute aurait-il voulu détruire plus encore. La loi dit aussi que rien ne sera écrit sur la tombe de mon frère qui lui rende son identité. Rien. Lui est à présent un silence dans le carré des silencieux qui n'ont pour preuve d'existence qu'un nom et quelques fleurs pour certains. Que valaient tant de vies ? Ont-ils eux aussi balayé ce sol avec la même ardeur que mon père à se faire reconnaître un jour ? Le CDI du lycée est désormais une porte close à jamais sur mon crâne ; j'en ferai mon deuil. Je vais ressortir, je me couvre les cheveux, je garde le livre.

Ma sœur ne comprend pas pourquoi je pars et pourquoi mon père n'a plus la force de me crier dessus. Une gifle ne me retiendrait pas ; plus rien. Que vaut la mort sans visage ? La mienne ? Je sors contre cette saison qui a oublié le froid et je ne me presse plus. Aujourd'hui, je ne sais plus exactement qui je suis et si j'ai encore le droit d'exister mais, contre le grand dérèglement, je suis celle qui dit non.

Je me rends au cimetière, là où ne repose pas mon frère, là où il se fait juste oublier. La loi m'interdit désormais d'avoir mon frère pour frère ; c'est une loi suicidaire, alors, mon livre à la main, je pars me suicider.

Le carré est surveillé, je le connais bien. Voilà des jours que de loin en loin je le fréquente, que je tourne autour comme des augures. J'y ai vu trois policiers en civil qui mâchaient la gueule ouverte. Eux ne se cachent pas. Ils discutent et piaffent. Je m'approche en contournant leurs regards. Ils lisent des messages sur leurs téléphones. On n'entend qu'eux dans le carré des silencieux.

Article L. 2223-3, j'avance maintenant vers eux. Dans ma poche, il y a, pliée en quatre dans mon livre, une feuille sur laquelle j'ai écrit le prénom impossible de mon frère et puis, contre lui, le nom défait de mon père. Comme cela brûle ! Article L. 2223-3, il me semble que je vais tuer à mon tour. Contre mes habitudes, j'ouvre mon manteau au vent qui se cherche un corps : voyez, messieurs, je n'ai que mon corps…

Je vais déposer sur le sol le nom de mon frère, L. 2223-3, de ma belle écriture sur ma copie de lycéenne. Contre le vent, la pluie, les météores, je reviendrai inlassablement ici déposer le nom de mon frère, L. 2223-3. Ni la loi de mon père ni celle de la Cité n'y pourront rien. Je suis celle qui dit non.

Et si les trois gardiens du carré me demandent mes papiers et ce que je fous là, je sortirai mon livre du CDI et je leur crierai à la gueule que je m'appelle Antigone !

L’Arbre aux pendus

Léa Bayle

Cette nouvelle a été publiée précédemment dans la revue Le Mammouth Éclairé n°5.

Maman, elle disait toujours qu’on pouvait aimer qui on voulait. Moi, je la croyais parce que je savais qu’elle et papa, ça avait été dur au début. Enfin, je la croyais jusqu’à ce qu’elle parle avec Mrs Bergson de moi et Lloyd. J’aimais bien Mrs Bergson, c’était la meilleure amie de maman, c’est elle qui lui a appris à se servir d’un colt quand elles étaient enceintes en même temps. Maintenant, Mrs Bergson, j’aimerais qu’elle soit morte. J’aimerais que ses yeux soient dehors de son crâne et que son cerveau coule par les trous.

Elle était gentille pourtant, Mrs Bergson. Quand avec Lloyd on venait acheter des bonbons dans sa boutique, elle en mettait toujours un peu plus que prévu dans le sac. Elle m’ébouriffait les cheveux et elle me disait que j’étais une gentille petite.

Lloyd, c’est mon frère. C’est le plus beau garçon du monde et le plus gentil aussi. On est nés le même jour. C’est la seule personne que j’aime. Il y avait bien papa, mais il est mort. Les autres de la ville aimaient pas qu’il soit indien et qu’il ait épousé maman et qu’il lui ait fait des enfants, alors un jour ils sont venus le chercher à la maison et ils l’ont emmené et le lendemain on l’a retrouvé pendu à l’arbre de la route principale. C’est ce qu’on fait par ici quand quelque chose va pas « comme il faut ». Il avait le corps qui balançait et sa langue qui sortait. C’est Billy qui m’a raconté ça, parce qu’on a pas voulu me laisser voir, j’étais trop petite. Billy c’est le fils de Mrs Bergson. C’était notre meilleur ami à moi et Lloyd quand on était petits. Maintenant j’aime plus Billy. Je voudrais qu’il brûle et tout son monde avec.

Après que papa est mort, c’était comme si maman était morte aussi. Alors il y avait plus que Lloyd et moi. On avait dix ans et c’était pas facile, mais Mrs Bergson venait de temps en temps, elle s’occupait de maman et nous faisait à manger, et elle nous apprenait à nous débrouiller tout seuls. C’était bien, cette époque. On avait le droit de tout faire, on allait pas à l’école et à la place on partait se balader dans la plaine autour de la ville. Après maman est revenue de sa mort et on a dû mieux se comporter. Elle allait mieux maman à ce moment-là, elle souriait, elle avait ce petit air

et ces épaules jetées en arrière qui lui allaient bien. C'est vers là qu'elle a commencé à me dire que je pouvais aimer n'importe qui et qu'on s'en foutait de ce que les autres diraient. C'est peut-être parce que je commençais à ressembler à une fille. Moi j'aimais Lloyd, juste Lloyd.

On était à l'âge où on sépare les petits garçons des petites filles, où on dit qu'ils sont trop grands pour dormir ensemble. Je me souviens de ce jour-là : maman empaquetait toutes mes affaires pour les transporter à l'autre bout du couloir, dans la chambre d'amis. J'avais refusé de l'aider et avec Lloyd on s'était cachés dans un placard, on avait défait tous les lacets de toutes les chaussures pour se ligoter ensemble avec. Ça avait pris un temps fou à maman de nous démêler, et le soir venu elle nous avait envoyés chacun dans notre chambre sans souper. Au final ça nous arrangeait bien, parce qu'on avait une planque de bonbons sous une latte du parquet, et tant qu'elle était en bas à manger elle pouvait pas savoir qu'on était ensemble en haut. C'était comme ça, la vie avec Lloyd. Mon frère-amour. Il disait qu'on se séparerait jamais et moi je répondais que je le protègerais toujours, et après il disait non, c'est moi qui te protège, c'est moi le garçon et alors je le frappais pour jouer. La nuit, quand maman dormait, je me faufilais hors de ma chambre d'invités et je retournais dormir avec lui, dans notre lit. Le lendemain, maman nous trouvait toujours. Elle me grondait pour de faux et me disait retourne dans ta chambre, jeune fille, mais je savais bien qu'elle souriait dans le dedans. J'aimais maman aussi. Je l'aimais beaucoup jusqu'à ce qu'elle parle à Mrs Bergson. Maintenant, si elle était pas morte toute seule, j'aurais craché du poison dans son thé pour la faire mourir.

J'ai mal partout. Notre salon est à l'envers, il fait presque noir, et pourtant j'arrive à voir les marques de leurs doigts sur mes poignets. Ils sont encore entrés sans me demander mon avis, et ils m'ont frappée pendant des heures en me traitant de pute et de négresse rouge. Il y avait Billy aussi. Sale Billy. J'ai mal partout.

Billy avant, c'était le premier à nous défendre quand les autres nous traitaient de peau-rouge. C'est parce qu'on ressemble à papa, et les gens de la ville aiment pas les Indiens. Mais Billy c'était pas pareil, c'était un peu mon chevalier servant, j'aimais bien. Il nous offrait des bonbons qu'il piquait chez sa maman et quand on a grandi, il allait me ramasser des fleurs. Moi je trouvais ça un peu nul les fleurs mais j'acceptais pour lui faire plaisir, parce que c'était mon ami. Après, il a commencé à se faire d'autres copains et il était moins gentil, mais on s'entendait toujours bien. Maman disait qu'il était amoureux de moi. Menteuse. On fait pas mal aux gens qu'on aime. Par exemple, moi j'ai rien fait quand Lloyd s'est laissé embrasser sur la bouche par Suzie Shepherd. Et c'est pas faute d'être une

sœur jalouse. Billy, il me demandait de plus en plus souvent qu'on sorte, que tous les deux. Il voulait m'emmener boire un verre dans les saloons et fumer des cigarettes derrière le théâtre. Je disais non. Tout ça, c'est avec Lloyd que je le faisais. On piquait dans la tabatière de maman et on allait se cacher au fond du jardin, une bouffée chacun son tour, comme on faisait avant quand on avait juste une sucette à se partager.

En fait, c'est pas vrai que j'ai rien fait quand Lloyd a embrassé Suzie Shepherd. C'était sur la place du village, elle se baladait avec toutes ses jolies copines bien blondes et bien blanches en riant, et quand elles nous ont vu passer avec Lloyd, elles se sont mises à faire des bruits de dindons. Au début j'ai cru qu'elles se moquaient de nous et j'étais prête à aller leur casser la figure, mais en fait non. Elles riaient, c'est tout. Elles se sont donné des petits coups de coudes comme pour s'encourager, et puis Suzie s'est avancée sans me regarder, et elle a dit tiens Lloyd, j'ai quelque chose à t'offrir. Elle s'est levée sur la pointe des pieds — elle est toute petite Suzie, alors qu'avec Lloyd, on dépasse pas mal de monde par ici — et elle a mis sa bouche sur la sienne. Cette sale petite garce. Moi j'attendais que Lloyd la repousse, mais non. Il est resté immobile un temps interminable puis il a fermé les yeux, et ça m'a mise tellement en colère, tellement en colère, j'ai donné un coup de pied dans le tibia de Suzie et je suis partie en courant. J'ai entendu Suzie qui criait dans mon dos et Lloyd qui m'appelait et j'ai pas répondu. Je suis rentrée à la maison, Lloyd est arrivé pas longtemps après, il m'a appelée, mais je m'étais enfermée à clé dans ma chambre d'invités, et il est resté longtemps derrière la porte à essayer de me parler. Moi j'étais à ma fenêtre, celle qui donne sur la rue. C'était l'été, on avait quinze ans. Billy est passé en sifflotant. Je l'ai appelé, je lui ai fait hé Billy ! Il a soulevé son chapeau en me souriant. Salut Sally, ça va ? J'ai répondu oui. Je lui ai demandé s'il voulait qu'on sorte ensemble ce soir-là, et il a eu l'air content. Que tous les deux ? Ouais, que tous les deux. Il a dit qu'il passerait me chercher vers huit heures et il est reparti en sautillant. Moi je me fichais un peu de sortir avec Billy, mais je savais que Lloyd derrière la porte avait tout entendu, et il n'a plus fait de bruit de tout l'après-midi. Je crois que c'est la première fois qu'on se disputait. Le soir, j'ai mis une de mes plus jolies robes, la bleue. J'ai déverrouillé la porte et Lloyd était toujours assis dans le couloir. Il m'a regardée avec ses yeux tristes et il a dit s'il te plaît Sally, va pas avec William ce soir. Quand Lloyd est fâché contre Billy, il l'appelle par son vrai nom. J'ai failli lui dire d'accord, je reste avec toi, et puis je me suis souvenue de son visage collé à celui de Suzie Shepherd. Je l'ai ignoré et je suis sortie. Maman m'a dit d'être prudente et de pas rentrer trop tard, j'ai dit oui et j'ai rejoint Billy devant la maison.

Trop d'indices. On avait laissé trop d'indices. Les gens avaient commencé à voir. Cet été de jalousie, quand on avait quinze ans, et les quelques mois qui ont suivi, ça leur avait posé des questions. « Trop fusionnels », ils disaient. Trop proches. Indécents. Quand on se prenait dans les bras, en public, et parfois par la main. Quand on allait se rouler dans les champs et sur les banquettes abandonnées derrière le théâtre. N'importe qui aurait pu nous voir. On a été tellement, tellement imprudents. Mais on savait pas, vous voyez. On savait pas. C'est maman. Elle disait toujours qu'on pouvait aimer qui on voulait.

J'ai continué de voir Billy pendant tout l'été. Je voulais faire payer très cher à Lloyd. Et lui, pour se venger, il continuait de sortir avec Suzie Shepherd. J'essaie de pas penser à ce qu'ils ont peut-être fait tous les deux, quand ils sortaient le soir. Moi j'étais avec Billy, et pour les gens de la ville c'était sûr qu'on couchait ensemble. Ils aimaient pas trop ça à cause de ma peau et de papa, mais comme ils aimaient bien maman, ils laissaient passer. C'est pas pareil, un Blanc qui prend une Indienne et un Indien qui prend une Blanche. C'est plus une souillure, ça devient un caprice. « Du temps qu'il se met pas en tête de l'épouser », qu'ils disaient. Ça me faisait bien rire. Billy, il aurait peut-être voulu mais moi j'aurais jamais dit oui. Et puis j'ai jamais rien fait avec Billy. Il essayait, à chaque fois qu'on se voyait, et à chaque fois je disais non. C'était un peu lourd. Mais j'imagine que c'est le prix à payer quand on fait semblant d'aimer quelqu'un.

Et puis Billy a compris. Je sais pas comment, mais il a compris. C'était peut-être le soir où on s'est trouvés tous les quatre, Billy et moi, Lloyd et Suzie, dans le même saloon, ou peut-être avant. C'est ce jour-là que tout a dégénéré en tout cas. Il a dû voir comment je les regardais. Il a dû voir comment à chaque geste qu'ils faisaient je répondais par un geste vers lui. Je l'ai vu qui devenait de plus en plus énervé. On a fini nos verres et on est sortis. Il m'a tirée par le bras sur trois rues, et moi je disais arrête Billy, tu me fais mal. Je l'ai dit plein de fois, ce soir-là. Lui, c'était comme s'il avait un diable dans la tête, il était blanc de colère. Il m'a jetée contre un mur, il a crié des choses que je m'en souviens pas. Il a essayé de m'embrasser, je l'ai frappé, il m'a frappée en retour. Il m'a coincée contre les briques rouges de la mairie, il a remonté ma robe. Moi je hurlais, je le griffais, je le mordais. Je lui donnais des coups de pieds comme je pouvais parce qu'il avait bloqué mes bras. Ça n'a rien fait. D'une manière ou d'une autre, il a enfoncé son sexe dans mon corps, et ça a été comme de mourir et j'ai commencé à pleurer tellement il me faisait mal. Arrête, Billy. J'ai cru que ça durait des heures. Puis il a poussé un grognement dégoûtant, il s'est enlevé, et je suis tombée par terre, avec ma robe déchirée, mes hématomes et mes cuisses tachées. Il m'a craché dessus et il est parti. Salope. Je suis restée longtemps là, à pleurer. Je marche plus dans cette rue maintenant.

Plus jamais. C'est depuis ce soir-là que je déteste Billy. Après, je sais plus trop comment, je suis rentrée à la maison. J'ai vu que maman dormait dans un fauteuil, devant le feu, alors j'ai pas fait de bruit pour pas la réveiller. J'ai monté les escaliers. Il y avait de la lumière sous la porte de Lloyd — c'était sa chambre à lui, maintenant qu'on dormait plus ensemble. J'ai frappé à sa porte, il était encore habillé quand il a ouvert. Il avait l'air triste, et un peu fâché peut-être. Puis quand il a vu dans quel état j'étais il a commencé à crier qu'il allait le tuer, ce sale enfoiré, et j'ai plaqué ma main sur sa bouche pour qu'il arrête de faire du bruit. En bas, maman a sursauté. Tout va bien, les enfants ? Elle a crié vers en haut. Oui, oui, maman, j'ai dit. Avec Lloyd, on est entrés dans la chambre et j'ai recommencé à pleurer. Il m'a aidée à me déshabiller. Il a enfermé ma robe dans un coffre et il a dit je la brûlerai demain. Il m'a lavée avec un linge, et sur chaque bleu, sur chaque plaie, il appliquait un baiser. Pardon, pardon, il disait, et à chaque fois je répondais non, c'est moi, pardon. On s'est allongés sur le lit, il m'a prise dans ses bras. J'ai regardé nos mains l'une dans l'autre, parfaitement semblables, la mienne peut-être un peu plus amochée. J'ai mal, Lloyd j'ai sangloté. Dis-moi où tu as mal. Je lui ai montré. Comme il avait fait pour chacune de mes plaies, il a mis sa tête entre mes jambes, et m'a embrassée pour faire partir la douleur.

J'aimais bien être avec Lloyd. Après ça, on est toujours restés ensemble, de nouveau inséparables, en mieux. Un jour, on a attrapé Billy et on lui a refait le portrait tous les deux. Il a arrêté de voir Suzie Shepherd aussi, il disait qu'elle était pas intéressante. On ne se cachait pas vraiment. On évitait de s'embrasser sur la bouche devant les autres, et on était plus discrets devant maman. Au fond, on sentait bien que les gens auraient pas aimé savoir ce qu'on faisait. La preuve avec Mrs Bergson. Et puis les gens ont commencé à nous regarder bizarrement. Maman, surtout. Maman, je la déteste. Et je suis bien contente qu'elle se balance à côté de Lloyd sur l'arbre aux pendus.

Elle aurait jamais, jamais dû parler à Mrs Bergson. Je m'en souviens. J'étais dans la maison, derrière la porte, j'allais sortir rejoindre Lloyd en ville mais elles parlaient dans la cuisine et j'ai entendu que maman sanglotait alors je me suis arrêtée pour écouter. Et elle lui racontait tout, des choses que je savais même pas, et je me sentais terriblement bête et terriblement en colère, d'avoir laissé passer tout ça, et de l'entendre tout raconter. Elle lui parlait de bruits parfois la nuit qu'elle avait essayé d'ignorer, elle lui disait qu'elle nous voyait nous embrasser dans les couloirs de la maison et elle disait que plusieurs fois, en entrant le matin tôt dans la chambre de Lloyd — notre chambre —, elle nous trouvait nus et enlacés. Puis elle a dit je sais pas quoi faire, je sais plus quoi faire, aide-moi

s'il te plaît, mais pitié ne le dis pas, et Mrs Bergson a répondu je sais pas, Prue, c'est trop difficile ce que tu me demandes, je sais pas quoi te dire. Maman a pleuré plus fort et Mrs Bergson a dit quelque chose comme c'est une abomination et alors je suis entrée dans la cuisine, j'étais tellement énervée, j'ai renversé les chaises et jeté de la vaisselle et Mrs Bergson est partie en courant en disant elle est folle, j'ai hurlé sur maman pourquoi tu lui as dit, pourquoi tu lui as dit ? Maman m'a giflée et enfermée dans ma chambre. Elle m'a dit de me taire et qu'elle voulait plus m'entendre. Lloyd est rentré, ils se sont disputés en bas, puis il a monté les escaliers et il a voulu entrer dans ma chambre, mais maman hurlait qu'elle nous laisserait plus jamais nous voir. Après, tout s'est passé très vite. On a frappé à la porte et il y avait plein de gens du village, le shérif en tête, qui ont dit qu'ils allaient emmener Lloyd, ce sale petit bâtard qui ose baiser sa sœur, qu'ils savaient très bien ce qu'il se passait ici et que notre sang, il était plus pourri encore que celui de tous les Indiens réunis. Mrs Bergson avait tout raconté. Maman a dit non, non, s'il vous plaît, et ils ont dit écarte-toi, Prue. J'ai entendu Lloyd se débattre. Je les ai entendus le frapper. Moi dans ma chambre je hurlais, je hurlais comme une folle pour qu'ils le laissent en paix. Je pensais à papa avec la langue qui pendait et je pleurais. Ils sont sortis de la maison. Par la fenêtre, trop haute pour que je saute, je les ai vus qui l'emportaient, ces lâches, à plus de quinze contre un, et maman qui courait derrière en suppliant, comme si elle y était pour rien, comme si tout ça c'était pas de sa faute.

Maintenant tout est vide, le monde est mort. Maman est revenue, on aurait dit un fantôme, comme avant. Elle a ouvert ma porte. Je lui ai craché au visage et j'ai couru à l'arbre aux pendus. Il était là, mon Lloyd, mon frère, avec la nuque brisée et les pieds à un mètre au-dessus du sol, avec ses yeux noirs et tout vitreux. Je suis restée là des heures, à le regarder, à pleurer et à enlacer ses jambes. J'ai pas osé le décrocher. Puis un assistant du shérif est venu et il m'a dit de déguerpir, il m'a traitée de traînée dégénérée. J'ai voulu le frapper et il m'a tordu le poignet tellement fort que j'ai cru qu'il le cassait. J'ai continué de me débattre, je refusais de partir. Alors il m'a jetée par terre et il a commencé à me traîner par les cheveux vers la maison, jusqu'à ce que je me relève et que je parte en courant. Je me suis enfermée dans notre chambre, roulée dans notre lit, dans son odeur. La nuit, j'ai entendu maman qui sortait. Et le lendemain matin, il y avait des gens dans la maison qui me montraient du doigt et m'accusaient d'avoir tué ma propre mère et j'ai compris qu'elle était allée se pendre aussi. J'ai ri, j'ai dit que c'était bien fait pour elle, et ils m'ont frappée, parce que je leur plaisais pas, parce que j'aimais pas comme il fallait. Moi je pensais juste à Lloyd, à Lloyd qui était plus là.

Ils reviennent parfois, Billy et ses amis, s'amuser avec la pute rouge dans la maison en ruine. Moi j'ai arrêté de me débattre. J'ai mal toujours, dedans et dehors. La nuit, je repense à tous leurs visages, Mrs Bergson, Billy, le shérif, Maman, Suzie Shepherd. Je repense à leurs visages.

Et j'attends que le monde brûle.

L'Éternel retour

Stéphane Chao

Après avoir passé dix ans en exil, Zarathoustra décida de retourner dans son pays afin de dispenser son enseignement au peuple. Enferré dans la superstition, ce dernier croyait en l'existence du Bien et du Mal, qu'il se représentait sous la forme de jumeaux mythologiques, Ohrmazd et Ahriman, précisant parfois qu'il s'agissait d'un frère et d'une sœur enfantés par le Soleil.

Bien qu'il restât discret sur ses années passées à l'étranger, Zarathoustra prétendait en avoir tiré un précieux savoir. Il se faisait fort d'inculquer aux siens que le Bien et le Mal ne faisaient en réalité qu'un, à l'image d'Ahriman et Ohrmazd qui, selon lui, étaient la même personne tour à tour travestie en homme et en femme.

Zarathoustra se mit donc en route et une fois arrivé en Perse, il aperçut un cimetière suspendu typique de son pays, où les cadavres étaient livrés aux vautours. La chair en décomposition était ainsi préservée de tout contact avec la terre, considérée comme sacrée au même titre que l'eau, l'air et le feu.

Cependant, le prophète fut effaré en constatant que les corps étaient exposés au soleil, souillant la lumière, à laquelle il prêtait également une origine divine. Il s'approcha des croque-morts et commença à les sermonner. Il leur expliqua que l'ombre projetée par un individu manifestait son double, qui demeurait à l'état latent tout au long de son existence. Mais après sa mort, l'ombre pouvait s'incarner, acquérant une existence autonome, ou plus exactement quasi autonome, car elle se bornait à reproduire les actes passés de son défunt propriétaire. En outre, ce double, comparé par Zarathoustra à un aveugle privé de guide, répétait les actions erronées, funestes, ténébreuses de l'original. Et le prophète d'expliquer aux croque-morts que le seul moyen de prévenir son apparition était de protéger le cadavre de la lumière du soleil.

Ainsi débuta la prédication de Zarathoustra. Celui-ci laissa les croque-morts indifférents, mais par la suite il connut un succès fulgurant : il recrutait chaque jour de nouveaux fidèles, convertissant jusqu'au puissant roi de Bactriane. Son activité missionnaire était si intense qu'il semblait être à plusieurs endroits à la fois. De là, certains finirent par croire qu'il existait deux Zarathoustra.

Partout où il passait, le prophète proclamait le caractère divin de la lumière. Il édicta des commandements fort stricts, allant jusqu'à déclarer

que l'acte charnel ne pouvait être accompli que dans l'obscurité ou du moins la pénombre, la profanation suprême consistant à copuler au soleil de midi. Les pécheurs étaient du reste aisément identifiables, car le fruit de leur relation fautive était un couple de jumeaux formé d'un garçon et d'une fille.

Mais ce n'était pas tout : selon Zarathoustra, l'humanité ne se libérerait de la croyance dualiste dans le Bien et le Mal qu'au prix d'une parfaite observance des rites. Il institua alors des prières aux heures où les corps ne produisaient pas d'ombre, l'une à midi, l'autre à minuit.

Un jour, il arriva devant Samarcande, qui était non seulement l'un des derniers bastions de l'ancienne religion, mais également une espèce de Sodome et Gomorrhe d'Asie centrale, où la copulation se faisait en plein jour et où les jumeaux étaient sacrés.

Aujourd'hui encore, une secte perpétuerait ces croyances de manière clandestine et se livrerait à des orgies comportant un supplice rituel, en général celui d'un étranger de passage. Bien qu'ils en taisent pudiquement l'existence, les habitants de Samarcande ont parfaitement connaissance de cette infamie, qu'ils considèrent comme une antique malédiction frappant leur cité.

Devant les portes de la ville, Zarathoustra eut une hésitation, se demandant s'il ne commettait pas là une erreur, tant ses préceptes y étaient abhorrés. Il eut alors l'idée de se faire passer pour un ennemi du roi de Bactriane. Sa demande d'asile fut spontanément acceptée, car Samarcande, bien que l'obligée de ce roi, était en rébellion larvée contre le souverain converti à la nouvelle religion. Mais surtout, Zarathoustra bénéficia de la circonstance suivante : tous croyaient qu'il se trouvait à la cour de ce roi, à des dizaines de lieues de là.

Malgré tout, la nouvelle de sa présence s'éventa rapidement, au point qu'il fut demandé aux mères de couple de jumeaux mixte de les travestir afin de les protéger contre la fureur fanatique de Zarathoustra, qui errait incognito dans la cité. Peine perdue : celui-ci avait l'œil acéré et il somma bientôt une femme de sacrifier l'un de ces deux jumeaux. Comme celle-ci restait sans réaction, il empoigna la fille pour la décapiter.

C'est alors que survint un messager du roi monté sur un coursier capable de franchir des distances considérables en un temps excessivement bref, grâce à un système de relais fort efficace qui préfigurait celui de l'Empire achéménide. Il resta devant les portes de la ville où se projetait son ombre et il annonça que Zarathoustra était tombé en disgrâce.

Le roi avait en effet prêté l'oreille aux rumeurs insinuant que le prophète avait été eunuque dans le harem d'un roitelet cachemirien pendant ses années d'exil. De cette expérience, il aurait tiré l'enseignement

selon lequel le féminin et le masculin ne faisaient qu'un, à l'instar d'Ohrmazd et d'Ahriman, du Bien et du Mal, de la lumière de midi et des ténèbres de minuit. Quoi qu'il en soit, le roi avait cru pouvoir donner une autre dimension aux liens d'amitié qui les unissaient, ce à quoi l'intéressé avait réagi en prenant la fuite. Le héraut était chargé de faire savoir à toutes les cités à la ronde qu'elles étaient tenues de livrer Zarathoustra au cas où celui-ci venait à leur demander asile.

Le peuple de Samarcande n'entendait pas obéir à un ordre du roi de Bactriane et il laissa le messager repartir aussi vite qu'il était venu. On se demanda toutefois comment le prophète avait pu arriver avant le cavalier monté sur un coursier rapide. Certains se souvinrent de la rumeur selon laquelle il existait deux Zarathoustra, auquel cas il était intouchable en vertu de leur religion. Mais pour la majeure partie du peuple, l'essentiel était que l'homme avait levé la main sur un jumeau. On l'écorcha donc et, comble de cruauté, ses chairs à vif furent exposées au soleil de midi.

Pendant son agonie, le prophète réalisa avec effroi qu'il mourrait exposé à la lumière du jour. Au cours des heures qui précédèrent sa mort, il regretta amèrement d'être entré dans Samarcande, ruminant inlassablement sa faute. Dans un dernier souffle de vie, il parvint à dispenser sa révélation :

« La lumière de la vie ne rayonne qu'une seule fois,
c'est pourquoi elle transcende le Bien et le Mal.
Cependant, quiconque quitte sa vie avec des repentirs
sera voué à la revivre sans fin,
expérimentant sempiternellement les mêmes erreurs. »

Avant de s'éteindre, il lança un anathème contre la cité, la maudissant jusqu'à la consommation des siècles. Cette scène impressionna vivement l'assistance, de sorte qu'on commença à prendre au sérieux ceux qui depuis le début considéraient ce sacrifice comme un blasphème contre la religion gémellaire.

Quelques jours plus tard, alors que la police royale était toujours à la recherche de Zarathoustra, un étranger se présenta devant la porte de la cité. Non sans avoir hésité, le prophète de l'Éternel retour demanda l'asile à Samarcande, la ville où les jumeaux étaient sacrés.

GPS (Grande Petite Sœur)

Rip

A noir, D bleu, N jaune devant et marron derrière : le sang des étoiles a coulé…

Maintenant qu'on est grands, sœurette, et qu'on se tient debout, tu sais combien je suis fier d'être ton p'tit frère. Au propre comme au figuré, je n'ai jamais pu rattraper mon retard. Déjà que les filles ont tendance à aller plus vite. Même si t'es haute comme trois pommes de Normandie (branche maternelle), du haut de tes 1,55 mètre et demi, tu es l'aînée, d'un an, tu restes ma grande sœur, depuis toujours et à jamais.

C'est moi qui avais le beau rôle quand on était des p'tits mioches, c'était moi le p'tit dernier. Certes, nous sommes tous frères et sœurs sur la terre mère, et les animaux, et les plantes, et les pierres aussi. Les voisins de la résidence pour personnes âgées, quand nous rendions visite à mère-grand avec notre petit pot de beurre et un morceau de galette, ça t'énervait, surtout l'espèce de comique démodé qui laisse toujours les enfants circonspects, réservé aux adultes, la vanne pérave qu'ils nous sortaient tout le temps en nous considérant : « Pour ce qui est de la hauteur sous la toise, c'est le garçon qui a tout pris ! », et de ricaner tout grinçants, tout chevrotants. Ça vieillit mal, l'humour, ça passe pas le cap de la génération suivante, ça devient vite tout pourri, gênant… Ça m'arrange pas mais bon c'est comme ça.

Effectivement, c'est compliqué d'être frère et sœur, y en a toujours un qui prend quelque chose à l'autre.

La taille pour moi, la beauté pour toi, sœurette. Grande beauté. D'où ma fierté aussi. Quel mec de nos connaissances ne m'a pas demandé de tes nouvelles ? Ces gros relous ne réalisent pas à quel point ça a le don de me contrarier. Tu le sais, depuis que j'ai atteint l'âge de la dignité virile, j'assure la protection rapprochée. Pour toi et les nôtres, je suis la police, l'armée, la sécurité. C'est moi le shérif. Le cow-boy d'Aubervilliers. Légitime défense. C'est pas facho, c'est nucléaire. C'est le rêve de toutes nos cellules. C'est pas non plus comme demander aux pauvres de payer des impôts aux riches. Je suis adulte, mâle, encore athlétique pour mon âge (dopé), je veux donner le meilleur de moi-même, c'est mon devoir auprès de la fratrie sacrée, la toute première instance, légitime en droit divin. Allons z'enfants de la fratriiie-hi-heu…

À moi les paupières tombantes de maman qui assombrissent le regard pathétique, à toi les yeux translucides de papa. Sont-ils bleus,

sont-ils gris, sont-ils verts ? Des yeux fascinants. Des yeux myopes qui, quand ils te fixent, rassurent autant qu'ils deviennent inquiétants. Tu nous as fait des trucs assez marrants avec ta myopie. Du genre avancer prudemment le sourcil froncé, car tu te demandes si la silhouette floue qui se déplace vers toi est bien celle de ton frère, et bing ! te cogner dans une vitre. Les mêmes billes que tonton Michel et Gaetano, notre grand-père paternel. Et aussi les yeux de Giuseppina l'arrière-grand-mère, tu te rappelles ? Ma sœur, tes yeux viennent de Corato. Les yeux de la Grande famine de 1900. Les yeux venus quand la Botte avait l'estomac dans le talon. Tes yeux, ceux de la vieille, la grande mafieuse, les yeux du serpent venimeux, quelle ironie du sort contre toi, sœurette, toi douce, toi reine de bonté et d'honnêteté. Qu'est-ce qu'il nous reste des Pouilles dans les gènes à part tes yeux ? Rien. Les mains qui parlent toutes seules peut-être, comme une volée de perruches. Des mains-oiseaux. Des mains comme une petite bataille de polochons. Un bébé phénix dans chaque paume. Tant que c'est pas des pigeons écrasés. On est parisiens (et moi kop de Boulogne). Banlieusards. Français. De langue française. Le logiciel est français, le rêve. En revanche, l'État français, la nation-poil-au-menton, la patrie, tu sais ce que j'en pense. Travail, Famine, Pâtes, oui, sans le riz, c'est nous, nos ancêtres venus à pied, les pauvres.

Depuis le temps qu'on en parle, faudrait qu'on se décide pour de bon à aller à Corato. Refaire la route en sens inverse. Retourner vers Dante. Se rendre. Les mains en l'air. Et par ce chemin à l'envers revoir ces étoiles tombées dans les puits. Rendez-vous avec la nostalgie en terre inconnue. Pourquoi ? À cause de ce nom. Ce satané nom qui nous colle à la peau comme un chewing-gum sur la carte d'identité. On se serait fait tabasser à l'école dans les années 30 avec un nom pareil. Avec les Polonais, on aurait été des Arabes et des Portugais. Macaronis. Métèques. Ah mais toi non, tu es trop belle. Tu aurais gagné la guerre.

Maintenant qu'on est grands, que les anciens de la famille aspirent à un peu de répit, que nos morts reposent en paix, à deux pas d'ici, tu es devenue la femme Alpha. Une chance pour notre clan. Tu rayonnes naturellement sur la tribu actuelle, nos enfants, nos vieux, la gestion pédagogique et matérielle, l'inquiétude permanente, tu as repris le flambeau, tu as pris tes fonctions, tu es en activité, oui c'est bien toi, tu es la Mama.

À ce qu'il paraît, la mémoire est sélective. Bon, très bien. Aussi loin que je puisse me souvenir, c'est-à-dire juste avant mon entrée en maternelle, malgré ton allure chétive, tu as toujours dégagé une sorte de force, une qualité léonine. Associée à ta beauté classique, une chose flottante et picotant dans l'air, qui peut faire froid dans le dos, émane de ta

personne comme l'eau qui dort, relevant de la hiérarchie animale, de la préséance biologique. Tous certainement, sauf moi et peut-être deux ou trois personnes sur terre, doivent te percevoir à travers le spectre de cette aura royale, à l'aune de ton charme irrésistible, ton allure solennelle, ton port de tête, ton froncement de sourcils (myopie), toutes les fréquences de ta voix maternelle quand tu parles ou quand tu ris ou même quand tu chantes, ce sérieux au deuxième degré, ta sagesse, l'intelligence du cœur, l'intelligence suprême, ta dureté avec les connards et ta bienveillance à l'égard des plus vulnérables. Tous sauf moi, ton seul frère.

C'est marrant cette pudeur qu'on s'impose sans vraiment y penser, irrationnellement, cette pudeur de gros chat qui règne sur son territoire et veille derrière la meurtrière.

Je connais ton âme, ton ouverture d'esprit, je sais de quel bois tu te chauffes vraiment et ce que tu peux entendre, jusqu'où tu peux aller, je devine ta pensée, je crois, celle qu'on garde pour soi par compassion, qu'on tait par amour. Ou pas. Je suis ton frangin, ton frangibus, à tes côtés, dans ta ligne, dans notre relation autour du soleil, c'est tout simplement mon rang que je retrouve, ma seule place. Royaume qui tient dans la main, un hectare, un nectar. Nos conciliabules dans la cuisine des parents. L'agenda secret. Jamais tu ne hausses le ton devant moi. Tu viens toujours sereinement vers moi. Tu connais tous mes dossiers classés top secret. Tu sais quel gamin chialeur, quel pisseux j'ai été. C'est au-delà de la confiance. Aussi j'accepte tout de toi. Allégeance filiale. Les chiens ne font pas des chats à ce qu'on dit mais je vois que la Sainte Vierge a enfanté la Sainte Lionne. Alléluia. Les hyènes n'ont qu'à bien se tenir.

Hier, hier soir encore, on était deux gosses, insouciants, sans scrupules, narcissiques, petite fratrie toute-puissante à deux, avec juste un an d'écart. Tu jouais à la poupée. Une vraie fille à la vanille. Moi j'étais déjà obsédé par la baballe comme un clébard, déjà malade, empoisonné. Et j'ai dû par mégarde m'identifier à cette tête de mule de Vagabond des Limbes de Godard et Ribera.

On croisait encore des campagnards qui ne parlaient que le patois, des Français de souche dont on ne comprenait pas un traître mot, des Créoles de métropole. Ça n'existe plus, je crois. L'été, on partait en vacances à Biviers, à la ferme, au pied du Saint-Hénart. Toutes les odeurs de toute cette ferme, des étables à la cuisine en passant par la grange, c'est ma madeleine de Proust. Mention spéciale au parfum de la brioche crue. Presque sûr et certain que c'est pareil pour toi. Bon, y a aussi la Vendée qui est bien placée au hit-parade des brioches. La R16 blanche des parents. Les autoroutes n'existaient pas à l'époque, ça semble irréel. C'était du rallye, fallait slalomer entre les nids-de-poule, doubler des tracteurs tirant leur

double-remorque de foin sur les départementales défoncées et bordées au mieux de fossés, au pire de platanes. On risquait sa vie sur la route des vacances. Dans un temps d'enfant, partir en vacances, c'était déjà partir pour toujours.

Et la bande son, la playlist analogique : toute la variété française des années 70. Et quand on a vu Joe Dassin à l'Olympia. Le costard blanc. Il était une fois en première partie. Joëlle topless. Riquet le Chinetoque à la basse (c'est pour toi Knightoune, tu vois, j't'ai pas oublié). Après on s'étonne que notre génération fume du haschisch. Les 45 tours dans le mange-disque. Jacques Brel sur la chaîne hi-fi du salon. Et les fringues. Les sous-pulls rouges en tergal à col roulé sous les débardeurs jacquard et pattes d'éph. Kickers aux pieds. Les cheveux, n'en parlons pas, c'est du domaine de l'indicible les coupes de cette époque. Y a des bobos qui tueraient de nos jours pour être lookés comme ça.

J'ai tout un album photo de notre enfance dans un coin de ma tête. Des clichés nets. Je te revois. Le quartier, la butte du moulin, l'école, le terrain de foot en sable avec ses poteaux de but tout rouillés et sans filet façon favela, dit « le Champ des curées », brr, tout s'explique, gamin je pensais qu'il s'agissait de curés, de religieux quoi, on s'est bien foutu de notre gueule avec le nom de ce stade, la MJC Alphonse Daudet, le bois de Cormeilles, les manouches, les orphelins d'Auteuil, tous les mômes du coin, tes deux grandes copines Corinne et Cécile, toi déguisée dans une robe de papier crépon jaune, les tours qu'on a joué ensembles, tellement formateurs, et aussi les tours joués l'un contre l'autre, toutes ces petites intrigues secondaires du quotidien subtilement corrélées qui font tout le sel de l'existence, les habitudes précoces qui installent la familiarité et les inhibitions nécessaires, le tabou, l'omerta. Hommes et bêtes, c'est par le jeu qu'on acquiert tout ce dont on a besoin pour subsister et persévérer dans le vivant. Toi et moi, on a tout appris de la vie ensemble. Ça doit être un truc de ce genre, le mythe.

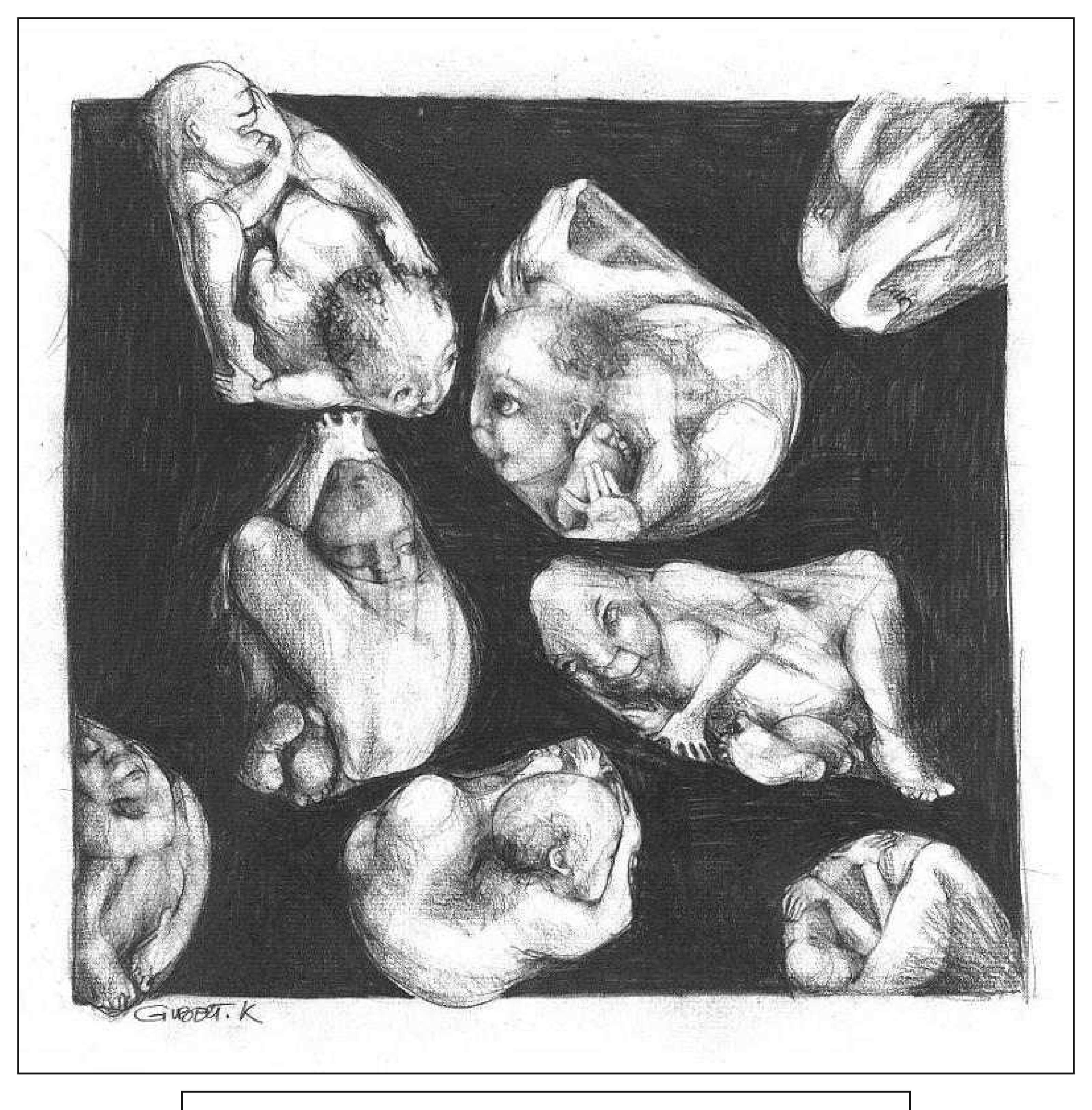
Quand tu as réussi à me faire dresser les cheveux sur le crâne. Celle-là, ma sœur, elle était vraiment bien jouée, tu peux te vanter. J'avais quoi, onze piges, je rentrais seul du collège avec ma petite clef tenue par un lacet autour du cou, cachée sous mon sweat-shirt. Ta mise en scène était parfaite. Tous les volets fermés. Le noir. Interrupteur. Clic. Un verre de vin à moitié bu sur la table de la cuisine. Un grand couteau de cuisine posé là. Plus flippant encore, ma carabine à plomb en travers du chemin. Ma carabine à air comprimé. Pas encore une arme à feu, pas vraiment un jouet non plus, tu pouvais dégommer un moineau avec ça, ou crever l'œil d'un camarade de classe, mais bon, quand on y repense, c'était pas trop crédible, ça ne pouvait pas faire peur, on doit se douter que c'est toi qui fais une

blague. Ma chambre, la dernière pièce inspectée, le territoire délimité. Je me relâche, allume la lumière, toi tapie derrière la porte, je ne t'ai absolument pas vue, pas sentie, pas remarquée, rien capté, cru que c'était terminé. Tu as surgi avec ton air taquin en lâchant un petit jappement presque amical, comme pour dire « coucou, c'est moi ! », mais mes nerfs ont lâché. J'ai bien vu que c'était toi mais sur le coup j'ai été tellement surpris que je n'ai pas pu réprimer ce long râle montant crescendo, je ne contrôlais plus rien. Ça t'a inquiété mon attitude démente. Je hurlais bêtement à la mort sans parvenir à m'arrêter. Mes cheveux, ils étaient tout droits sur ma tête ! Comme dans les bandes dessinées. Je m'en rendais compte en plus. Ça a duré un bon moment. Maintenant qu'on est grands, je peux te dire que sentir ses cheveux tout droits sur la tête, à la verticale, au sens propre, pas métaphorique, comme ça s'est passé vraiment, comme tu confirmeras en tant que témoin oculaire, les cheveux se dressent comme des piquets, c'est une sensation vraiment étrange que je n'oublierai jamais.

Devenus adultes, on a pris chacun notre chemin. Jusque-là rien d'anormal. Séparés, éloignés mais toujours proches. Toujours reliés par un fil invisible. Au fond, c'est-à-dire dans le terreau, par-delà le Verbe, toi et moi, frère et sœur, on se connaît par cœur, c'est obligatoire. C'est enfoui là-dedans, c'est tellurique. Dans notre cas de figure, n'avoir qu'un an d'écart, à l'échelle minérale, c'est être des jumeaux. D'ailleurs, enfants, bien que nous n'ayons pas les mêmes traits, on nous a souvent pris pour des jumeaux.

Je sais, c'est injuste, mais j'ai pu l'observer à maintes reprises, on est moins flippé quand on est issu d'une fratrie, entre narcissisme et inhibitions, en équilibre dans le déséquilibre, on connaît mieux la vie, il y a des jalons tout autour, on est moins égocentré et doté d'une sorte de sens de l'orientation sociale, l'instinct grégaire est flatté, ce subtil sens contradictoire dans un monde où l'intérêt personnel est le vecteur principal. J'me la raconte un peu là, je sais.

Plus jeunes, on se chamaillait souvent je crois, mais ça doit être normal à cet âge. Ce n'est jamais véritablement haineux, un enfant. Haine-amour light dénué d'hormones, pour de faux. Les chamailleries, c'est la répétition de la vie d'adulte, c'est pour fourbir les armes, pour demain. Ah, demain qui vient toujours un peu trop vite ! Merde alors, ce que c'est passé vite quand même. Dingue. Temps zarbi. Un claquement de doigt, on est là, sur le temps, trois-quatre, et c'est déjà la fiiiiiiin...



Voyage in utero / Gilbert K.

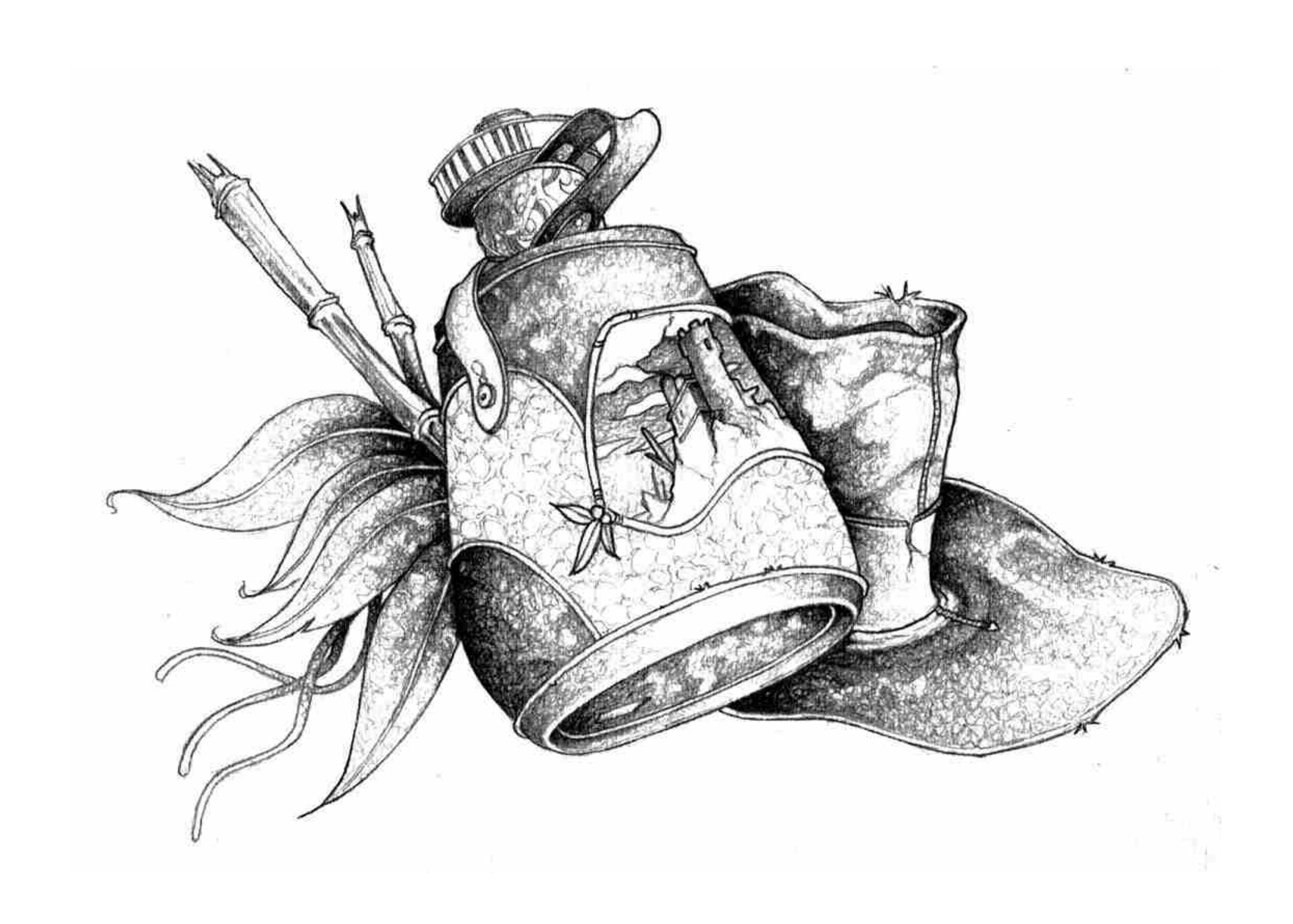


Un air de famille / Antonia Bellemin



La sœur mangée / Camille Le Maléfan

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l’histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L’Ampoule, flairant le bon coup, mandate l’aventurier de l’extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l’écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

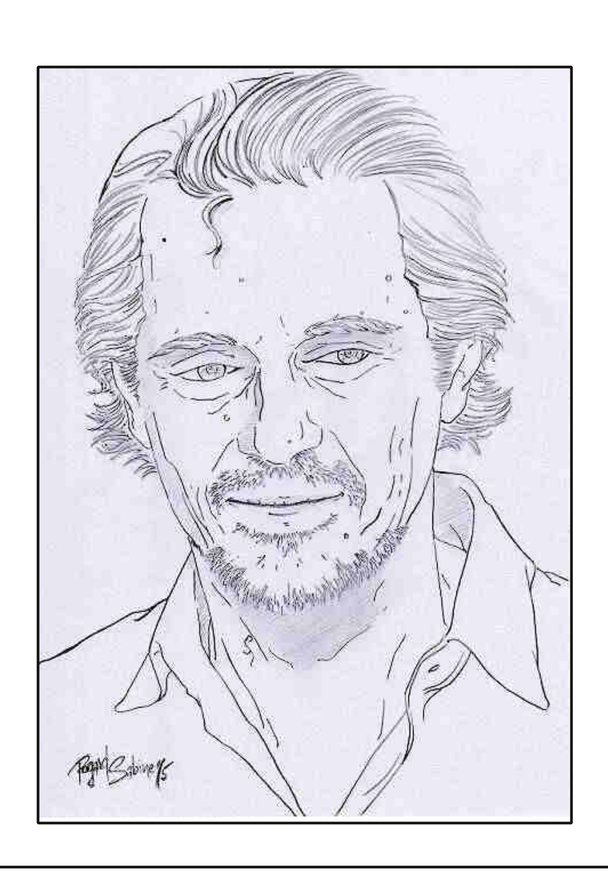
Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L’Ampoule !

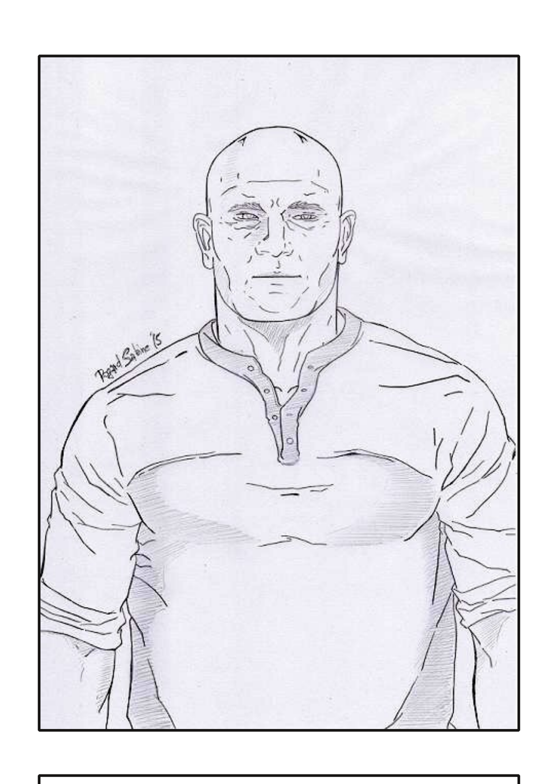
D’après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Les compagnons de Victor



Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».



Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective attitré du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

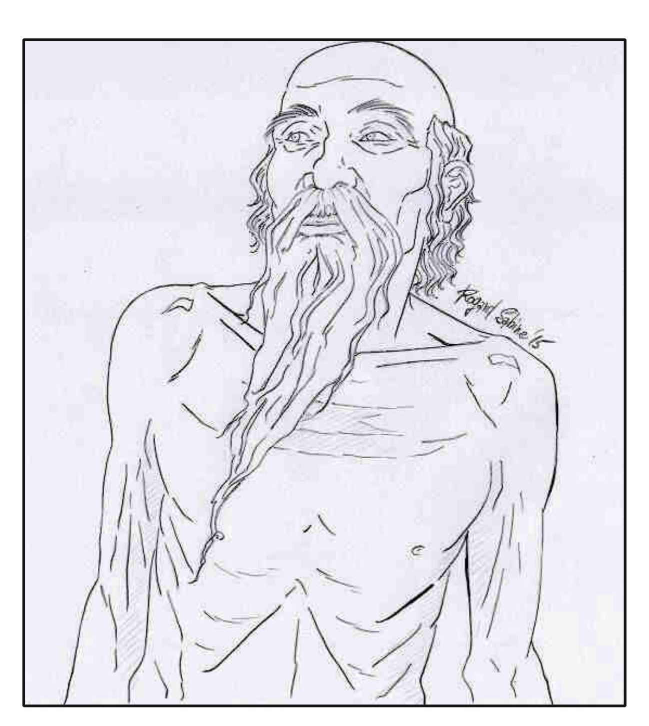


Yseult Lugowski dite la Grande Chamanesse

Elle est la métamorphose de Paul en femme. Paul / Yseult veut vivre avec Victor Morand une grande histoire d'amour romantique. Cette expérience permettra à l'écrivain une réécriture magistrale et moderne de la légende de Tristan et Yseult.

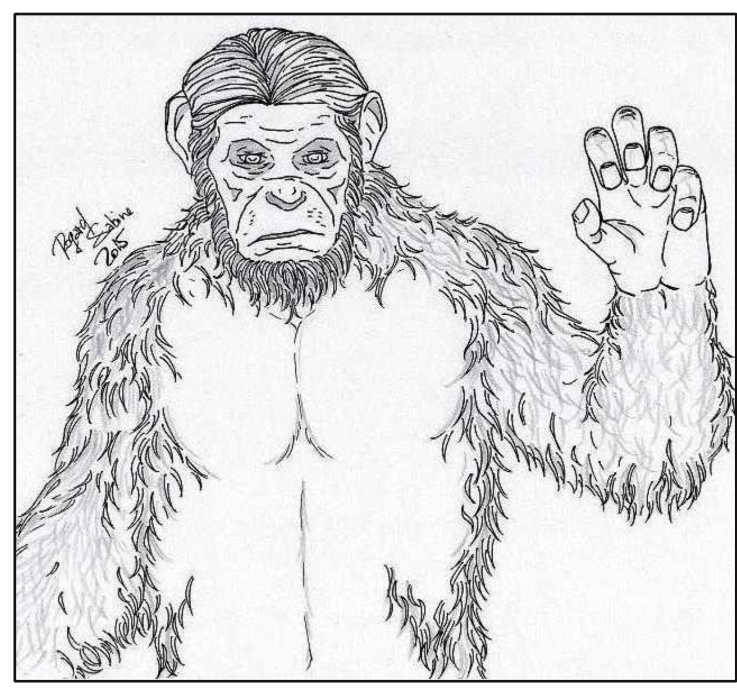
Illustrations par Sabine Rogard

Les habitants de Hurlefou



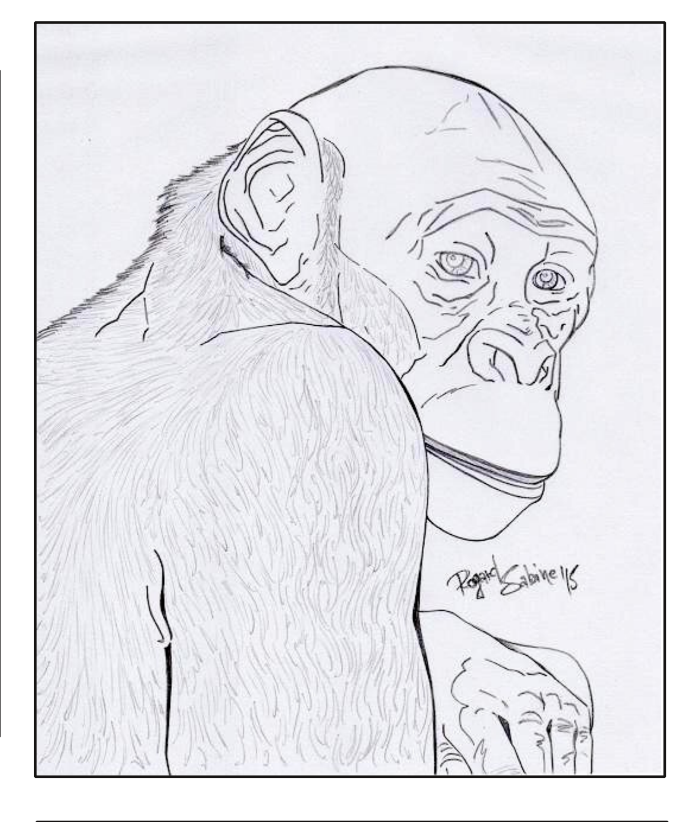
Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas vraiment fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.



Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est tombé amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelées aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre ancestrale contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.



Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie appelée aussi humanité ou homophilie, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.

Illustrations par Sabine Rogard

Entre primates



écrit par Lordius / illustré par Sabine Rogard

Sur l'île de Hurlefou, Victor Morand est tombé fou amoureux d'une guenon nommée Bella. La disette sévit. D'autre part, un virus frappe beaucoup d'hommes de l'île, les rendant impuissants. Le Médium a prophétisé que le mal serait exorcisé par l'accouplement entre un humain et un singe. Victor est volontaire.

Victor Morand observe Michel Albin faire des gammes sur son harmonica. Il a envie de le lui faire avaler. Un air lui reste en travers de la gorge : « Ce n'est qu'un au revoir », alors qu'il succombait à l'attaque du chef du village. Mais il doit composer avec le gros gay.

— Michel, je voudrais que vous enseigniez le langage des signes à une guenon qui m'est chère.

Michel le considère avec étonnement. Cet être abject et fruste deviendrait-il subtil et résolu ? Même son langage se police. Quelle est la cause de cette improbable évolution ? Les muses lui soufflent la réponse. Il ferme les yeux et joue « Quand on n'a que l'amour ».

— Vous pourriez arrêter de jouer quand je vous parle ! Pensez-vous qu'il soit possible de lui apprendre à communiquer avec nous ?

— Je crois bien. Les animaux de l'île sont plus futés que sur le continent. Les humains, par contre… Mais pourquoi le ferais-je ? Vous côtoyer m'a enseigné l'égoïsme.

Victor Morand affiche un rictus carnassier. De douleur rétrospective, il masse ses côtes.

— Je suis le nouveau chef du village. J'ai vaincu mon prédécesseur en combat singulier. Pas grâce à vous, entre parenthèses. Je ne voudrais pas que ces parenthèses se referment sur vous. Il est dangereux de contrarier un homme important.

— Il est dangereux de côtoyer cet homme, réplique Michel Albin.

— C'est moi qui décide de l'attribution de la nourriture.

— Allons-y, cède Michel en s'ébrouant. C'est une expérience scientifique intéressante. On a déjà enseigné le langage des signes aux chimpanzés sur le continent, mais jamais dans leur milieu naturel. J'aimerais bien avoir droit à du miel. J'ai la bouche sucrée.

— Pas avec moi.

Les voilà partis dans la jungle à la recherche du clan des chimpanzés. Mais les singes sont malins. Ils se méfient. D'autant que la disette sévit au village. Ils connaissent le caractère omnivore et vorace de l'Homme — l'Homme avec une grande hache. Les singes jettent au duo des bananes en guise d'appât. Pendant que Victor les mange, Michel joue « Le Gorille » de Brassens dans l'espoir d'attirer les chimpanzés. En effet, ils approchent de

branche en branche. Bella est parmi eux. Victor brame d'amour. Les singes reculent. Par un geste de la main, Michel intime à Victor le silence. Mais l'individu brûle de passion. Il se met à chanter « Le Gorille », sérénade particulière.

Que le gorille est un luron
Supérieur à l'homme dans l'étreinte,
Bien des femmes vous le diront !
Gare au gorille !...

La chanson n'est pas romantique. De plus, Victor a la bouche pleine. Les singes se sauvent. Mais Bella reconnaît la voix pataude de celui qui l'a sauvée du chasseur. Si les gorilles sont des lurons (au sens « entreprenants en amour »), certains chimpanzés, eux, sont reconnaissants. Elle reste sur sa branche, indécise. Michel Albin lui tend la main. Le bout de leurs doigts se touche comme dans la fresque idolâtre de Michel-Ange. Alors Victor finit sa banane en silence, car tout ce qu'il chantera pourra être retenu contre son amour.

*

Chaque jour, Michel Albin passe de longues heures à enseigner le langage des signes à Bella et à son père Marc, le roi du clan. Victor assiste aux leçons pour apprendre lui aussi. Il est le moins doué des trois élèves. Parfois, il épouille Bella. Ce geste n'appartient pas au langage enseigné, mais est très bien vu chez les chimpanzés. D'autres fois, il part à la cueillette de miel pour payer le professeur. Pour ce faire, il enfume les abeilles. Victor, en règle générale, aime enfumer — sauf Bella, avec elle il est sincère.

— Je suis votre frère, exprime-t-il un jour à Marc (avec l'aide de Michel).

— Les humains sont les cousins des grands singes, rétorque Marc. Nous sommes tous de la famille des primates. Tu es notre cousin. Pas notre frère.

Victor jette un regard noir à Michel : le professeur a trop bien renseigné ses élèves.

— Comment puis-je devenir votre frère ?

— Apprends-nous ce que les humains font le mieux. Alors tu seras des nôtres.

— Le progrès ? La philosophie ? Le social ? L'art ? intervient Michel.

— Ne nous emballons pas, mitige Victor. Ce sont des domaines qui me sont assez étrangers.

— Votre meilleure spécialité, précise Marc. La guerre.

— Faire la guerre est mauvais, moralise l'artiste humaniste Michel Albin. Il faut s'efforcer de trouver des solutions politiques à un conflit.

— Tope là ! s'écrie Victor en ignorant le commentaire de Michel. (Il lève le pouce puis se frotte les mains.) Est-ce que je pourrai ensuite épouser l'une de mes nouvelles sœurs ?

Emporté par son enthousiasme, il commet l'erreur d'exprimer le verbe épouser par un geste obscène. Ce raccourci choque Bella.

— Ne nous emballons pas, mitige-t-elle.

Depuis qu'il a mis le pied sur cette foutue île de dingues, Victor Morand n'a pas réussi à tirer son coup une seule fois ! Jusqu'à l'arrivée de Bella dans sa vie (sentimentale mais pas sexuelle, trois fois hélas), il a pourtant ratissé large… C'est plus frustrant que les échecs répétés de la signature des contrats entre le journal de Spirou et De Mesmaeker… Qui est le Gaston Lagaffe de Hurlefou ? Lui ? Il rejette cette idée parce que Gaston ne conclut jamais avec mam'zelle Jeanne.

— Nous sommes en guerre avec le clan des méchants orangs-outangs, exprime Marc. Ils sont plus forts physiquement que nous, les gentils chimpanzés.

— Je peux faire le médiateur, propose Michel.

— Trop tard. Ils nous ont enlevé des femelles. Nous devons venger cet affront dans le sang.

— Inacceptable en effet ! gesticule Victor qui imagine avec effroi sa chérie dans les bras puissants et dégoûtants d'un orang-outang.

— Ne nous laissons pas gouverner par nos hormones, soupire le professeur que ses élèves dissipés n'écoutent plus.

*

Victor explique à ses apprentis soldats que la force physique ne compte pas à la guerre. Il donne en exemple les chétifs Vietnamiens qui ont dérouillé les colosses américains, les petits soldats romains qui ont plié la Gaule et ses grands blonds baraqués. Victor n'a aucune culture générale, mais dans sa spécialité, la guerre, alors là pardon, l'aventurier sanguinaire est incollable. Avant de travailler pour les éditions de l'Abat-Jour (employeur qui lui est temporairement sorti de l'esprit depuis sa passion amoureuse), il a été MSF, Mercenaire Sans Frontières d'argent aux championnats d'Afrique, et Tueur Légal d'or aux Jeux panaméricains Anti-islamiques. À la chasse il n'est pas en reste, puisqu'il a obtenu le Viandard de Plomb à l'épreuve de la course à l'extinction des espèces, et ce dans deux catégories de poids : « Félins Féroces » et « Prédateurs Puissants ».

— Qu'est-ce qui fait la différence, alors ? demande Marc.

— La discipline des troupes et surtout, dans votre cas, l'armement.

Victor dispose d'une sagaie à pointe de silex. Efficace mais trop complexe à fabriquer pour des artisans novices. Il leur montre comment tailler la pointe d'une branche et la durcir au feu. Rustique mais suffisant pour crever la paillasse de l'ennemi.

Ainsi armés, les gentils chimpanzés ne tardent pas à massacrer les méchants orangs-outangs. Marc est ravi. Le roi attribue le titre de général à Victor. Celui-ci aurait préféré le titre de frère-bon-à-marier-y-compris-avec-la-famille-royale. Seulement, le peuple chimpanzé n'est pas prêt. Le poids de la tradition ne se déplace pas aisément. Le clan a accepté avec réticence de troquer les ancestraux cailloux et branches pour des sagaies. Mais faire entrer la race des peaux-chauves dans le clan, non ! On n'est pas raciste, mais il y a des limites, tout de même. « Et notre identité simiesque ? », plaident les conservateurs.

Sur ces entrefaites, le Médium convoque le Conseil du village des Léopards. La Grande Chamanesse ne se présente pas. Elle est cloîtrée sur sa paillasse par la dépression amoureuse. Des caciques ne restent que le Médium et Victor Morand.

— Chef, déclare le Médium, tu es toujours fourré avec les primates.

— Nous aussi, nous sommes des primates, réplique Victor fort de ses nouvelles connaissances.

— Tu négliges ton village.

— Je m'efforce d'accomplir votre prophétie, grand-père. L'accouplement entre l'Adam moderne et l'Ève primate. Pardon, l'Ève primitive.

— Ton entreprise est louable. Toutefois les tiens ont faim. Le chef doit donner l'exemple en rapportant de la nourriture aux femmes, enfants et vieillard. Vieillard au singulier. Je suis le dernier. Tous les autres sont morts de sous-nutrition.

— Moi aussi j'ai faim, grand-père. J'ai voulu manger des cadavres orangs-outangs ennemis. Hélas, ils ne sont pas comestibles. Ces malfaisants se goinfrent de l'herbe aphrodisiaque forniqua atouva. Dans mon état de célibat, c'est du poison. L'ennemi ne recule devant rien ! Ce devrait être interdit par les Conventions de Genève. C'est de la guerre bactériologique !

— Conventions de Genève ?

Victor explique le concept au Médium. Celui-ci éclate de rire.

— Ainsi vous avez des règles de tuerie ? s'esclaffe-t-il. Comme vous êtes drôles, les continentaux ! La première règle de la guerre est pourtant qu'il n'y en a pas, de règle. Nous devrions envoyer des ethnologues d'Hurlefou pour vous étudier. Quand nous aurons triomphé de nos épreuves, le village des Léopards fera une grande fête. Tu y raconteras les coutumes continentales, ce

sera plus divertissant que des sketchs comiques. Bon, assez ri. En échange des connaissances que tu leur prodigues, tu vas demander des bananes au clan du roi Marc.

Et c'est ainsi que naît le premier partenariat économique entre humains et chimpanzés. Il est connu sous le terme Compétences contre bananes. Contrairement aux partenariats entre primates du continent comme Pétrole contre nourriture, il ne nécessite pas de blocus préalable.

Mais pourquoi les villageois ne cueillent-ils pas eux-mêmes les bananes ? L'île de Hurlefou abrite une espèce endémique de bananiers géants. Seuls les chimpanzés sont assez agiles pour y cueillir les Fruits de Grande Hauteur (acronyme du jargon local : FGH), d'où l'accord d'échange mis en place.

— Tu fais du bon travail, dit Marc à Victor après un raid guerrier limite crime de guerre. L'honneur de nos femelles est vengé. J'ai fait porter au village des Léopards une cargaison de bananes spécialement appétissantes.

— À propos d'appétit, est-ce que… ta fille…

— Je m'emploie à faire évoluer les mentalités. Pour les miens, tu es maintenant un cousin plus.

— Bientôt frère ?

— Bientôt. En attendant, je te nomme ministre de la défense.

— De la défense ? Mais nous ne faisons qu'attaquer !

— Nous sommes les gentils. Les gentils n'attaquent jamais. Ils défendent leurs valeurs.

Alors Victor comprend que le roi Marc maîtrise la rhétorique politicienne. L'usage du langage a développé son intelligence. Comme nos ancêtres à l'aube de l'humanité. Mais sur Hurlefou, tout est accéléré. Et intemporel, paradoxalement.

Victor devrait se méfier de tant de subtilité ; mais l'amour l'aveugle et le rend niais, lui pourtant d'ordinaire expert en rouerie.

— Monsieur le ministre, continue Marc, si tu veux la main de ma fille, il vaut mieux que je reste le roi. Le professeur nous a enseigné que sur le continent, il s'agit de se faire réélire. Ici, c'est plus brutal. Je dois rester le mâle dominant. Or ma fourrure fait grise mine. J'ai besoin d'une arme discrète pour vaincre les jeunes singes aux dents longues.

Dans sa botte droite, Victor dispose de son arme en dernier ressort, le couteau qui lui a servi dans le combat de mâles dominants contre feu Golak. Dans sa botte gauche, il cache une arme en tout dernier ressort, un coup-de-poing américain. Il le donne au roi.

— Ma dot, souffle Victor.

— Merci, monsieur le ministre de la défense.

— Et général.
— Et général. Voici une banane plus en récompense.

Victor retourne au village en mangeant sa banane (plus). Il n'y trouve que le Médium.
— Les chimpanzés se sont joués de nous. Ils nous ont livré des bananes empoisonnées. Bourrées de forniqua atouva. Comme les hommes sont impuissants, ils n'ont pas pu évacuer cette tension terrible. Ils sont devenus fous. Moi, à mon âge, je ne sens rien. Je suis le dernier des Léopards.
Et Marc est le dernier des salopards ! Michel Albin a trop bien formé les singes ! Ils ont dépassé leurs maîtres !
Fou de chagrin, non pour les villageois mais parce qu'il ne pourra pas épouser Bella, Victor erre dans la jungle. Des bananes empoisonnées ! Quelle misanthropie ! Il va écrire à Genève pour dénoncer ce crime de guerre !
Puis il tombe à genoux, terrassé à son tour par forniqua atouva. Il pleure comme un adolescent.
— Bella… Oh, Bella…
L'increvable Michel Albin apparaît dans son dos. Il n'est pas empoisonné vu qu'il ne mange que du miel. Il joue « La maladie d'amour ».

*

Bella déplore l'extermination des villageois. Elle déplore mais comprend la sagesse de son père. Aucune espèce ne combine une telle agressivité, un tel coup de fourchette et un tel coup de reins. Observé par un non-humain, qui est plus nuisible que l'Homme (avec une grande hache) ?
En revanche, la trahison envers Victor, elle n'admet pas ! Non seulement il lui a sauvé la vie, mais il a permis au clan de vaincre l'ennemi héréditaire. La gratitude est une valeur importante pour elle.
Le cœur lourd, elle arpente la jungle. Elle rencontre Victor à genoux. Elle lui met la main sur l'épaule puis l'embrasse sur la bouche. Victor n'a pas connu un tel bonheur depuis qu'on lui a attribué le Viandard de Plomb.

À suivre…

Damnés

Sylvain Barbé

C’est un endroit ignoré de tous, enterré dans la noirceur chthonienne d’un monde oublié. Sur les murs dansent des nuées de vermines arachnides. Elles bruissent dans la pénombre et empoisonnent le silence. Dans les interstices des pavés grouillent des vers blanchâtres. Un candélabre en argent soutient des bougies informes. Des flammes bleues ondulent, lascives, sans procurer de chaleur. D’un puits empierré jaillit un feu de la même couleur en nuées phosphorescentes. Ses lueurs glacées se reflètent sur les parois d’obsidienne de la prison. Elles planent comme de lugubres aurores boréales et révèlent à l’œil amer la décrépitude des lieux. Les murs sont ternes et fissurés. Les crevasses expectorent une noirceur putride. Des miasmes s’en échappent. Sous les voûtes rampent des formes sans consistance et leurs yeux luisent d’un éclat sordide. Ici toute vie est corrompue. Il n’ose imaginer les horreurs amorphes au-delà de ces murs qui festoient dans leur pourriture visqueuse. Il les imagine lovées dans un océan de cadavres, se délectant de ces vanités enfin mortes.

Assis sur un siège inconfortable, le visage appuyé sur son poing, il fixe le feu devant lui. Son maigre éclat sur sa peau blafarde transforme son faciès en un masque détestable. Son visage est émacié, signe d’un tempérament instable. Ses contours osseux sont estompés par les mèches blanches de sa longue chevelure. Ses yeux luisent du ressentiment qui le ronge. Par moments, des relents de conscience viennent empuantir sa mémoire ; mais il ne saisit pas ce que son cerveau veut lui rappeler. Il est seul. Dans le calme mortifère de sa geôle, il ne perçoit que le chuchotement sec de la vermine sur les murs. Il attend. Il macère dans sa crypte. Il n’a pas de passé. Il n’a pas non plus d’avenir. Rien qu’un présent infâme qui s’étend indéfiniment.

Une nouvelle fois, il se réveille d’une morne somnolence. Ses mains tremblent. Son cœur palpite trop fort. Depuis quelque temps, un phénomène inexplicable se produit. Il a des rêves. Ce ne sont pas les siens, il le sait. Ces images ne sont pas issues de son existence. Dans sa dernière vision, un soleil noir trônait au-dessus d’un océan huileux. Des reflets verdâtres le nimbaient d’un voile sinistre auréolé d’étoiles mortes. Deux lunes pourpres hantaient l’horizon. Des oiseaux livides planaient au ras des flots inertes. Ils chassaient des masses gluantes qui flottaient çà et là, fruits d’une union malsaine et contre-nature. Au loin, des ruines colossales formaient un archipel incertain. À perte de vue, on devinait des piliers

brisés, des reliques de dômes gigantesques. Les vagues léchaient mollement ces vestiges d'un passé glorieux. Sur un piton rocheux s'effritait un édifice décrépit. Ses tours se décomposaient, liquéfiées par la roche gluante. Les bâtiments retournaient à la poussière et dans leurs couloirs déserts s'éternisaient de vains échos.

Il se lève et fait quelques pas en direction du puits. Il ne comprend pas. Pourquoi l'a-t-on enfermé ici ? Et ces rêves... À qui appartiennent-ils ? Dans la lumière pâle, il croit percevoir des bris de pensées, des réminiscences d'une autre vie, bien plus ancienne. Ses doigts se crispent. Au-dessus de lui quelque chose bouge. Dans l'obscurité, il ne discerne rien. Il y a quelqu'un avec lui pourtant. Il retourne à son trône de roi déchu... Déchu. Ce mot lui donne la nausée. Il serre les poings. Le château dans sa vision, était-ce le sien ? La chose emprisonnée avec lui remue dans l'ombre. Il entend sa respiration. Tout comme les formes spongieuses à la surface des flots dans son rêve, il la sait profondément malfaisante. Cependant il ne se retourne pas, car il sait aussi que le moment n'est pas encore venu. Il revoit l'édifice en ruine encerclé par les eaux huileuses... Il s'assoit et ferme les yeux.

Encore des visions qui ne sont pas les siennes. Il observe une femme en train de danser. Ils sont dans une salle si grande qu'elle paraît sans fin. Une succession de piliers d'albâtre soutient un plafond bâti dans l'onyx. Les colonnes sont délabrées et sans éclat. Le sol est recouvert de poussière, tout comme la fontaine qui recrache un liquide épais et poisseux. En hauteur des flambeaux illuminent plusieurs œuvres d'art étranges. Des sculptures issues d'autres époques, des tableaux retraçant des mythologies disparues. Une histoire grandiose a flamboyé ici pendant longtemps. Dans l'âtre les flammes crépitent ; dans l'ombre une foule silencieuse attend. On ne devine d'eux qu'une multitude de figures prostrées. Par une large fenêtre aux décorations érodées, on distingue une mer sans nom d'où émergent les décombres d'une décadence inouïe. Deux lunes s'extirpent péniblement de l'horizon. La femme virevolte sur une mélodie qui résonne dans son esprit seulement. Ses yeux blancs n'ont plus de pupilles. Derrière les murs de ce monde des univers inconnus vibrent de sons indescriptibles qu'elle perçoit instinctivement.

Lorsqu'il rouvre les paupières, une forme blême le toise dans les ténèbres. Il reste immobile. Ses doigts caressent ses haillons qui furent un jour les vêtements fastueux d'un roi. Il subsiste des bruits furieux dans sa mémoire, le fracas de combats innombrables, de guerres prolongées au-delà de toute imagination. Son peuple a régné sur toutes les créatures vivantes, dominé chaque espèce, soumis chaque cité. Il revoit des éclairs prodigieux s'éparpiller dans le ciel, déchirer le voile de l'espace et du

temps. Ses ancêtres s'étaient confrontés à l'indicible et l'avaient réduit à néant. Ils s'étaient insinués dans les pensées de chaque être pour en piller les rêves et les cauchemars. Avides tant de sang que de pouvoir, aucun panthéon, aucune civilisation n'avaient pu leur résister. Cette folie, il l'avait reçue en héritage, dernier d'une longue lignée au sang pur. Bien que de nature chétive, sa volonté de contribuer à la grandeur de sa race était plus forte que tout. Les siens avaient repoussé sans cesse les frontières du royaume, et pourtant il ne pouvait s'en satisfaire...

Son regard se perd dans les méandres de la crypte. Les vers qui pullulent dans les interstices émettent un son écœurant. Au mur une araignée immense un instant s'attarde. Ses pattes translucides se meuvent avec lenteur. Il scrute la créature plein de mépris. N'est-elle pas le symbole de l'être déchu qui osa défier l'Éternel ? Qui a-t-il nargué pour se retrouver enfermé dans ce lieu de perdition ? Une reptation dans l'ombre fait fuir l'insecte. Il regarde dans la direction de ce mouvement incongru. Qui se cache ainsi à son regard mais fait tout pour alerter ses sens ? Il se lève et se saisit du candélabre, s'en sert pour balayer l'espace de la prison. Ténèbres et lueurs spectrales. Insectes grouillants, pauvres fantômes aux yeux torves. La faible lumière met au jour l'ampleur de sa déchéance. Un visage fait brusquement son apparition. De ses grands yeux coulent des larmes noires. Sa bouche est un rictus haineux. Il recule. La chose disparaît. Tremblant, il retourne s'asseoir.

Il s'abîme dans une torpeur maladive hantée de rêves étrangers. L'atmosphère est différente. Elle est lourde, oppressante. La salle est vide. Entre les piliers, la danseuse aveugle déambule sans bruit. Les ténèbres sont de plus en plus denses. Dehors, des vagues démesurées se soulèvent. Elles submergent les ruines et s'écrasent sur les flancs du château solitaire. Il sursaute. Cette femme... Il se concentre, la dévisage et ressent des pointes brûlantes de jalousie. Il la hait plus que tout. Il exècre cette femme du même sang que lui, dont le regard s'enfonce dans les limbes de sa psyché. Il maudit cette sœur démente qui ne parle plus. Ses yeux sont fixés sur des images qu'il ne connaîtra jamais. Il possède tout mais ce qu'elle voit, elle, il l'ignore. Ils sont jumeaux. Elle l'a rejeté. Sa domination doit être totale ; son peuple a régné sur toutes les réalités tangibles et immatérielles. Il aimerait tant plonger dans son esprit. Il voudrait lui arracher par poignées les cheveux, ouvrir son crâne, enfoncer ses doigts dans sa substance cérébrale et s'en gaver. Il pose les yeux sur elle. Sa sœur reste impassible. Elle lui a donné des enfants parfaits. À travers eux sa victoire est complète. Ils sont partis bien loin pour perpétuer sa lignée. Elle seule demeure sa prisonnière. Il la hait tellement. Ses mains se posent sur son cou. Il serre. Elle étouffe.

Il pousse un cri et se redresse. Ses yeux la cherchent dans l'obscurité. Les flammes bleues ondulent, comme sa sœur dansant sur une mélopée pour lui inaudible. Il n'en peut plus et vomit toute sa haine, un hurlement viscéral qui s'éternise en échos. Enfin il la voit. Sa silhouette décharnée avance vers lui. Un presque squelette titube sur le pavé sale de la prison. Elle relève fébrilement son visage vérolé. De ses yeux crevés coule un ichor gras. Les larmes sombres suivent le chemin hésitant de ses rides creusées. Il vacille, hébété. Il l'a tuée mais elle est encore là. Elle le sera toujours. Elle est nue, dans toute la splendeur écœurante de sa malédiction. Sur sa peau flétrie s'amoncellent de purulentes escarres. Son corps est parcouru des spasmes d'une rancœur inassouvie. Elle s'allonge sur le sol. Elle l'attend. Il recule. Il a peur. Il est emprisonné avec son angoisse la plus profonde. Les veines de sa sœur ont été tranchées, ses membres gisent en d'horribles contorsions, son sang s'épanche en flots acides sur le dallage froid... exactement comme la première fois, quand il l'avait laissée agoniser dans la tour de son château. La vision devient insupportable, il l'entend hurler alors que ses lèvres sont closes. Elle l'injurie, vocifère, il s'écroule et s'enfonce les ongles dans les tympans pour ne plus l'entendre. Le bourreau devenu victime rampe à ses pieds, tous deux prisonniers du crime qui les empêche de mourir — frère et sœur damnés pour l'éternité.

Le répétiteur

Henri Cachau

Avec un père déclarant n'avoir pas été programmé pour avoir des enfants — s'agissait-il d'un reproche envers sa femme ayant à son insu retenu sa semence, puisque tardivement des jumeaux naissaient de leur union, assurant ainsi sa descendance et sa sécurité tant affective que matérielle —, comment vouliez-vous qu'il en aille de l'éducation des Lucien et Jacques, sinon mal !... Tôt, ce géniteur malgré lui se débarrassa des trublions, convainquit son épouse, par extension devenue Madame la conseillère, sachant que nul dans leur entourage ne lui reprocherait cette mise à l'écart, en invoquant une possible carrière politique à laquelle il ne lui était pas interdit de prétendre. Fort de ses ambitions républicaines, ce carriériste de dernière heure soumit donc ses jumeaux à la férule des bons pères — dans leur majorité, ses pairs en politique y avaient goûté, avec un certain résultat concernant la rhétorique, une qualité requise dans cette tribunitienne profession. Hélas, leurs années de pensionnat ni en bien ni en mal ne leur réussirent, à l'inverse des fils de bonne famille en ressortant armés pour affronter les fameux (« fumeux », disait-il) aléas de la vie : titrés, diplômés, dès lors des carrières s'envisageaient... Auprès de ses nouveaux amis en politique, notre conseiller général, et bientôt député, dut user de son influence pour, par anticipation, dénicher quelque poste en vue pour chacun de ses cancres... Aussi, bien avant cette future échéance, qui assez tôt se présenterait difficultueuse, il décida pour les vacances estivales de faire appel à un répétiteur.

D'ailleurs, y avaient-ils appris des choses monnayables dans cette institution religieuse ? Ni plus ni moins, puisque à brûle-pourpoint les interrogeant sur la marche du monde, ou plutôt concernant la politique intérieure, il les mettait dans l'embarras. Aussi jugea-t-il que malgré ces diplômes, que tôt ou tard ils obtiendraient, tant escomptait-il sur l'honnêteté des jésuites attachés à la réussite de leurs élèves, pour ne pas dire de leurs disciples, dont les photographies et curriculums des plus brillants ornaient le réfectoire, l'appoint d'un répétiteur serait opportun. Il songea à un client du garage et militant de son parti, un célibataire endurci ayant, selon la vox populi, uniquement vécu pour son sacerdoce laïque. Du genre père fouettard, qu'en tout début de vacances ses « petits mâles », comme affectueusement il les appelait — l'on s'habitue à tout, même à la paternité —, eurent la mauvaise surprise de voir débarquer, alors qu'il n'avait été jusque-là qu'évoqué par le conseiller à chacune de ses colères, se désolant

de leur ignorance et les menaçant de l'arrivée de ce quasi-vieillard, chapeauté et costumé grand-siècle, professeur émérite d'histoire. Une matière qui, jointe à l'instruction civique, paraissait négligée chez les bons pères — de nos jours rien ne s'est arrangé, les manquements sont aussi criants, le peu d'empressement à s'inscrire sur les listes électorales dénonce une imparfaite éducation citoyenne, ainsi que désavoue une classe politique incapable ou ne souhaitant pas en rectifier le tir —, et qui dorénavant seraient à l'ordre durant ces mois d'été... Ce pète-sec aux méthodes d'un autre âge, s'il lui parut correspondre à la respectabilité souhaitée, déplut à Madame la conseillère, le trouvant ambigu ; mais de quel droit pouvait-elle douter des capacités de l'enseignant sur sa seule présentation, évidemment ringarde comparée aux dernières modes vestimentaires, trop libres à son goût, avec des garçons débraillés, des filles dépoitraillées et leurs culs à l'air — ce qui n'était pas pour lui déplaire venant de futures attachées parlementaires, que selon ses humeurs il imaginait brunes ou blondes, sveltes ou rondelettes ! Un maigre changement pour ses garçons qui à longueur de trimestre cohabitaient avec des soutanes, dès lors ne risquant pas de brutal déniaisement, et n'était-ce pas ce que souhaitait Madame la conseillère — alors, ce vieillard proche de l'Institut de France... surtout pourvoyeur en voix indispensables à son élection, en tant que directeur d'une revue d'histoire locale, qui l'avait lors de conversations sérieuses convaincu d'une vision à longue portée : « L'Europe a inventé et nommé toutes les périodes de l'Histoire en y imprimant sa marque. Une Grèce florissante a façonné le monde classique ; le Moyen Âge a suivi le sac de Rome ; la Renaissance a mené la formation d'États-nations ; au vingt-et-unième siècle — qu'il paraissait éloigné, en ces années soixante-dix — l'Europe inaugurera le régionalisme, post-national !... ». Bigre ! quel politicien d'envergure n'eût été ébranlé par d'aussi judicieux propos, bien que des bémols s'ensuivaient — se rapportant à un système démocratique qui relevait d'une entreprise au long cours, dont les représentants usaient du chantage et de la corruption, et n'hésitaient pas à se compromettre —, ainsi ce répétiteur ne représentait-il pas un réel danger pour les adolescents, en leur instillant des idées trop libérales, cela sans compter avec les penchants du bonhomme envers les jeunes gens ; c'était peut-être là que l'intuition de Madame la conseillère s'avérerait juste ?...

Madame insistait, reprenait son époux, voulait éviter à ses chérubins, fatigués par leur année scolaire durant laquelle ils s'étaient donné de la peine, en témoignaient des notes moyennes compensées par d'élogieuses observations, de voir leurs vacances gâchées par ce qu'elle jugeait d'inopportuns travaux forcés : n'avaient-ils pas le temps de

remettre leurs mains dans le cambouis ?... Ah, le cambouis, toujours le cambouis, jamais elle ne perdait une occasion pour lui rappeler ses origines, son parcours atypique de fils de garagiste qui, grâce à une autodidaxie dont il se vantait, tout en en concevant les lacunes, était parvenu à un poste de conseiller général, de bientôt député... « Toujours tu les reprends, les tarabustes, alors qu'hormis ton certificat d'études, que peux-tu exhiber d'autre que ta grande gueule de tribun populiste ?... » Les cinglantes réparties de son épouse rappelaient au fringant novice son passé de quasi-prolétaire, bien qu'il les ait rarement trempées dans le cambouis ses mains potelées, devenu premier vendeur de l'établissement paternel, et depuis n'avait changé que de camelote, vendait des promesses électorales en sachant qu'aucune ne serait tenue ou bien à minima. Entre élus ils en riaient, se fichaient de ces cons de votants, qui justement, avec une meilleure culture politique, auraient éventé leurs tours de passe-passe, avertis de leurs manigances d'invétérés joueurs de bonneteau ! Sur l'instigation de l'historien il avait lu, plutôt survolé, les meilleures plumes anarchistes : Bakounine, Marat, Reclus, dont il avait gardé en mémoire son avertissement : « N'abdiquez donc pas, ne remettez pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. Ne votez pas ! »... alors, foin des préventions de Madame la conseillère, si ses jumeaux elle les préférait incultes, lui les voulait avisés, mieux, républicains, et l'homme idoine, ce vieux bougon de répétiteur, allait remettre leur cervelle à l'endroit, puisque dès la communale cela ne s'était pas passé comme souhaité, tant à leurs études ces garnements préféraient les jeux en extérieur. Dès lors, se souvenant de son manque d'appétence pour les matières scolaires jugées inappropriées, ce mauvais père décida de couper court à ce laisser-aller, rattrapage ou pas, à la rentrée les jumeaux seraient à nouveau pensionnaires, et le répétiteur, qu'elle le veuille ou non, pallierait l'insuffisance de l'éducation dispensée par les bons pères...

Ce ci-devant père fouettard, exhibant palmes académiques et quelques articles en revue historique locale, prétendait avoir maté des cabochards, in extremis ré-aiguillés alors qu'à la limite d'un égarement hors de la société bien-pensante, par la suite devenus de brillants meneurs d'hommes, des managers, et ce ne seraient pas ces deux freluquets qui lui poseraient problème. N'avait-il pas eu affaire, après son abandon des collèges et lycées, où il avait fait couler pas mal de larmes en abusant de son autorité — tardivement il se le reprochait, mais n'était-ce pas un réflexe d'autodéfense avant que d'être un plaisir sadomasochiste ? —, passant de l'estrade à la chaire, à des étudiants turbulents et enjoués, moins respectueux et moins disciplinés que ceux des générations actuelles plus soumis, selon ce qu'il en avait retenu des révoltes estudiantines ; jugés

perdus par l'indiscipline courant des travées jusqu'aux barricades, avec ce leitmotiv idiot : « il est interdit d'interdire ! », et leur revendication d'un amour libre ouvrant sur tous les abus, notamment de pouvoir... Bien que les émoluments fussent confortables, révisés à la baisse après avoir été âprement disputés tant l'ancien vendeur d'automobiles connaissait son sujet, l'inquiétaient son abandon lointain de l'enseignement et sa prochaine confrontation avec ces jumeaux dont il envisageait une connivence féroce, cela malgré son habileté à déstabiliser les meneurs avant de voir s'effilocher leur complicité, puis se déliter les groupes en question... Sa fébrilité était telle que le jour de sa présentation il ne sut quelle contenance prendre, tant il se savait risible, de par son âge et son aspect vestimentaire, en tant que représentant d'une antiquité de la Laïque selon Jules Ferry ! Après avoir hésité à oui ou non supprimer sa petite moustache rappelant celles de dictateurs, il finit par choisir un costume léger et un panama jugés de saison... Néanmoins, il subodorait que les deux frères poufferaient en inspectant sa tenue relevant d'une autre époque, celle de Maurice Chevalier avec son canotier —encore heureux qu'ils ne connussent pas la chanson, sinon reprise en déstabilisante ritournelle ! Il ne lui restait plus qu'à compter sur les palmes académiques —concernant leur octroi, il savait que son hôte connaissait le processus, seuls les flagorneurs dont il faisait partie, suite à une humiliante requête, en étaient honorés — et sa vieille serviette de cuir pour sauver les apparences, et non sur la mauvaise éducation de ces trublions, qui s'il se référait au cursus de leur père devrait être revue de fond en comble...

Ces jumeaux ni ne pouffèrent ni ne firent aucune désobligeante allusion sur son aspect, leur éducation en était-elle la cause, ou plutôt la mise en garde du futur député ? Ils l'accompagnèrent jusque dans le salon où se dispenseraient les cours de rattrapage, un lutrin y était installé en tant qu'ersatz d'anciennes chaires autrefois foulées par l'historien, cependant cette mise en scène le refroidit tant ce gage de sérieux cachait mal une goguenardise lisible sur les visages des jumeaux, âgés d'une quinzaine d'années. Une période trouble par excellence — « excédence », pensait-il, car bourrée d'hormones et de désirs non déterminés —, celle qu'en refusant la paternité, à l'instar de l'ancien garagiste, il n'avait voulu affronter en connaissance de cette non détermination sexuelle qui sa vie durant le maintiendrait en marge, puisque tard venue cette acceptation d'une homosexualité, revendiquée puis vécue librement... Il les trouvait à son goût, ces jumeaux, de beaux animaux, bien nourris, harmonieux, gratifié par leur seule présence, et avec ce qui ressemblait à une réclame de « deux pour le prix d'un ! », il n'allait pas bouder son plaisir, mais de là à précipiter ses avances... Bientôt il y eut des ratés, à savoir si redevables à la

carburation ou à la mauvaise qualité des rouages intellectuels des deux ignares, et à son tour il lui faudrait mettre les mains dans le cambouis ; mais l'universitaire en avait vu d'autres, il reprendrait ces éphèbes, qui après une semaine d'apparente assiduité n'apprenaient plus leurs leçons, n'exécutaient plus les exercices proposés... ou alors, comme annoncé, chacun à son tour s'y colletant. Allait-il se fâcher, le ou les punir, ne sachant lequel de ces jumeaux jouait sur sa confusion malgré son effort, par de menus détails, pour les différencier : lequel des deux possédait cet angiome sur sa cuisse gauche, de moins en moins lisible au gré de leur bronzage ? S'il réprimanda leur volonté d'embrouillement, l'étonna leur aplomb, puisque d'après eux, que l'un ou l'autre s'assurât des cours ne changeait rien à l'affaire, et cela paraissait si juste que lors de rêveries interdites il confondait ces Jacques et Lucien !... Ébranlé par cette audace et plus encore par la proximité de leurs chairs, dorées par le soleil estival et exercées lors de non innocents jeux nautiques, cette intimité l'incita à se risquer à des rapprochements de corps redevables à l'accompagnement de lectures, d'exercices de grammaire, d'algèbre ou de géométrie, si non euclidienne apparemment freudienne ! Et qu'il s'agisse de Lucien ou de Jacques, ni l'un ni l'autre ne refusa l'explicite approche lorsque le répétiteur en vint à des corrections d'attitudes corporelles lors d'inattendus cours de diction — « mes enfants, si vous choisissez la politique, sachez qu'un tribun doit maîtriser sa voix, donc son diaphragme » ; « être un fort en gueule ! », résumait leur père —, en leur redressant le dos, accompagnant leur respiration ventrale, tout en flattant, palpant leurs jeunes musculatures, leurs fesses... Le vieux pédé jouissait, se rappelait les anciens jeux cochons où la palpation était de règle, avec des camarades de son âge invités à jouer aux douaniers dans de sombres soubassements d'immeuble, d'anciens émois refaisaient surface... et s'accrurent d'autant lorsque, prétextant une chaleur étouffante, les garçons se présentèrent demi-nus...

Pendant que leurs chérubins rattrapaient le temps perdu, Monsieur le conseiller général préparait sa campagne électorale, Madame la conseillère en mal d'aventures tâchait, sur la côte méditerranéenne, de se divertir, seuls Jacques et Lucien en mutuels anges gardiens étaient censés veiller au grain, puisque alertés par une mise en garde de leur mère concernant les manœuvres du répétiteur, les enjoignant de s'assurer d'une commune tactique afin de confondre l'homosexuel, une réserve hélas inutile étant donné que leurs hormones les mèneraient à leur perte, tant les flatteries et les spécieux propos de l'enseignant les rapprocheraient d'un jeu à somme nulle, l'émoi de l'un équivalant celui de l'autre... L'ignoble tantouse jouissait de ses minuscules victoires acquises centimètre après

centimètre, ayant baissé la garde les garçons qui y découvraient les potentialités érotiques de leurs corps, et ces joutes au-delà de leur ludique aspect requéraient un vainqueur — Jacques ou Lucien ? Voilà que la confusion dont ils avaient joué pour abuser l'historien, c'est le péripatéticien, mieux autorisé à savoir que l'intelligence prévaut sur l'animalité, que l'érotisme demeure l'un des plus beaux fleurons du monde des Arts, celui que la Grèce antique promut urbi et orbi, qui en tirerait profit... L'été serait long et chaud, malgré cette météo des épisodes de sueurs froides et d'angoisse s'empareraient des joueurs, des orages désirés ou non s'élèveraient, suivis de disputes inhérentes à d'imprévisibles foudroiements que le vieux grigou par expérience sut provoquer, atteindraient l'un ou l'autre, et lequel de Lucien ou de Jacques en premier succomberait à la tentation, par expérience vécue dans les dortoirs du pensionnat, non encore éprouvée l'exploration des plus sombres mais jouissives facettes ?... Pas aussi sombres, soulignait le prévaricateur en se référant aux philosophes grecs, pédérastes avérés mais pères de la démocratie, une doctrine que l'ancien garagiste, actuel conseiller régional et futur député, depuis sa conversion à ce régime s'autorisait à défendre, à propager... En coup de vent il apparaissait, le trio fonctionnait, le répétiteur était satisfait de ses élèves, et les jumeaux s'amusaient tout en travaillant ; après une période de rodage la mécanique ronronnait, le garagiste et futur député s'en montrait enchanté, puis après embrassades et encouragements filait se réfugier dans son QG de campagne où une accorte secrétaire empilait les dossiers... Des cartes postales parvenaient de Saint-Tropez, de Cannes, leur laconisme indiquait l'inquiétude d'une femme torturée entre son violent désir génésique et son angoisse concernant ses fils exposés, incapable de savoir si en réaction au machisme de son mari volontairement elle les livrait au prédateur, les exposait à des dangers qu'elle souhaitait, perverse, les voir seuls résoudre : « J'espère que tout se passe bien, que le vieux chnoque ne vous emmerde pas trop, sinon c'est à vous de le balancer hors du ring ! Je vous aime... Maman ! »...

S'il n'y eut pas d'orage ni en juillet ni en août, début septembre une tourmente s'abattit sur le garage et ses occupants. À une encablure de la rentrée, alors que fournitures et trousseaux étaient achetés, Jacques disparut. Grâce aux indications d'un Lucien renfrogné, il ne fut pas difficile de retrouver sa trace, en compagnie du répétiteur, ils étaient partis visiter la Grèce ; comble d'irrévérence, des photographies les représentaient, vêtus de toges ou de chlamydes, s'amusant à contrefaire les péripatéticiens !... Mais une éducation, plutôt une rééducation dans les cas de Jacques et Lucien, tardivement entreprise, bien qu'orchestrée de main de maître, pouvait-elle pallier un long et cruel manque d'affection ? Si les

pédopsychiatres disputent sur ce sujet, aucun des adultes concernés, plus par égoïsme que par cupidité, ne s'était attaché à donner réponse à cette question ; en attente d'une idoine ou d'un sauvetage inespéré, ils savaient que surviendraient des victimes potentielles, parfois sacrificielles... Peu après la disparition de son frère jumeau, Lucien attentait à ses jours ; au dos d'une carte postale représentant le fameux Antinoüs, avec amertume, il regrettait de n'avoir pas été élu, ça fleurait le dépit amoureux !... Le divorce suivrait, puis, plus embêtant, la non élection du prétendant à la députation... qui se rassura en pensant au « tu quoque mi fili »... et à l'embarras du Sénat romain suite à la disparition de César... risquer la peau des autres, soit, quant à y laisser la sienne !...

Vies de tableaux

Sandrine Cuzzucoli

Bien sûr ils étaient frère et sœur, bien sûr ils étaient différents...

Et dans un certain sens, de pouvoir errer aussi facilement entre les toiles des maîtres italiens et hollandais de la Renaissance, dans cette salle de musée où ils étaient quasiment seuls, les soulageait, leur donnait l'impression que leurs enfances respectives ne les avaient pas autant séparés puisqu'ils évoluaient au milieu de tant de beauté, qui offraient tant de visages contrastés, autant que les leurs...

Devant eux, au musée, les corps imposants et drapés mis en perspective par Piero della Francesca dans La Flagellation du Christ se superposaient avec audace aux miniatures enjouées des Jeux d'enfants de Pieter Brueghel. Ici, l'on se tenait en aparté, on parlait mais les lèvres bougeaient à peine ; là, l'on profitait des dernières lumières du jour et l'on saisissait avidement les cerceaux, on sautait moutons, on faisait la course.

Pierre avait très tôt grandi dans les murs froids d'une maison bourgeoise près de la Rochelle. Pierrette, elle, avait sali ses premières salopettes au soleil du midi, non loin d'Aix-en-Provence. Il tenait ce côté hautain et un peu snob de son père. Il avait, lui aussi, ce visage qui semblait être taillé dans le bronze comme tant de personnages du maître toscan. Elle avait cette allure désinvolte et gaillarde qui la rapprochait souvent des ses petits amis garçons. Son passe-temps favori était de souffler dans les sarbacanes, surtout l'été quand elle s'amusait à courir après ses plus jeunes cousins au milieu des roseaux de la Cros.

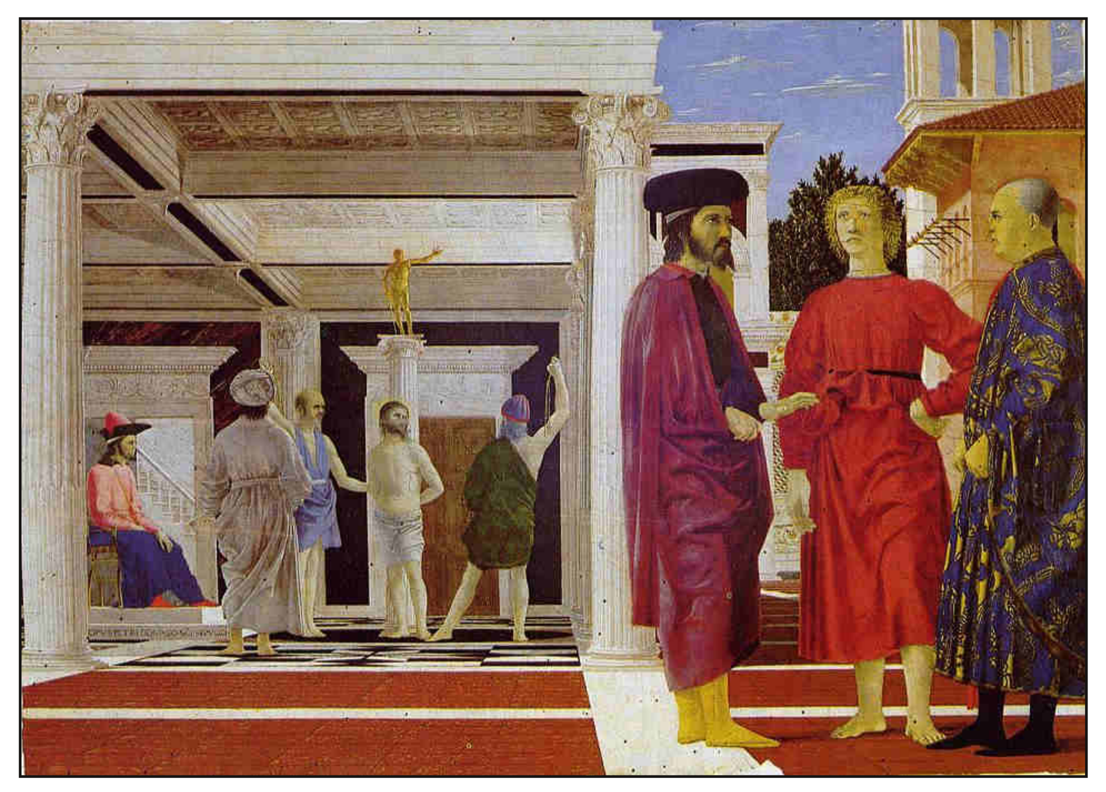
Pierre n'avait pas pu supporter de voir Pierrette, si petite, fessée par son jeune papa... entre des colonnes de marbre nacré, sur un sol dallé blanc et noir, à côté de tapis rouge sang. Pierre se souvenait... alors que sa jeune maman et ses deux sœurs, un peu masculines, papotaient en retrait, au premier plan, dans des robes de chambre improbables. Au-dessus d'elles, un ciel azur flottait, il rappelait les teintes du petit short de Pierrette.

Pierre avait aussi très tôt été jaloux de sa sœur, partie dès sa dixième année pour le sud mais aussi pour d'autres jeux, d'autres habitudes et d'autres compagnies. Les cartes postales qu'il recevait d'elle avaient souvent des formes de photos collées sur du papier épais coupé grossièrement. On distinguait une foule de jeunes gens gambadant dans une nature riante que leurs occupations semblaient animer. Il les enviait et devant son ennui se retirait en lui-même. Son impression de vivre dans un

lieu aussi rigide, où les êtres apparaissaient comme au sortir de boîtes ou de caissons mis en abyme, le terrorisait. Il ne faisait pas partie de cet espace. Il le rejetait mais ne pouvait en sortir. Les joies bien terrestres de Pierrette le faisaient souffrir, il aurait voulu être à ses côtés et lui aussi sentir l'odeur de la terre, des crottes de chiens et des feux de bois. Souvent Pierrette lui parlait de certaines pommes de terre cuites en plein air sous la cendre…

Quel avait donc été le motif de la fessée infligée à Pierrette en ce jour de 1450 ou de 1451 — en fait, on ne savait pas trop bien ? Son père, portant un couvre-chef de couleur mauve et une espèce de kimono vert caca d'oie — seul rapprochement possible avec Brueghel —, semblait lever la main sur elle, en fait il l'avait par la suite fessée. Elle n'avait pas bougé, les poignets liés derrière le dos, semble-t-il… Et puis Pierrette, à présent, se souvenait de cette atmosphère théâtrale qui régnait chez elle avant son départ, ce décor qui semblait être intellectualisé à l'extrême. On paraissait sans cesse être en représentation, dans une sorte de dramaturgie figée où les acteurs récitaient sans aucune trace écrite devant leurs yeux. Ils savaient leurs rôles par cœur. Et ces rôles étaient tous tragiques, leurs destinées funestes. Vus de l'extérieur, leur va-et-vient, leur train-train demeuraient élégants et respectueux, mais dans le détail, quand on les regardait de plus près, et que l'on connaissait chacun des recoins de leurs intimités, de leurs chambrées, on était pris de vertige et de nausée.

Il était clair cependant qu'au milieu de cette salle de musée, Pierre et Pierrette s'étaient rapprochés comme jamais auparavant… Il n'existait plus désormais que la douceur des tableaux et l'exquise bravoure des peintres. Ces derniers avaient su créer des sillons dans le marbre et au milieu du foin, d'ailleurs les petits Hollandais rigolant assis à cheval sur les balustrades s'habillaient — dans leurs mémoires — de drapés, se couvraient de chapeaux à plumes, et les personnages autour du Christ flagellé empoignaient des cerceaux et s'amusaient à grimper les uns sur les autres. On pouvait ne plus rien y comprendre, mais cinquante ans après, cela avait-il encore beaucoup d'importance ?…



La Flagellation du Christ, Piero della Francesca



Les Jeux d’enfants, Pieter Brueghel l’Ancien

Le Bureau des Exigences

Barbara Marshall

Les renforts zébraient le firmament de sillons cotonneux.

Il faut dire qu'aussi bien en effectifs qu'en émotions, le service n'avait jamais été aussi débordé... À son arrivée, Helen, en jeune recrue assidue, avait médité au moins une demi-heure comme le stipulait le Manuel des recommandations professionnelles, avant la douche d'ultra-violets. Puis elle était partie consulter les consignes laissées par ses collègues dans le hall central. La scène évoquait un cataclysme organisationnel (ou un automne administratif), avec des notes qui recouvraient le tableau d'affichage et jonchaient abondamment le sol. Leur contenu ne laissait pas non plus présager une euphorie béate ni un calme extatique avec des écritures singulièrement prolixes et nerveuses.

Dans le boyau de verre parallèle, une foule piétinait déjà le gazon décoloré pour franchir les portiques. Helen se demanda comment on allait satisfaire toutes ces demandes. « Relativisez le temps et temporisez le relatif », cette maxime utilisée comme mantra lui vint à l'esprit fort opportunément face à la charge de travail à venir. Sa formation et sa mémoire encore fraîche d'un fatras d'aphorismes, de poèmes et de refrains lui seraient probablement d'un secours inestimable...

D'habitude, elle gérait bien le processus avec les vieux, c'était même son point fort ! En particulier ceux qui, libidineux, n'en revenaient pas de se retrouver devant l'incarnation de leurs fantasmes les plus débridés... Il y avait cette période où, en état de choc, ils restaient plantés comme des clous rouillés et tordus avant de dégoiser un mot. Ensuite, certains lui chantaient une sérénade, lui récitaient des vers, lui racontaient leurs aventures amoureuses : tout un éventail d'attitudes pour lui faire du charme. D'autres, plus directs ou moins éduqués que la moyenne, cherchaient à la toucher, à la caresser de leurs doigts décharnés...

On lui avait enseigné que l'homme n'était pas une femme comme les autres... Le degré masculin de concentration, par exemple sur l'attrait sexuel d'une passante, était phénoménal ; malgré l'absence de désir de procréation, l'attirail se mettait en branle, à l'affût, rendant vaine toute conversation. Elle se servait d'ailleurs de cette particularité pour adoucir la phase délicate de l'annonce...

Le trois cent cinquante-huitième postulant l'attendait déjà dans son box. Il n'avait rien de commun avec les individus auxquels elle avait eu affaire durant sa courte carrière.

— Qui t'es toi d'abord ?

— Je m'appelle Helen, avait-elle bredouillé, je suis là pour vous aider dans la ZOA...

Il était conseillé, dans les cas difficiles, de ne donner que le sigle.

— P'tain ! lança-t-il en crachant. (Un énorme mollard visqueux s'écrasa au ralenti sur la moquette synthétique.) Dis-moi pourquoi j'me rappelle plus d'mon prénom ! J'sais juste que j'me suis fait avoir, merde, entubé grave quoi...

Aucun chapitre du Guide des premiers entretiens ne traitait de cette forme de dépit ! En urgence, Helen récapitula en silence les informations du jour. Ses collègues évoquaient les bienfaits du chewing-gum mental, de l'écoute prolongée, d'une berceuse, de l'odeur de la lavande, de l'arôme du chocolat et de bien d'autres délices face à l'impatience mais rien, absolument rien de ce qui pouvait apaiser quelqu'un de si profondément déçu et amer. C'était une situation si inhabituelle qu'elle en oublia les préambules.

— J'parie que t'es même pas vierge ?

— Cela n'a pas d'importance ici... Je ne suis qu'une des membres du BE, le Bureau des Exigences...

— Bureau des quoi ? C'est quoi c'te soupe que tu me sers ?

— Nous ne collaborons pas avec le Secours populaire, répondit-elle le plus sérieusement du monde.

Afin qu'il accepte le dialogue, Helen parla de lâcher prise, de laisser passer, de recherche d'identité et d'évolution aérienne, ce qui eut pour effet de mettre l'homme en rage. Il écumait littéralement en ruant dans des brancards immatériels ! Ayant usé tous les protocoles préconisés par la hiérarchie, c'est remplie de compassion qu'elle lui annonça qu'il était mort.

— C'te arnaque ! J'ai pas vécu et tu m'dis que j'suis cané !

— Calmez-vous, vous vous faites souffrir... Je vous assure que ce n'est pas si terrible... Dans les temps reculés, c'était plus simple, c'est vrai, il fallait seulement traverser le Styx ou la Sanzu ! On a dû moderniser le processus et délocaliser en raison de la surpopulation.

— Qu'est-ce que tu m'causes de stick de déo, de sans-le-sou, de gestion de flux et de mondialisation là ! Moi j'donne pas dans le grand capital ! T'es une dingue de plus, voilà !

Sa manière de surréagir était bon signe. Helen savait que derrière la colère et le déni, le cœur humain se réveillait... L'exigence particulière à laquelle elle était confrontée lui donnerait certainement du fil (de vie) à retordre dans tous les sens. Bien plus complexe que le type qui espérait rencontrer Madonna en personne, ou une madone entourée d'angelots joufflus dansant sur les nuages, cet homme avait désiré autre chose, mais quoi ?

— Vous souvenez-vous de votre dernier souhait avant d'arriver ici ?

— C'est flou... Attends voir, ouais, j'voulais exploser un Airbus, et moi avec ! Pour une grande cause, j'sais plus trop laquelle...

— Fouillez dans votre mémoire... C'est important pour l'orientation à vous donner...

La Zone d'Orientation vers l'Au-delà avait en effet pour vocation la clarification de l'inavouable ou de l'opaque, ce qui équivalait au premier pas hors de l'ignorance, autrement dit au premier échelon des graduations vers la transparence absolue. L'accueil passait nécessairement par l'examen méticuleux des exigences des nouveaux arrivants. Cette tâche délicate incombait aux volontaires qui, comme Helen, n'ignoraient rien des turpitudes de l'âme, tout en s'étant détachés de toute illusion quant à sa grandeur.

— Ça m'revient ! Je... Ma sœur ! J'voulais rejoindre ma sœur ! Ils m'avaient promis des vierges et tout le tralala alors moi, j'me disais que là-bas, y aurait aussi ma frangine... Vu qu'elle a sauté dans une mauvaise manip' à l'explosif, j'me disais que p't-être on se retrouverait...

Il se recroquevillait sans regarder Helen pour amortir le choc. Un cas d'école, avoir honte à ce point d'aimer ! Son histoire resterait dans les annales du Bureau des Exigences... Helen songea aux passagers de l'avion pulvérisé et à l'affluence record du service.

— Nous sommes tous frères et sœurs ici, s'entendit-elle énoncer.

— C'est quoi c'truc de relou ? T'es une bonne sœur ou quoi ?

— Pas du tout, voyons... Frère et sœur, c'est pareil que mère et fils, père et fille, cousin, cousine, amis, continua-t-elle imperturbable.

— J'pige que dalle !

— Du moment qu'il y a de l'amour, c'est ce qui compte...

Un silence entrecoupé de sanglots résonna dans la pièce. Décidément, cet homme grillait les repères du parcours traditionnel ! À peine venait-il d'accepter son décès, après un rejet farouche de la politesse la plus élémentaire, qu'il entamait le deuil de sa vie de fanatique ? À moins qu'une exigence profonde n'ait échappé à la sagacité d'Helen, et que ce qu'elle prenait pour du chagrin ne fût de l'apitoiement sur lui-même ?

— Ma sœur...

— Vous n'êtes pas obligé de m'appeler ainsi !

— Non, j'sais... J'veux savoir si je reverrai ma sœur ?

Helen s'étonnait toujours de la façon dont les hommes s'accrochaient aux détails de leur vie terrestre alors que le plus dur était fait : admettre qu'ils étaient morts ! Elle se souvint d'un vieillard qui réclamait sa nourrice dont il avait été séparé à l'âge de deux ans, et dont les câlins lui étaient devenus soudain indispensables. Les autres femmes de sa vie, notamment ses deux épouses officielles, étaient totalement évincées

par l'effet conjoint d'une sénilité avancée et d'une tendresse tardive au profit de la nurse...

— Faites comme si elle était là, avec nous...

— Quoi ?

— Concentrez-vous sur ce que vous ressentez...

L'homme se crispait de toutes ses forces pour ne pas hurler. C'était tout un art (qu'Helen ne maîtrisait pas encore) de le laisser espérer, tout en divulguant peu à peu les efforts nécessaires à une progression salvatrice... Elle l'avait trop brusqué. Il se jeta sur elle, avec pour effet de brasser un air doux et tiède. Le postulant désormais hagard la regardait flotter au-dessus de lui comme s'il s'agissait d'une bannière publicitaire pour boisson chocolatée.

Elle le guiderait pour qu'il se débarrasse de sa haine protectrice. Ce qui n'était que le mince filet d'une affection fraternelle se transformerait en un courant de joie ! Autant comparer une dose homéopathique avec la corne d'abondance en l'état actuel... Cependant, d'après le manuel et son chapitre sur les refus extrêmes, la peine la plus infime représentait une chance pour atteindre l'abnégation...

L'étape suivante, inabordable en cet instant, reposait sur la généralisation et l'abstraction. En effet, ce que les hommes appelaient « amour » et réduisaient volontiers à un sentiment passager, ne se résumait pas à l'affection envers une personne. Il s'agissait d'une force, la seule qui s'opposât à l'entropie. Qu'elle unisse un astre à son orbite, une civilisation à sa terre, une moule à son rocher, cette force était là, imperturbable et invisible aux relevés techniques. Un petit pas dans sa direction contribuait à résister au chaos et aux désastres... Cette prise de conscience ne relevait pas du BE, et même si son cas nécessiterait un coefficient important d'éternité, cet homme s'en sortirait, Helen en était persuadée.

D'ailleurs, tous finissaient par se défaire de leurs exigences et s'extirper de cette zone intermédiaire...

Ce n'était qu'une question de temps.

Le secret de Jeanne

Francis Denis

L'air est chaud.

Il pleut des cordes.

Il paraît que les escargots aiment ça.

Après la pluie ; l'invasion...

Toute une armada de coquilles lentes et curieuses, dressant leurs antennes vers l'inaccessible manne nuageuse qui vient d'irriguer à outrance leur chemin de terre, au risque d'en noyer plus d'un !

Le jardin se remet peu à peu du bouleversement.

Il y a des odeurs fugaces et d'autres plus tenaces, des cris d'insectes encore suspendus aux cathédrales épeires.

Jeanne aime respirer le jardin après l'orage, après la pluie, dans le vent ou sous le soleil. C'est son refuge. Son monde à elle. Sa cabane à l'air libre, son champ de fleurs et de verdure. Loin du monde des grands, si tristes et si affligeants.

Jeanne le sait bien, qui vit dans un monde cruel, froid et sans amour.

Un monde où les mots vous assaillent comme des gifles en pleine figure, où les gestes sont sans chaleur et les regards de brûlantes épines.

Jeanne le sait bien qui a vu mourir son petit frère dans l'indifférence générale.

Coincé au fond du puits à appeler à l'aide en vain tandis que la viande saoule dansait autour des tables renversées.

Ils chantaient, l'œil étincelant, un hymne à la vie, bestial, évoquant les plaisirs futiles et l'appel de la chair alors que sa bouche, sa pauvre petite bouche tordue par la douleur, harassée de fatigue, laissait s'échapper son dernier souffle.

Aujourd'hui, le gouffre est comblé. Les roses trémières qui s'y dressent en guise de sépulture ont une couleur indéfinissable et leur odeur n'engendre que la tristesse et les remords.

Jeanne évite ce coin du jardin. Elle ne s'y sent pas bien.

Il y a là une étrange bête, tapie à l'ombre de ses souvenirs, qui la guette, prête à la dévorer toute crue, toute nue.

Jeanne n'a que huit ans, ou beaucoup plus... Qui sait ?

Il n'y a plus que les instants terribles, parfois entrecoupés de quelques secondes de bonheur fugaces comme un froissement d'ailes, qui rythment les battements de son cœur et nourrissent sa conscience.

Elle est comme un drap blanc séchant au soleil, un galet luisant livré aux caprices de la lumière, un mot d'enfant qui n'a pas mûri.

Jeanne est tout en âme.

Seule livrée à elle-même face à ces images qui la tourmentent et lui chauffent le cœur à blanc.

Jeanne est en pèlerinage.

Revenue sur les lieux de son enfance. Déchirant sa carapace à petits coups de griffes pour mieux s'imprégner de son corps et de ses pensées d'autrefois, pour mieux embrasser ses fantômes et parvenir enfin à chasser les silhouettes hostiles, à se diriger libre vers la lumière, et s'assurer d'un futur tangible où elle pourra enfin renaître de ses cendres telle un phœnix.

Personne ne sait.

La propriétaire actuelle ignore tout de l'histoire de Jeanne et des terribles événements qui se sont déroulés dans sa demeure. Elle est à mille lieux de penser que sa locataire de quelques jours a vécu là toute son enfance et a été le témoin d'un tel drame. Que ces murs, si accueillants et protecteurs en ce mois d'été, sont encore imprégnés de ses cris, de ses rires, de ses larmes, de ses rêves, de ses espoirs et de ses désenchantements.

Car toute la maison respire encore au diapason des battements de son cœur, de ses jeux, qui furent parfois si cruels dans leur innocence.

Dévoreuse de nuages lorsqu'elle soufflait à perdre haleine dans le petit cercle où naissait une myriade de bulles lumineuses. Blanche bergère lorsqu'elle menait son troupeau paître et se désaltérer dans le pré voisin. Princesse adulée lorsque princes et chevaliers s'affrontaient pour conquérir la belle.

Mais aussi… Mère impitoyable lorsqu'elle jetait ses poupées rebelles dans la fosse à ordure. Enfant tyrannique lorsqu'elle imposait le moindre de ses caprices à ses compagnons de jeu et qu'elle voulait diriger le monde entier. Tortionnaire sans pitié lorsqu'elle écrasait du talon toute une garnison de fourmis ou encore se délectait du frémissement des papillons quand elle leur arrachait méticuleusement les ailes une par une.

Jeanne regrette. Mais ce n'était que des jeux d'enfant.

À cet âge, on ne mesure pas toujours la portée de ses actes.

Ce n'est qu'avec le temps, en se frottant aux aspérités de l'existence, à force d'égratignures, de blessures plus ou moins profondes, que l'on se forge d'humanité et que l'on apprend à respecter la vie, et à l'aimer.

Et Paul, son frère ? Cet enfant qu'elle ne verra jamais grandir et qui, en l'observant de ses grands yeux désemparés, pleure encore et toujours au plus profond de son de son trou à cauchemars !

Souffrait-il lui aussi de son innocente cruauté ?

Jeanne est assisse à la table de ses hôtes, partageant le repas du soir avec un pâle sourire au bord des lèvres.

Le cœur n'y est pas vraiment et la discussion reste diffuse, aérienne, comme si elle ne parvient pas à maîtriser les sons, à donner un sens aux mots, à donner chair et consistance à ce qui n'est qu'un simple discours d'amabilité.

Jeanne est ailleurs.

Jeanne est au fond du jardin.

Les adultes font la fête et Jeanne s'occupe de son petit frère. Elle est grande et on lui fait confiance.

C'est un soir d'été où la chaleur se transforme en apaisante caresse mais où les esprits restent brûlants.

Les langues se libèrent et les corps se rapprochent.

Embrumés par l'alcool et l'insouciance du moment, ce sont des grands qui perdent peu à peu le sens de civilités et retombent dans l'enfance de l'humanité, prêts à succomber à leurs désirs d'amour ou de haine.

Ils dansent. Ils chantent. Ils se caressent. Ils s'aiment et se jalousent.

Jeanne s'occupe de son petit frère.

Jeanne est accoudée sur le rebord de la fenêtre. Elle loge dans ce qui était la chambre de son grand-père maternel, autrefois.

En contrebas, juste sous le regard, s'étale la toiture transparente de la cuisine. Le plastique ondulé couine et se rétracte sous les variations de température, comme autrefois. Puis c'est le jardin qui s'offre à son regard. Il s'étale jusqu'au loin, comme si elle devait être préservée de douleurs inutiles ; ne plus s'imposer l'image insupportable de ce puits où tout a basculé.

Il lui semble encore respirer l'odeur du tabac blond et voir les volutes blanches s'échapper de la pipe de son grand-père. Il la tenait comme un trésor au creux de sa large main. Il y avait une lueur apaisante au fond de ses yeux, mais aussi une ombre de mystère qui appelait le respect.

Le jour du drame, il n'était pas à la maison mais participait au repas des anciens ; à quelques rues de là.

Jeanne se souvient de son visage décomposé lorsqu'il déboula dans le jardin. Il s'était précipité vers la table où l'on avait déposé le corps de Paul et avait laissé libre cours à son chagrin, sans honte ni retenue.

Certains avaient encore du mal à réaliser.

Jeanne, elle, était pétrifiée.

« C'est un accident ! C'est un accident ! », s'était écriée la mère de Jeanne toute tremblante en regardant son père. Elle était terrifiée. Ses

cheveux démêlés, encore collés par endroits, semblaient la trahir et l'accuser de tous les maux.

Les autres adultes étaient penauds. Le père de Jeanne vomissait dans un coin, en retrait, incapable d'assumer l'innommable.

Quelqu'un a déplacé la grille qui recouvre le puits.

Jeanne dépose ses poupées sur le rebord, à quelques centimètres du vide. Elle et son petit frère jouent à l'école.

Elle est la maîtresse et se doit de se faire obéir.

Les enfants sont plutôt turbulents et il lui faut sévir.

Elle attrape Paul sous les bras et parvient, après de longs efforts, à le hisser jusqu'auprès de ses élèves indisciplinés.

Puis vient la leçon de morale. Mais les poupées restent impassibles.

Jeanne, soucieuse de ne pas égratigner son autorité, pousse alors, méticuleusement, d'une simple pichenette, chaque protagoniste dans le vide.

Perdu au milieu du jeu telle une marionnette, Paul n'échappe pas au châtiment.

Le voici coincé au fond du puits à appeler à l'aide en vain.

La-bas, on danse, on chante autour des tables renversées.

Jeanne referme la fenêtre.

Une boule d'angoisse rend sa respiration difficile.

Il lui fallait revenir, au bout de tant d'années, pour affronter la réalité, sa réalité !

À qui la faute ?

Pour la première fois, la voici prête à reconnaître sa part de responsabilité. Mais comment, comment se faire pardonner ?

Est-elle seulement en droit d'invoquer quelque pardon que ce soit ?

Et qui, qui pourrait maintenant, alors que les mémoires sont closes et que bien des êtres chers ont disparu, l'absoudre de cette horreur ?

Elle s'est couchée, tout habillée, les yeux grand ouverts rivés au plafond, incapable de trouver le moindre souffle d'apaisement.

Si seulement... Si seulement Grand-Père était encore là. Si seulement il avait su l'emmener avec lui ce jour maudit.

Ils allaient souvent faire de longues promenades, loin du monde, « pour se ressourcer » comme il disait, « et échapper aux tracas du quotidien ».

Jeanne se sent désemparée.

Une larme au goût salé vient témoigner de son amertume jusqu'au coin de ses lèvres. Elle est comme une enfant abandonnée, livrée aux injustices et à l'incompréhension, petit cœur malade et âme dévastée.

Jeanne mange le pan mouillé de son drap et la tiédeur de la nuit ne peut faire fondre le pic de glace qui lui vrille le ventre.

Elle rêve. Elle est allongée sur la table d'opération et le chirurgien s'apprête à lui enfoncer un énorme pieu dans le ventre.

« C'est pour te libérer de ce bloc de pierre qui te pèse et t'empêche d'avoir des enfants », lui dit l'homme en blouse blanche.

Ses aides rient sous cape, à peine cachés par sa large silhouette. Jeanne semble reconnaître parmi eux son grand-père qui toussote entre deux jets de fumée blanche.

Dans la pièce d'à côté, il y a des gens qui dansent et chantent. Bruits de verres qui s'entrechoquent et cris d'enfants... D'un seul enfant ?

Tout cela est insupportable et Jeanne voudrait y rester, une bonne fois pour toutes.

Matin. Le chant du coq.

La ferme voisine existe toujours. Cachée par une haie de peupliers. Des cerfs-volants à la pointe et des bribes de ciel bleu entre deux. Une image. Un bon point. La récompense de l'enfant sage...

Jeanne est trempée. Les membres meurtris et la bouche sèche.

Il va falloir se doucher, se nettoyer de cette nuit de cauchemar, frotter la peau et se parfumer. Respirer de l'air propre et avancer, avancer... Avant de descendre enfin et d'affronter le regard et le bonjour des gens normaux, sans soucis, innocents.

L'odeur du café chaud et du lait bouilli. Quelques mouches se disputant les miettes de pain sur le bord de la table, sur le bord de la table, sur le bord, le bord...

Un « bonjour » sorti tout droit du cœur mais qui ne parvient pas à déchirer le voile oppressant. Dommage !

Ces gens n'y sont pour rien. Ils ont la joie de vivre et portent la simplicité des choses dans leurs gestes et leurs regards.

Jeanne les envie. Jeanne leur demanderait presque d'être ses parents, ses amis, ses confidents.

Mais le danger est trop grand ! Elle marche sur le fil du rasoir et peut tomber à tout instant, se retrouver à son tour coincée au fond du puits. Le voyage est sans terminus.

C'est un voyage de solitaire. De petite fille abandonnée.

C'est le dernier jour. Il faut qu'elle y retourne. Là-bas, près des roses trémières qui semblent n'attendre qu'elle. Elle le sait. Elle le sent...

Ni mort ni vivant. Quelqu'un l'attend là-bas. Quelqu'un qu'elle aime et qu'elle déteste à la fois. Le seul qui sera capable de lui pardonner.

« Je vais encore une fois profiter du jardin si vous le permettez... »

Une lumière irréelle enveloppe fleurs et plantes. Jeanne semble flotter sur le petit chemin aux pierres dorées.

Elle se trouve maintenant sur les lieux, face aux larges fleurs qui s'élèvent vers le ciel comme des fouets plantés dans la terre.

Elle tremble de tout son être et ne peut détacher son regard d'un puits inexistant.

C'est à peine si elle sent couler le sang le long de sa jambe.

La Crémone du destin

Georgie de Saint-Maur

La fenêtre sans vitres a joué sur ses gonds.

Oh, lentement, sans violence.

La fenêtre stérile a été profanée. Mais elle avait, en quelque sorte, préparé le terrain par sa fraternité évocatoire, si mal perçue, des temps anciens.

Et voici que, de l'âme, la vertu révélée sombrait dans ce chapeau de fruit.

Ce bon vieux chapeau malon qui balbutiait comme on avorte. Ce brave et bon chapeau malon qui contenait des épines pour exciser la rose.

Cet excellent chapeau malon qui trompait père et mère... pierre et terre... offensant le tombeau ancestral par une courbette comique de café-concert.

Ce chapeau, à l'ampleur d'un futur, s'amoindrissait sans cesse. S'amenuisait toujours au profit du fini. Du fini titanesque.

Ô dieux de mes pères, pourquoi m'avoir flétri ? Pourquoi m'avoir donné cette étrange danse de Saint-Guy ? Chorégraphie malade, si proche pour moi de l'immobilité prudente de Siméon le Stylite (1) ?

Derrière nous, ce passé muré, figé, cadavérique, dont on pouvait à loisir remodeler le sens, ne pouvait servir à rien. Il n'était que le saphir de l'immédiateté.

Le sillon de vinyle qui déroulait la vie qu'on nous avait comptée. Le phonographe muet de toute philosophie.

La fenêtre sans vitres vient de s'ouvrir au jour et le ziste amer de l'inceste insiste.

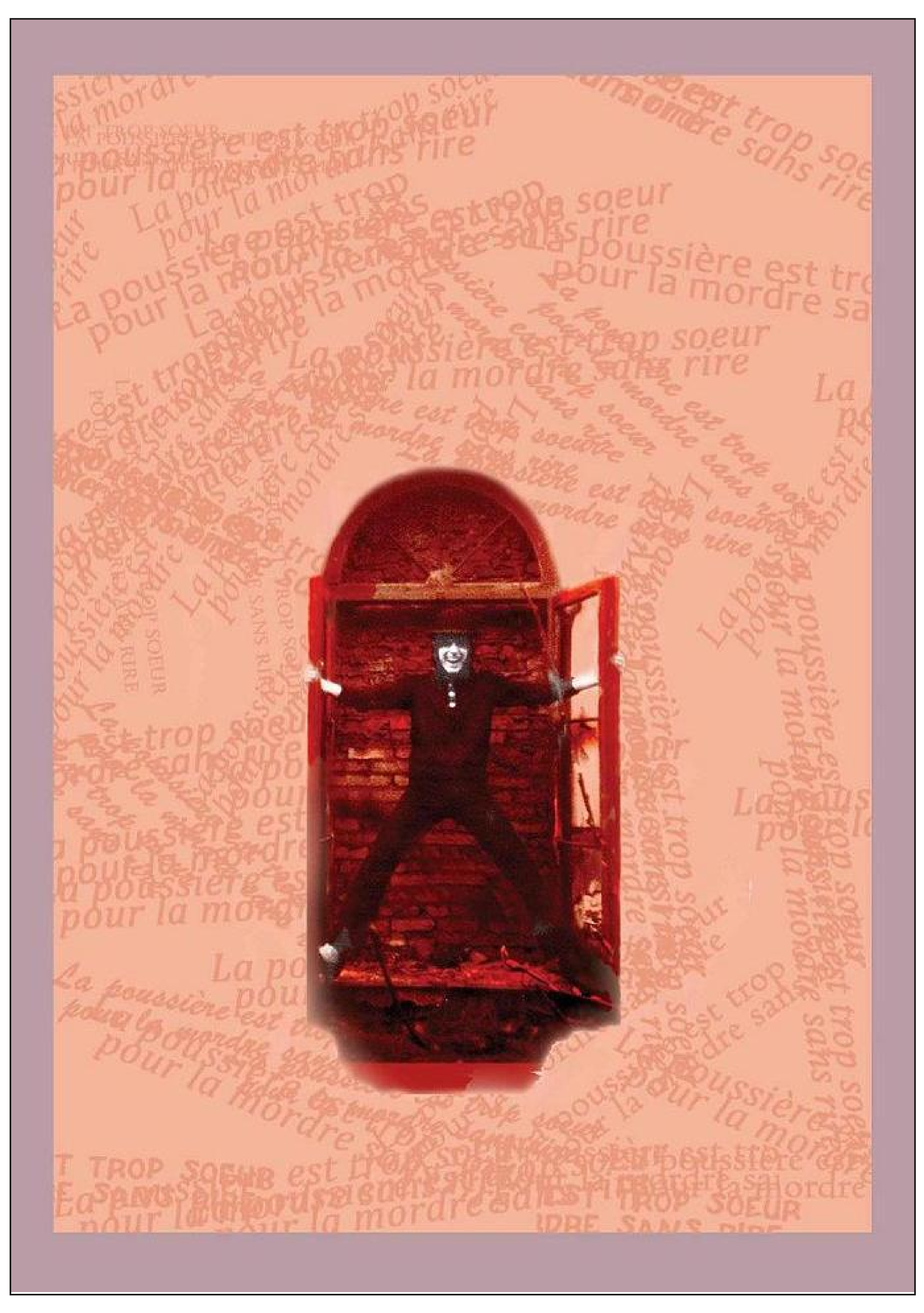
Il asservit nos soifs de devenir, épandant en nous le désespoir logique des chapeliers d'Alice, et la perversité des maudites Filles de Loth, qui enivrèrent leur père pour perpétuer Mordred. Ses ventaux nous dévoilent l'illusion formidable que nous avions placée entre nous et notre destinée, entre le désuet et la modernité tentatrice des chapeaux melons.

Tous ces chapeaux qui jouent au « nié Douarsseau » (2).

Au gré de leurs numéros fugaces, les modes se succèdent et les objets, brusqués, se hâtent de nous fuir et surtout nous survivent.

1 And yet I know not well,
For that the evil ones come here, and say,
« Fall down, O Simeon : thou hast suffered long
For ages and for ages ! »
(Alfred Tennyson, St. Simeon Stylites)

2 Mot d'enfant de Charlotte Gainsbourg pour désigner le Douanier Rousseau.


La poussière est trop soeur
pour la mordre sans rire

Dans des vêtements trop courts, le temps décrit, sanglant, le chêne du sanctuaire.

Le temps décrit, sans gants, la forêt visionnaire.

Le temps, battant l'espace, étaye la permanence qui n'est que notre peur de ne rien achever.

Le temps, dans une chamade, corrode la vanité de ce qu'est notre lot.

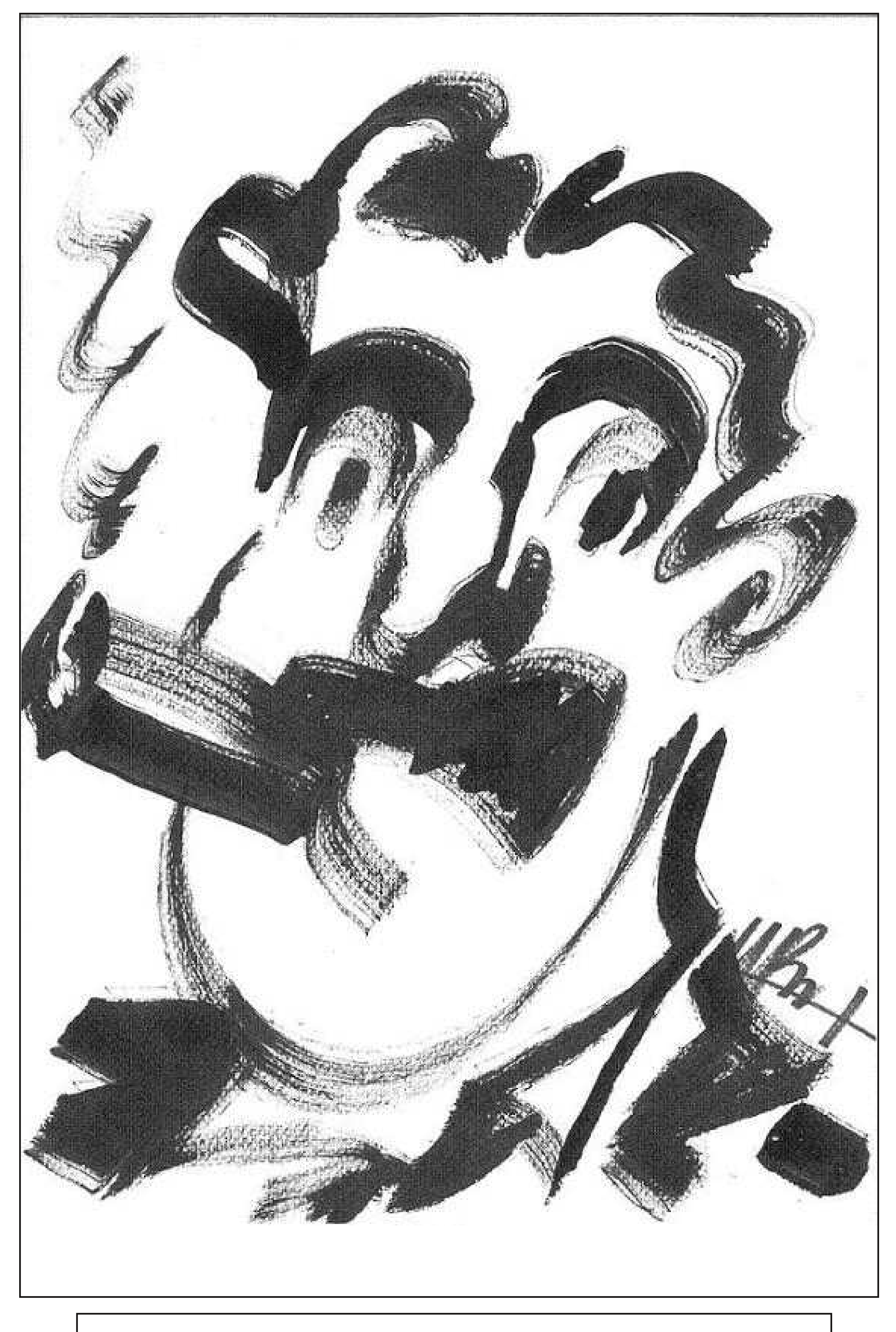
Séducteur, le soleil vient rougir d'or fin le sol toujours vainqueur.

Mais si le noir des murs ne se laisse pas corrompre, c'est qu'il est bien la suie des amours consumées.

Passions de toutes les promesses du siècle, mortes dans des étangs de rouille, labourant nos espoirs d'une belle diagonale de fou échiquéen.

La fenêtre sans vitres a joué sur ses gonds et plus rien, jamais, n'endeuillera nos défunts.

La poussière est trop sœur pour la mordre sans rire…



Groucho Marx / Patrick Boutin



par TanieBlue



Le dépit et la rage

Alice Scaliger

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

J'ai un frère, une sœur, et l'inquiétude de ne rien écrire de très littéraire : cela risque d'être trop vrai. Mon frère, le plus jeune de nous trois, est un musicien savant, virtuose et renommé ; je voulais écrire une nouvelle en hommage à ses silences, car il travaille beaucoup et s'exprime peu par les mots. J'aurais appelé ce texte : « Comment j'ai appris à aimer mon frère » ou « Volutes » ; j'hésitais. Puis soudain, j'ai compris que le point vacillant de notre famille, l'œil du cyclone, le cœur du vortex — l'image juste serait plutôt un escalier en spirale, comme à Chambord, ces somptueux escaliers de pierre blanche, mais la colonne centrale en serait brisée —, cet étai brisé, c'est ma sœur.

Elle est partie, vendredi, sur un bateau, avec mon compagnon. Elle a décidé d'embarquer la veille au soir, ou plutôt : elle a tellement supplié mon grand blond de lui donner le numéro de téléphone du capitaine qu'il a fini par le lui lâcher, à seize heures, tandis que je rentrais du travail en voiture. Je le sais, j'étais trois minutes avant au téléphone avec elle, à lui expliquer que son départ n'aurait de toute façon pas été une bonne idée. J'ai ouvert la porte, il m'a regardée d'un air désolé, en secouant ses cheveux blonds, en me disant qu'il avait eu pitié. C'était notre dernière soirée avant longtemps. Je n'ai pas eu envie de la gâcher. Je n'ai pas eu envie de lui faire l'amour non plus. On a mangé au restaurant, en écoutant Piaf et Brel. Une avance sur la nostalgie.

Jamais je ne saurai pourquoi elle a tenu à ce point à partir sur ce bateau, alors que la semaine qui précédait il n'en était pas question, qu'elle s'enquerrait poliment de la date du départ sans laisser entendre qu'elle pût y participer, même si un tel voyage lui faisait assurément envie. Jamais je ne saurai pourquoi elle n'a pas remis cette idée de traversée à plus tard, pourquoi elle n'a pas pris un autre bateau, un autre convoyage, pourquoi elle n'a pas pris la peine de s'inventer son propre trajet, de rencontrer un équipage. La cause la plus probable est sa paresse. Mais je ne le saurai pas, parce que je ne lui parlerai plus.

Sans doute aurais-je dû être plus claire, mais on ne part pas ainsi, le jeudi soir pour le vendredi matin — ou plutôt si, quand on est libre comme l'air. Pas quand on a un fils de cinq ans qui pleure, une entreprise, un mari.



Pas quand on part sur le même bateau que le mec de sa sœur. Sauf s'il s'agit, de façon urgente et viscérale, de répondre à une exigence qui emporte tout, qu'on appelle un rêve, mais qui est une volonté ardente de destruction. L'art et la manière comptent beaucoup dans la délicatesse de réalisation d'un objet, a fortiori d'une vie. Les tailleurs de pierre qui ont construit l'escalier en spirale, à Chambord, avaient tracé un plan. Les coups de tête, qu'en résulte-t-il ? Des bosses, des maux de crâne. Pas des chefs-d'œuvre.

L'occasion fait le larron. Elle rêvait de partir, et au téléphone elle a formulé ce proverbe : « C'est une occasion unique ! Le bateau est prêt, il reste peut-être une place dedans ! J'aimerais tellement vérifier cela auprès du capitaine ! J'ai toujours rêvé de partir ! ». Et sa voix sous-entendait : « Tu ne vas pas briser mes rêves, quand même ! ». Un larron est un voleur. Elle a profité de l'occasion pour devenir cela ; bien que je ne pense pas sa forfanterie en terme d'infidélité, car j'ai confiance en mon compagnon ; bien que je ne pense pas non plus qu'elle m'ait volé un voyage que mon travail m'empêchait de faire, eu égard à son calendrier ; c'est un vol symbolique, c'est de nos places respectives qu'il s'agit. Ce départ dégage une odeur de moisi, l'essence de la trahison, et sent à plein nez la vampirisation, une salle de château souterraine, empuantie depuis plusieurs siècles, où successivement des cadavres, des champignons de Paris et des costumes d'époque ont été entreposés.

À vouloir être extraordinaire, comme notre frère le musicien, à chercher l'aventure, comme mon marin, à vouloir sortir du rang, elle expérimentera la solitude ridicule. Pour ma part, je prends goût à la solitude vengeresse, le temps d'une transatlantique. Ensuite, je serai une sœur sans sœur. Elle peut rester dans l'archipel des Antilles, ou revenir, je ne croiserai pas sa route, je tiens à me défaire de cet oripeau : sœur d'une sœur. Je peux être sœur d'un frère : il a au moins le bon goût d'être silencieux. Il ne passe pas de coups de fil intempestifs. Il suit sa route, sans jamais regarder à côté, il n'a pas ce regard oblique dans l'assiette du voisin, et moins encore d'œil torve tourné vers les audaces ou les projets d'autrui.

Peut-être voulait-elle détruire sa vie, bien plutôt que la mienne. Ce vieux cliché du départ. Peut-être n'a-t-elle pas le courage d'inventer les marges de sa vie autrement. Qu'importe. Il n'y a pas de place pour la pitié dans mon cœur.

La nuit, je l'imagine déchiquetée par les dents pointues des sirènes. Je rêve que le capitaine du bateau, exaspéré, la jette par-dessus bord, non loin de rochers venteux qu'elle n'atteindra jamais ; ou si le rêve s'étire, atteignant son rocher, mais nue comme Andromède, elle se fait dévorer après quelques jours de supplice et d'angoisse par le dragon, sans qu'aucun



Persée ne vienne la délivrer. J'aime aussi entendre, en rêve, les cinq autres membres de l'équipage se gausser d'elle, et rire, et trouver ridicule ses ambitions de marin, et se demander ce qu'elle fait là ; j'entends leurs rires troubles dans l'alcool, je vois la fumée du tabac, elle vomit et ne comprend toujours pas ce qu'elle a fait de mal.

Ma sœur est une victime : je suis la préférée. Cela fait longtemps que ça dure : ma naissance a précédé la sienne, l'amour que nos parents m'ont porté lui a largement préexisté, l'ignorant superbement, elle qui n'était pas encore à naître, pas même à l'état de désir ou d'idée. Peut-être est-ce trois semaines au cours desquelles elle pouvait imposer sa disponibilité, et par là sa présence, comme pour compenser nos trois ans d'écart ; peut-être enfin semer la zizanie, le malaise et le trouble ; peut-être a-t-elle saisi l'occasion d'une vengeance, sans vraiment la préméditer. Les grands escaliers en spirale, à Chambord, évoquent des chutes, des chevilles tordues, et surtout le geste sournois qui fait tomber la rivale tout en bas de l'escalier. Des coups de têtes, qu'en résulte-t-il ? Des morts accidentelles.

Elle n'a rien fait de mal. J'entends cela d'ici. Or la difficulté vient dès qu'on se justifie : « Pourquoi donc répudié-je mon épouse ? », déclare César quand il se sépare de Pompeia, alors qu'il est bien certain de sa fidélité. « Parce que », dit-il, « ma femme ne doit pas même être soupçonnée. » Pompeia avait assisté au culte de la Bonne Déesse, où seules les femmes étaient admises, et un plaisantin s'était travesti pour aller jouer au voyeur, rapporter à ses amis ses facéties. Le soupçon rompt le charme de la fidélité.

Et même sans soupçon, comment ne pas bannir les fauteurs de trouble ? Si l'une est larron, l'autre peut-elle se permettre de devenir dindon (de la farce) ou marron (comme dans l'expression) ? Assurément non. Mieux vaut jeter la sœur par-dessus bord, avec les algues, les requins, le plancton. L'escalier magique, à Chambord, est constitué de deux spirales qui s'enroulent sans jamais se rencontrer ; s'il tient debout, c'est qu'au milieu, c'est creux.

Le ciel noir

Jacques Cauda

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

Jadis, les Dieux existaient, les êtres mortels non.

Quand le destin exigea leur existence, les Dieux les composèrent de terre et de feu. Et quand ils furent sur le point de les faire paraître à la lumière, ils nous chargèrent mon frère et moi du soin de les orner, et de pourvoir chacun d'eux de qualités convenables.

Mon frère me conjura de lui laisser faire cette distribution. « Quand je l'aurai faite, dit-il, tu examineras si elle est bien. » Et, bien que responsable devant le Dieu en chef, j'y consentis et mon frère commença à faire le partage. Il donna aux uns la force sans vitesse, compensa la faiblesse des autres par l'agilité ; arma ceux-ci, octroya à ceux-là, laissés sans défense, des ailes ou une demeure souterraine. Des griffes aux uns, une peau épaisse, voire des carapaces aux autres, une fourrure à certains et à quelques-uns un sang froid. Des cornes, des sabots, des crocs et toutes ces qualités qui servaient à chacun à se préserver des dangers, des saisons et des prédateurs.

En un mot, faisant semblant de faire le bien, il fit le pire. Toutes ces créatures souffraient. Elles étaient la proie d'une maladie que les philosophes d'aujourd'hui nomment incomplétude. « Que faire ? », me demanda mon frère en ricanant, car il savait bien qu'un jour, un autre reprendrait sa question. Un autre qu'il façonna à son image : con, sale et méchant. Je le lui dis un matin, alors qu'il posait le bras levé et le poing fermé devant son miroir.

« Ta gueule, me répondit-il, je prépare tous ces caves à la mort. »

Des siècles plus tard, bornés de crimes, de terreur et de répression, le bilan est incommensurable et peut se résumer d'une phrase : la vie a perdu contre la mort.

La porte se referme et je reste seul à entendre le rire de mon frère qui, maintenant en tête de cortège, a gardé la pose.

Le poing fermé au bout de son bras, haut dans le noir du ciel.

Coup de dés



Gémellité aboutée

Claire Musiol

Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'Un coup de dés jamais n'abolira le hasard de Mallarmé.

c'était

LA SŒUR
divination d'une hanche
rOnde

à la peau
veloutée

ET

LE FRÈRE

c'était

la fesse pointue
Os
anguleux

rougie
par les
a
p
p
u
i
s

N U D I T É

sans plus d'habits
à découvert

é t a l é e

jusqu'à sa bOuche

ouverture
invite

langue découvrant la voile de ses lèvres

sein
m
O b
b é
MAUDIT

le cœur s'emballe

muscle pectoral animé

téton marron vibrant

folie des ÉBATS

au-dessus
des deux
jambes
emmêlées

trône le
SEXE
rougl
flétri
par trop
d'assauts
suintant sa bave

brume du corps en filet

sur la peau
des draps

BLANC

doigts serrés
sueur

aux coins
rire
bruyant

main refermée
sur la main aimée

dans les yeux
des larmes
silence

INCESTE SIAMOIS



Morts en stock

Philippe Sarr

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

On manquait de main-d'œuvre, particulièrement dans le secteur très prisé du bien-être et du divertissement, alors il a fallu faire appel à nos morts, les arracher à la nuit éternelle pour un dernier tango. Ça n'a pas été bien compliqué de les ramener à la vie : il a suffi de réactiver leurs cadavres d'un coup de seringue revigorant — les mieux conservés et les moins ravagés, ceux dont la chair n'avait pas encore donné sa part aux anges ni été dégradée par les algues et les micro-organismes. Certains esprits chagrins ont bien commencé à évoquer une dérive de l'ultralibéralisme, une forme nouvelle d'esclavage, un nouveau type d'exploitation de l'homme par l'homme, en l'occurrence des morts par les vivants, ont craint des représailles des premiers contre les seconds, une nouvelle « nuit des morts-vivants », en somme. Mais en vain : le dispositif fonctionnait plutôt bien.

Pour autant, une loi d'exception, dite loi « Rondeau », du nom de son auteur, stipule qu'en aucun cas il ne s'agit d'offrir un chèque en blanc à ceux que la mauvaise fortune a prématurément expédiés dans l'Hadès. Ces morts que l'on ranime et réintroduits ipso facto dans le circuit de la vie le temps d'une pige ou d'un intérim forcé sont, par nécessité, rigoureusement maintenus à l'écart et parqués dans des « barres » que certains comparent déjà — abusivement, il faut bien le reconnaître — aux tristement célèbres camps de la mort. Désireux d'un soin de peau régénérateur, d'un massage holistique vous aidant à renouer le contact avec dieu, vous-même ou la Nature, il vous suffit d'en faire la demande auprès du responsable de votre secteur géographique, via un formulaire où figureront vos nom, prénom, âge, profession, loisirs et liens ou non avec un ou plusieurs bénévoles du centre de remise en forme, et le tour est joué. Sachant qu'il est impossible d'être pris en charge manuellement parlant par un ex-membre de la famille…

Lika, ma sœur cadette de trois ans, est de cette main-d'œuvre un peu spéciale. Celle dont on dit qu'elle était la plus turbulente de la fratrie, la moins docile — une rebelle, une vraie !

Je suis donc allé la voir, malgré l'interdiction qui m'était faite de me rendre au centre étant donné la nature de nos liens. La dernière fois que



nous nous étions vus de son vivant, lors d’un spectacle de danse donné dans une milonga, c’était au mois de mai dernier. Je venais de passer plus de deux heures dans les bouchons et j’étais arrivé à cran. J’avais eu Lika au téléphone quelques minutes plus tôt, qui m’avait raconté d’une voix tremblante que son petit ami de l’époque l’avait larguée comme une merde. Comme ça, sans raison. Sans travail à l’époque, Nathan s’était retrouvé chez elle suite à une embrouille avec sa famille qui lui avait coupé les vivres en raison de son côté m’en-foutiste.

— Enfin quoi, Lika, me faire exploiter par un patron véreux, fût-ce mon oncle Tom, hors de question !

Nathan vivait d’expédients, squattait l’une de ces demeures luxueuses que leurs propriétaires d’alors avaient fui, craignant d’en être délogés par de pseudo-révolutionnaires. Un soir, on écoutait un morceau de Camel en buvant du vin, je lui avais montré une photo de Lika qui travaillait déjà chez « Détentes & Soins » et comptait une clientèle diablement bien fournie, alors qu’elle venait à peine de démarrer dans le métier. Tout en préparant un barbecue sur la terrasse d’une splendide villa perchée sur les hauteurs de Bandol :

— C’est une putain de bombe, ta frangine, hé ! avait fait Nathan en découvrant la photo où ma sœur apparaissait les seins à moitié nus.

— Je te l’accorde, j’avais répondu en avalant une gorgée d’un vin local. Mais j’aime autant te prévenir, ne rêve pas trop, t’es pas son genre de mec, mon gros... Mais alors, pas du tout !

— Ah ouais ? T’en serais pas un peu jaloux ? avait conclu Nathan, accompagnant sa réplique d’une horrible grimace.

Peu importait au fond, puisqu’ils avaient bien fini par se rencontrer. Lors d’un meeting aérien au Bourget, puis par sortir ensemble dès la fin dudit meeting. Ce qui m’avait terriblement agacé : à un ami se substituerait un beau-frère dont je ne saurais quoi faire, je m’étais dit en les regardant s’embrasser langoureusement aux côtés d’un Falcon 5X !

Ce soir-là, donc, près de dix ans plus tard, et alors que Lika m’attendait devant l’entrée du restaurant où la milonga devait se tenir, vêtue d’une superbe robe bleu saphir qui mettait en valeur son teint hâlé, elle m’a confié :

— J’aurais dû t’écouter, Bruno... ce type n’était pas fait pour moi. J’ai été bien bête, tu sais...

Puis on est allés s’envoyer quelques bières au bar en écoutant un Razzano, tout en contemplant un couple de jeunes effectuer d’étranges calesita sur le parquet de la salle. Au bout de la cinquième, Lika est allée s’asseoir sur une banquette près des chiottes. Je l’y ai rejointe à moitié titubant. J’avais mal pour elle.



— Ça devrait aller, a-t-elle dit en me tenant tendrement par l'épaule. Vas-y, Bruno, c'est déjà gentil d'être venu… Rentre, tu veux ?

Un peu plus tard, tandis que je me rendais au boulot, j'apprenais qu'elle était morte. Morte après avoir fait une chute de plus de deux cents mètres dans un ravin enneigé. Cela remonte donc à un peu plus d'un an, et là, je m'apprête à lui rendre visite… À ce qu'il paraît, la chirurgie reconstructrice a fait d'immenses progrès.

Le centre Hadès se situe à la périphérie de la ville, près d'anciens abattoirs. Un ami qui connaît l'un des gardiens des Thermes m'accompagne. Aussi, il ne nous a pas été difficile de gagner le Bloc 5, celui où Lika exerce de nouveau ses talents de masseuse.

Elle m'a aussitôt reconnu. Son teint a quelque peu pâli. Mais rien de plus normal, non, je me dis en souriant. Malgré tout, elle n'a rien perdu de sa suave beauté. Bien au contraire, les types qui l'ont arrachée au sommeil éternel ont plutôt fait du bon boulot. Je me demande, en la voyant masser énergiquement un jeune homme allongé sur une table en teck, si elle porte toujours le même grain de beauté violacé sur la jambe gauche. De la taille d'une pièce d'un euro. Je l'interroge du regard.

Lika semble tellement sereine, comme si ma présence ne la surprenait pas. Comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue, au fond ! Alors, quand ma main droite, au moment où je m'empare du .357 Magnum, dans un geste à la fois naturel et spontané, vient effleurer la sienne, qui semble froide et rigide, je comprends soudain.

Je comprends que seul mon acte la libérera.



Des artères éternelles

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Marilyse Leroux)

Si le désir lui vient de les faire publier, je lui laisse le choix de l'imprimeur. Mission accomplie, je venais d'avaler la dernière phrase de ma pile, l'histoire d'un érudit de la Renaissance en quête de manuscrits inédits susceptibles d'éclairer la vie de Jésus. Un certain Guillaume Postel, un tapé dans mon genre, lancé dans une enquête échevelée à travers l'Europe de l'époque, un récit alerte, documenté, plutôt réussi : suspense, complots, kabbale et mysticisme à tous les coins de page, de quoi voyager sans trop se fatiguer de Constantinople à Venise, via les grandes capitales d'Europe. Pâques opaques chez Actes Sud, mine de rien, ça pouvait le faire comme accroche.

Je barrai une ligne sur ma liste des trucs à faire avant le grand voyage. J'étais charrette pour le numéro de rentrée, on se passerait de moi de toute façon, c'était décidé, j'avais fait le tour de la question. De tout, d'ailleurs, basta. Comment j'en étais arrivé là ? Inutile de baver, plus envie. J'étais à bricoler ma note de lecture quand un mot de Tournier me chatouilla l'hippocampe : « Tout le monde vient à Venise, personne n'y reste. À moins qu'on n'y vienne pour mourir. » Voilà, j'avais ma destination.

Le dernier tour de piste d'un écrivain, ce n'est pas anodin. Né à Paris, mort à Venise... ça aurait de la gueule, un relent de Visconti, la classe. La famille apprécierait, il y avait de quoi se marrer dans l'état où j'étais. Voir Venise et sourire, c'est déjà ça, me dis-je avant de me réserver un billet sur Easyjet, un aller simple, tout bénef. Choisissez votre vol, m'intimait l'ordi. Départ Orly ? Charles-de-Gaulle ? Second rictus à la collusion grand Charlot/Marco Polo, je cliquai d'un doigt sur ma future dernière destination. Une bonne chose de faite. À rayer de la liste.

Pas d'excédent de bagage. Un petit sac suffisait pour le grand sot, ça c'était du frangine tout craché. De l'allégé, je n'allais pas donner dans le gore ou le théâtral, surtout pour ceux qui me retrouveraient, j'avais déjà assez de casseroles accrochées à mes frasques.



Je lui aurais bien écrit un mot : « Chère sœur, etc. », mais à quoi bon ? Elle se moquait éperdument de ce qui pouvait m'arriver ici ou ailleurs.

Quoi qu'il en soit, je me demande encore pourquoi, au moment de zipper, j'ai glissé dans mes fringues ce fameux bouquin que je venais de terminer et laissé sa jaquette, en peau morte, sur le clavier de mon ordi.

2 (par Vincent Deyveaux)

Un grand égout principal avec ses affluents. Et ça pue encore plus qu'à Charles-de-Gaulle... Voilà mon hôtel. Je l'ai pris cher. Il n'y a pas de raison, cela fait vingt-cinq ans que j'écris, j'ai une œuvre, alors, hein... Les patrons sont des Turcs, mais c'est très bien. J'ai aussi trouvé le bar qui était dans le guide, mais je n'étais pas le seul à y être venu seul... Dépité, je suis remonté dans ma chambre pour faire le point. Non, me finir dans cet endroit, ce n'était pas possible. D'ailleurs, quelqu'un pianoterait sur son écran, on ne me laisserait pas le temps, je serais sauvé : des Canadiens me feraient un massage cardiaque, des Allemands porteraient ma civière, les Italiens plaisanteraient et les Turcs me réclameraient le paiement de la chambre...

Toutefois, je ne voulais pas perdre tout espoir. Elle devait être là, cachée quelque part, la Sérénissime. Des lettrés m'attendaient ici depuis des siècles, il suffisait de les trouver, de se trouver, eux et moi, et puis d'organiser quelques rencontres au sommet dans des arrière-cours aux fontaines ésotériques sous le regard compatissant d'un vieux chien jaune... Alors oui, initié aux secrets de la Lacustre, je pourrai envisager une sortie dans les honneurs, une sortie d'écrivain, d'écrivain français s'il vous plaît... Ne pas se payer de mots, surtout ne pas se payer de mots, je me le répétais plusieurs fois, pensant à mon poste à l'ENS qui m'attendait, tout de même, à la rentrée.

Et voilà que je me remémorais mon touche-à-tout, mon Guillaume Postel du XVIe. J'avais emporté le livre, le livre tout nu, sans la jaquette. Un signe, c'était un signe. Je cherchais la clef... Jaquette, Ja-quête, j'en qu'êtes... J'enquête, oui ! J'enquête ! Ça y était, la confirmation, il n'y avait qu'à persévérer... J'ouvrai la biographie page 236, où l'on pouvait lire : Le Christ avait une sœur, Ruth, qu'il négligea dès qu'il devint adolescent, mais, en approchant Jérusalem, il se souvint d'elle et eut ces mots : « Ma sœur a ouvert une boutique quelque part dans le centre, mon Père m'a donné l'adresse. ».

Et je repensai à la frangine. Elle aussi était dans le commerce. Je sortis mon portable et décidai de lui envoyer un SMS, le dernier, au cas où elle répondrait.



3 (par Antonella Fiori)

Sa sœur est réveillée dans la nuit par l'aboiement des chiens. Elle ne bouge pas dans le noir. Les chiens cessent d'aboyer. La maison devient silencieuse comme elle ne l'a pas été depuis des mois. Elle quitte le lit et regarde par la fenêtre. La nuit est claire. Elle observe un moment les ombres le long du mur du garage. Elle descend à la cuisine et ouvre la porte de derrière. Un courant d'air humide pénètre dans la pièce par la porte ouverte. Elle ne voit rien d'anormal. Elle sort le pistolet dissimulé au fond du congélateur, enveloppé dans du papier d'aluminium. Elle pose le métal froid dans sa main. Puis, elle reste un moment dans la cour, écoutant les appels de la nuit. Elle sent la peur autour d'elle dans l'obscurité. Son sang lui bat dans les oreilles. Son cœur s'emballe. Elle doit lutter pour garder les yeux ouverts.

« J'ai entendu du bruit, mais ça doit être dans ma tête puisqu'il n'y a personne... »

Depuis ce matin, une sensation étrange ne la quitte pas ; une sensation qu'elle est incapable de formuler.

« Dans quel cul-de-sac s'est-il encore fourvoyé ? Et que fait-il ? », se disait-elle en repensant au SMS de son frère. Elle s'était assise quelques instants sur le parquet. Elle n'avait pensé à rien, puis elle s'était relevée pour composer son numéro. Mais c'est une voix enregistrée qui lui avait répondu : « Ce numéro n'est plus en service actuellement, veuillez consulter un annuaire ou le service de renseignements. ». Fin de la journée. La dernière fois qu'elle avait revu son frère, elle n'avait pas été très agréable avec lui.

« Il y a toujours un orage qui fait ses gammes quelque part », pense-t-elle, en retournant vers la maison.

Au loin, les lumières d'une voiture dansent dans la nuit. Un homme passe sur le chemin, promenant un caniche. On devine la côte par une ligne d'horizon qui ne tient à rien, qui disparaît et revient, et lentement s'épaissit. Dans l'obscurité, la terre, les montagnes et les plaines n'existent plus. Comme elle n'entend rien, elle entre dans la cuisine. Elle trouve un paquet de biscuits au fond du meuble sous l'évier et mange les biscuits dans le couloir, guettant les bruits de la rue. Mais tout est suspendu au silence. Seul le moteur du réfrigérateur ronronne dans la cuisine.

4 (par Béatrice Dumont)

Forcément, elle l'a reçu mon SMS : « Voici le jour, voici l'heure. Il n'y aura pas de demain. ». J'imagine que ça a dû la troubler un peu. Du moins, je l'espère. Cette haine que nous avons l'un de l'autre nous tient



vivants. La dernière fois que je l'ai vue, la garce m'a traité d'écrivaillon incompétent, improductif, inepte. Ça fait beaucoup pour un seul homme. Elle a toujours été la préférée de notre père. J'étais le préféré de notre mère. Un classique dans le genre. Œdipe peut se vautrer dans notre histoire familiale.

Il n'empêche que c'est moi qui ai sorti Guillaume Postel de l'oubli. Et c'est lui qui a révélé que le Christ avait une sœur. Le problème est que tout le monde s'en fiche. C'est trop tard pour passer à la postérité. Les érudits, les historiens, les théologiens ont d'autres chats à fouetter maintenant. L'islam est à nos portes et il veut l'hégémonie. Je ne vivrai pas cette guerre sainte. Suis pas ce genre de gars.

Penché à la fenêtre de mon hôtel, je respire les effluves d'eau stagnante que m'envoie le grand canal. Un vaporetto chargé de touristes passe. La Sérénissime s'enfonce inexorablement. Les promoteurs s'évertuent à la sauver : ils construisent une digue qui ne servira à rien. C'est un bon endroit pour finir son existence. Et pourtant, quelque chose me retient encore. L'orgueil peut-être. Ça me dérange de partir avant elle. La garce. Si je pars avant elle, elle héritera de la propriété familiale. Je me fiche comme de sa première chaussette de cette propriété desséchée perdue dans le Quercy. Je n'ai jamais été sensible à la poésie des bories, des sentiers bordés de murets de pierre sèche. Est-ce là que nous avons commencé à nous haïr ?

Je l'entraînais dans des promenades sauvages, la nuit. Nous partions avec des lampes de poche. La nuit pesait sur les bosquets noirs. Pas un bruit. Nous franchissions les barrières. Nous allions jusqu'au terrain des extraterrestres. Nous devinions des lumières vertes comme l'aurore boréale. Elle frissonnait, je passai mon bras autour de ses épaules. J'étais fort, alors. Et puis un jour, elle a ri. Le causse nous entourait d'obscurité, des bruissements faisaient frémir les buis. « Pourquoi ris-tu ? » Elle ne m'a pas répondu. Elle a pouffé, les lèvres entrouvertes, et puis elle est partie seule dans le noir. Un chien aboyait très loin. Lorsque nous nous sommes retrouvés, elle ne m'a pas lancé un seul regard. C'est comme si j'avais fini d'exister à ses yeux. La garce.

5 (par Elisabeth Kern)

Elle abandonne les biscuits. La crosse dans sa main s'est réchauffée, elle se sent forte. Dehors, la nuit règne encore. « Il n'y aura pas de demain. » Quelle prétention ! Se voir le centre du monde, toujours... Bien sûr qu'il y aura un demain, un après-demain, et même des milliers d'autres jours magnifiques ensuite. Qu'il disparaisse si ça lui chante, la terre n'a pas besoin de lui pour tourner.



Elle s'assoit devant l'ordinateur et ouvre la boîte mail de ce frère dont elle suit la vie à travers le courrier qu'il reçoit et envoie. Ce n'est pas un mot de passe choisi par lui qui aurait pu l'arrêter, elle le connaît comme sa poche.

Une heure plus tard, elle roule vers l'aéroport. Venise. Bien trouvé, il faut lui reconnaître ce génie de la mise en scène. Imaginer des histoires, il a toujours aimé ça. Il la réveillait la nuit autrefois, la forçait à s'habiller et l'entraînait à travers champs. Elle n'avait pas six ans... Docile, elle le suivait. La campagne grouillait de bruits effrayants, elle tremblait de peur et de froid, les yeux pleins de larmes qu'il ne voyait pas, et c'était tant mieux parce qu'elle craignait plus encore ses colères. Il ne souffrait pas qu'on lui résiste.

Ils allaient ainsi jusqu'au terrain des extraterrestres et se cachaient derrière un bosquet. Terrorisée, elle fermait très fort les yeux pour ne pas voir ce qu'il lui décrivait, ces lumières étranges, ces êtres hideux dotés de tous les pouvoirs qui, dans le silence, s'amusaient à chasser des bêtes effroyables et à les torturer en riant sans un bruit.

Elle avait quinze ans le jour où, accroupie derrière le bosquet, elle avait gardé les yeux ouverts. C'était après sa rencontre avec Paul, elle s'était enhardie. Alors elle avait compris. Et elle avait ri, non pas d'elle-même, mais de lui. De ce méprisable ascendant que, dix ans durant, il avait pris plaisir à exercer sur elle...

Elle freine soudain, s'arrête. Quelle cruche elle fait ! Elle va rentrer dans son jeu une fois de plus ! Pas un instant, il n'a songé à se suicider. Il sait qu'elle va venir, ne doute pas qu'elle le retrouvera, ce SMS est un guet-apens. Il veut reprendre le pouvoir sur elle, se venger enfin de son rire et de son dédain, il veut mourir par sa main et la condamner à vivre ensuite dans la terreur d'être démasquée !

Il faut faire demi-tour et rentrer. Ne pas se préoccuper de lui, ne pas lui donner le plaisir de la voir brandir une arme sur lui. S'il entend tirer sa révérence, qu'il se débrouille...

Elle passe la première et repart. L'aéroport n'est plus qu'à deux kilomètres. Dans trois heures, elle sera à Venise.

6 (par Marianne Desroziers)

Un soir d'insomnie, alors que je ne parvenais pas à me décider d'attenter à mes jours comme je l'avais pourtant prévu de longue date, selon un plan bien établi, je repris le roman consacré à Postel. Il me parut moins bon que lors de ma première lecture. À bien y réfléchir, il n'était pas suffisamment étayé par des faits précis, attestés scientifiquement, pour servir de base à l'enquête que j'avais envisagée un temps. Hormis quelques



détails biographiques connus de tous, seul le voyage à Venise en 1537 était a priori véridique. Tout le reste du livre me semblait désormais sujet à caution, donc inutilisable.

Ma nuit fut peuplée de rêves étranges. J'étais tantôt à Venise en 1537, tantôt à Paris en 2015. Des lettres provenant d'alphabets arabes et syriaques, mais aussi de langues qui m'étaient totalement inconnues, flottaient devant mes yeux dans la chambre que j'occupais. Je me sentais ivre de lettres. Fasciné, j'essayais d'attraper les caractères mouvants, les signes kabbalistiques en lévitation, mais ils se désintégraient comme des bulles de savon en effleurant le bout de mes doigts. Dans un autre rêve, je vis Postel, avec son air d'érudit et sa barbe de prophète, debout parmi des piles de manuscrits par centaines, pour la plupart venus d'Orient. Je reconnus alors un texte très ancien dont j'avais oublié le nom comme la provenance, alors que j'en avais eu un fac-similé entre les mains quelques mois auparavant. Entre des dessins de végétaux et de multiples références astrologiques s'étalait la représentation obsessionnelle de jeunes femmes nues, que j'assimilais à un culte païen lié à la figure féminine primordiale. Leurs humeurs vitales étaient récupérées pour créer un élixir de longue vie. Le manuscrit était en réalité un traité d'alchimie destiné à mettre au point la pierre philosophale.

Je vis ensuite Guillaume Postel à sa table de travail, qui écrivait et illustrait entièrement l'étrange texte, sous l'égide de sa sœur que l'Histoire avait oubliée.

Au réveil, cela me parut clair comme de l'eau de roche : je devais prouver l'existence de la sœur de Postel, c'était elle qui me guiderait vers la preuve que j'attendais, qui démontrerait que son frère n'était pas fou mais détenteur de vérités fondamentales qu'il me fallait révéler au monde. Les réponses à toutes mes questions, y compris les plus personnelles, étaient ici, à Venise, à portée de main. Encore fallait-il savoir où chercher...

7 (par Christian Vanlierde)

« Arrivée à Venise. Serai au Florian à 15 heures. »

Le poisson a mordu à l'hameçon...

Elle veut prendre la main ? Encore notre père qui serait derrière... Pas de ça avec moi, fillette, je mène la danse et ce n'est pas près de changer. C'est décidé, je reporte mon grand voyage à une date ultérieure. Quelque chose à régler avant. Je vais aller à ce rendez-vous. Je serai en retard, à 16 heures, pour le plaisir de la voir déconfite devant un café froid et un cendrier plein. Toujours impatiente, la frangine, l'une de ses faiblesses.

Moi, j'ai un objectif maintenant, reprendre cette enquête inachevée, réviser ma fiche de lecture.



Je ne sais pas pourquoi, mon instinct me dit qu'une partie de la solution passera par ma sœur. Depuis toutes ces années, c'est comme si quelque chose s'était brisé en même temps que notre relation. Quelque chose qui me paralyse et m'empêche de débrouiller l'écheveau. La sœur, la mère, l'amie, la muse de Postel, cette religieuse, Mère Jeanne, prophétesse et rédemptrice, la Vierge vénitienne, nouvelle Ève sans laquelle il ne serait sans doute pas allé bien loin. Pouvait-elle être vraiment son flambeau, cette femme inculte et extralucide ? Rivale ou faire-valoir ? La poudre ne suffit pas, c'est l'étincelle qui décide de la mise à feu.

Pourquoi ce sentiment bizarre, qui m'est venu comme ça, d'un coup, sans prévenir ? Ma sœur serait la clé de toute cette histoire ? Elle lit mes mails, parfois avant moi, et je sais qu'elle a lu ce livre, envoyé en pièce jointe par mon éditeur. Elle doit se torturer à comprendre le lien avec ma venue à Venise, la pauvre folle.

J'ôte mon manteau et m'allonge sur le lit. À côté de moi, le fichu bouquin. Il me dégoûte à présent. C'est le Da Vinci Code du pauvre, « Brouillon d'un prétentieux qui est passé à côté de l'essentiel » ferait un titre parfait.

La rage me prend, ouvrir la fenêtre, et tout balancer ! J'imagine déjà les touristes étonnés, picorant des bribes de ces pages stupides : la sœur de Jésus, Ruth... Blasphème, sacrilège, diablerie, torchon tout juste bon à foutre au Grand Canal !

8 (par Liliane Stein)

Évidemment, il arrivera dans une heure. Qu'importe, j'ai ce qu'il faut : CCEB (Cigarette, Cendrier, Expresso, Bouquin) et le petit verre d'eau italien. Elle mit entre le rouge de ses lèvres le premier C de sa trousse de secours, l'alluma puis inspira longuement en rejetant la tête en arrière. Bon, c'est pas tout, faut se remettre à ce bouquin sur Jésus. Elle rapprocha le deuxième C de sa trousse d'urgence, puis écrasa furieusement son mégot.

Dans la famille de Dieu, j'ai le fils, la mère, le père, je veux la sœur... Ou dans celle des œdipiens, j'ai le frère, la sœur, je voudrais le père et la mère, le père aime sa fille mais pas son fils, et ne supporte plus la mère, qui le lui rend bien, et elle aime son fils comme si elle l'avait fait, ce qui est vrai, et déteste sa fille comme si elle l'avait faite, ce qui est vrai aussi... Bon, je divague. Si je suis le raisonnement tordu du frangin, il s'est traîné à Venise pour mourir ? Trop cliché. Plutôt pour retrouver la trace de la sœur du sieur Postel. Sacré complexe de frangitude : convoquer sa sœur pour partir avec elle sur les traces de la sœur de Postel pour arriver à la sœur de Jésus... ICHTUS ! Iêsoûs, Khristòs, Theoû, Huiòs, Sôtér... Oui ! C'était sa



banderole à la manif' contre la suppression de l'enseignement du grec à l'école… Côte à côte, tels Adam et Ève, elle s'était laissée bercer par les mots de saint Augustin que le prêtre lui murmurait à l'oreille : « Si l'on joint ensemble les premières lettres de ces cinq mots, que nous avons dit signifier « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur », on trouvera « ichtus », qui veut dire « poisson » en grec. ». Poisson, mer, Venise ! Elle eut son rictus de bonne sœur et c'est à ce moment précis que les deux sourds-dingues de la Torre dei mori frappèrent quatre fois la cloche. Sur ce, elle aperçut le frangin qui se hissait sur le quai du lagon, drapé dans sa cape. À son air pressé, il devait savoir qu'il lui restait cinq minutes avant le second carillon.

Je ne serai pas en retard… Se dirigeant résolument vers elle, il s'installa à sa table, lui prit son premier C, tira à lui le second, commanda le E et lui présenta un B identique au sien, ce dont il aurait pu se passer, puis il but avidement le petit verre d'eau qu'elle s'était gardé pour sa dernière gorgée d'expresso.

Les Maures firent de nouveau sonner le glas, c'était donc pour elle. Il allait l'avaler d'un coup, comme la baleine Jonas — pourtant l'enquête devait se limiter au Nouveau Testament, au pardon.

9 (par Esther J. Hervy)

Il est là, en face d'elle, avec cet air supérieur qui le caractérise si bien. Ses grandes enjambées avaient trahi son intention d'exercer son ascendance sur elle, comme il l'avait toujours fait depuis qu'ils étaient enfants. Mais pas cette fois, mon gars, non pas cette fois ! Tu ne le sais peut-être pas encore mais les choses ont changé.

— Alors tu es venue, lâche-t-il avec un sourire sur les lèvres, impatient de mettre son plan à exécution.

Ce n'est pas une question. C'est la constatation de sa victoire. À nouveau une belle mise en scène, ponctuée par le glas qui résonne toujours dans l'air marin autour d'eux.

Elle le regarde et sourit aussi. Ce qu'il a l'air pathétique avec cette certitude tatouée sur la face.

— Comme ça tu as décidé d'en finir, lui donne-t-elle comme réponse dans un léger murmure. Cette ville est tellement cliché pour une mise à mort que je n'en attendais pas plus de toi.

Son expression a changé et une courte seconde elle s'aperçoit qu'elle l'a décontenancé. Mais il se reprend vite.

— Tu as tout faux, encore une fois. C'est une alliance que je te propose.

Elle éclate de rire intérieurement. Mais qu'est-ce qu'il croit, le frangin ? Que je vais adhérer à son projet uniquement parce qu'il le désire ?



Uniquement parce qu'il a besoin de moi ? Uniquement parce que je suis celle qui peut lui être utile ?

Elle veut l'entendre la supplier, quémander, implorer l'aide qu'elle seule peut lui apporter. Il a décidé de continuer ? Soit. Mais il est incapable de demander simplement de l'aide. Ça le mettrait en position d'infériorité. Et ça, pour lui, ce serait pire que le suicide !

Elle s'avance, pose ses coudes sur la table bistrot et met son menton dans ses mains. Elle a maintenant un large sourire qui illumine son visage.

Une rage indescriptible brûle en lui à présent. Il n'a pas d'autre choix que d'essayer de cacher cette colère et de calmer ses mains tremblantes sous la table.

— Allez, vas-y, demande-moi. Je veux que tu me le demandes.

Il détourne les yeux pour se donner du courage, pour ne pas croiser ses iris brillants de victoire, mais aucun son ne passe la barrière de ses lèvres.

— Je ne demanderai pas d'argent à notre père pour toi, poursuit-elle face à son silence, tu n'auras pas d'autre choix que de mourir ici ou de rentrer avec le goût de l'échec.

Elle se lève et quitte la terrasse d'un pas confiant. Son dos lui hurle toutes ces années d'humiliation à la figure.

10 (par Audrey Tison)

Dévoré par la rage, il ressent une intense douleur en coup de poignard transpercer sa poitrine et irradier dans son bras gauche, le faisant tomber brutalement au sol. Un Italien lui fait un massage cardiaque, une jeune femme russe appelle les secours, un Chinois prend une photo machinalement. Il visualise la scène de l'extérieur, sa sœur en larmes l'accompagne à l'arrière de l'ambulance. Je suis mort. Alors que deux hommes alternent le massage cardiaque et la ventilation, sa chère sœur est là, auprès de lui. Elle semble presque émue. On l'installe dans un box en réanimation et l'infirmière lui insère un tuyau au fond de la gorge. Son cœur bat encore mais le réanimateur est plutôt pessimiste. Soudain, il est happé par un tunnel et flotte jusqu'à une lumière douce et blanche. Une jeune femme aux traits angéliques le regarde gravement. Il est au bord d'un précipice, il s'accroche à la vie, cette lumière si chaleureuse qui l'attend en bas l'attire ardemment mais il ne peut donner ce privilège à sa sœur. D'une voix douce, elle s'adresse à lui :

— C'est ici ton dernier voyage, frère, pourquoi résistes-tu ?

— Je veux la vérité, je veux retrouver la sœur de notre Sauveur.

— Tu veux trouver la sœur de Jésus, à quoi cela te servirait-il ?

— Il faut que je sache, c'est tout. Et je ne peux pas la laisser gagner.



— Eh bien, voilà la vérité : Judas est née le même jour que Jésus, des entrailles de la même pucelle. Une jeune femme splendide et intelligente, contrairement à son idiot de frère. Bien sûr, c'était la favorite du Père, et elle réussit à le convaincre de sacrifier son Fils pour sauver l'humanité. Le sacrifice, comme tu le sais, fut vain et l'humanité continua sa dégénérescence. Le Père n'a jamais aimé les humains, il a toujours préféré les arbres, il n'y a qu'à lire la Genèse pour le comprendre. Judas demanda à régner sur le monde des Enfers, enfin devrais-je dire sur le monde des humains, et son Père qui l'adorait accepta. Jésus a eu la gloire, Judas a préféré continuer à s'amuser avec ces créatures insipides. Pour chaque arbre abattu, un homme doit souffrir : amuse-toi bien, ma chérie.

Il plonge dans la lumière et se réincarne en quelque chose d'inconnu encore, dans un lieu qui lui est familier — cette voix, cette odeur de nicotine... La division cellulaire commence dans l'utérus de sa sœur, alors qu'elle fornique dans les vestiaires avec le médecin de son frère décédé.

Pour lui, l'enfer continue.



EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Sylvain Barbé

Léa Bayle

Henri Cachau

Jacques Cauda

Stéphane Chao

Sandrine Cuzzucoli

Francis Denis

Marianne Desroziers

Vincent Deyveaux

Béatrice Dumont

Antonella Fiori

Aleilton Fonseca

Esther J. Hervy

Elisabeth Kern

Le Golvan

Marilyse Leroux

Lordius

Barbara Marshall

Claire Musiol

Rip

Georgie de Saint-Maur

Philippe Sarr

Alice Scaliger

Liliane Stein

Dominique Stoenesco

Audrey Tison

Christian Vanlierde

Illustrateurs

Antonia Bellemin

Patrick Boutin

Gilbert K.

Camille Le Maléfan

Lemée

Sabine Rogard

TanieBlue

En savoir plus - *Hansel et Gretel* par Arthur Rackham (détail)

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Ruines & Vestiges



Numéro 19

Mars 2016